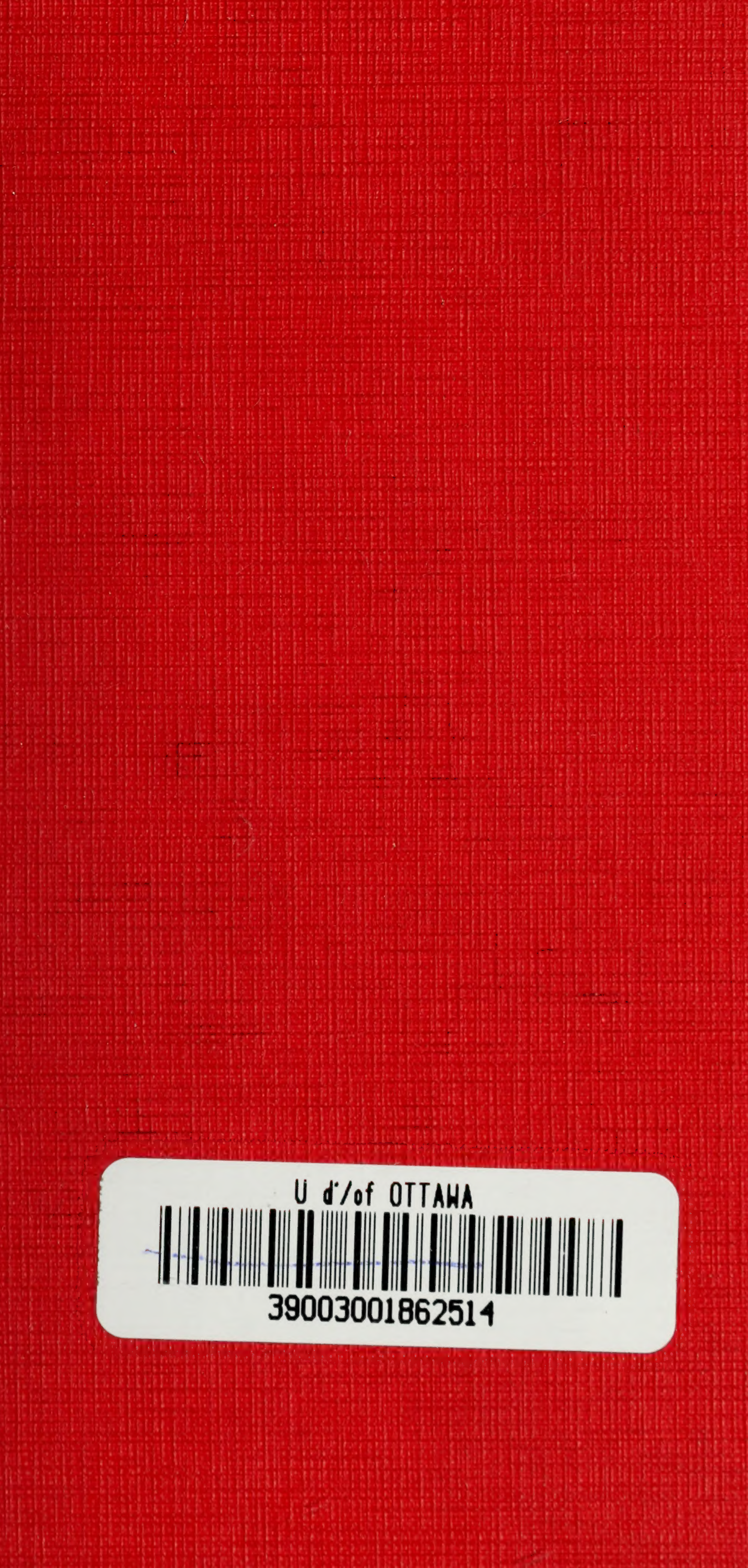
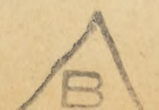




LA GRANDE GUERRE

La Victoire

(N° 116)





“ On les a ! ”

(Dessin de Georges Scott, d’après *l’Illustration*.)

ALPHONSE NICOT

LA GRANDE GUERRE

La Victoire

L'offensive de Champagne de 1917

Les offensives de 1918



TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS



V

LA GRANDE GUERRE

La Victoire

CHAPITRE Ier

L'ACCENTUATION SCIENTIFIQUE DE LA GUERRE

La mise en œuvre des sciences appliquées. — Les gaz asphyxiants. — Les armes à feu. — Le tir à longue distance. — Les projectiles explosifs. — Les avions et leurs trois catégories. — Les « saucisses ». — Le moteur à explosion. — La science à l'arrière.

Au cours de l'année 1917, qui marquait le quatrième millésime de la lutte gigantesque entre les nations du monde, le caractère « scientifique » de la guerre s'est accentué de plus en plus.

Notre grand Pasteur, un *savant* dans la plus haute acception du terme, un homme qui voyait dans la science un instrument de progrès et non un instrument de destruction, avait, dans une page célèbre, écrit cette phrase admirable :

« C'est l'ignorance qui sépare les hommes et la science qui les rapproche. »

C'était vrai dans la pensée du grand savant français, qui a consacré sa vie au salut de l'humanité ; ce n'est plus vrai dans la pensée des savants allemands, pour qui la science n'est que le moyen de détruire plus sûrement et plus complètement ses semblables, et cela seul suffisait à démontrer la fausseté de ce principe, cher à nos socialistes-bolcheviks, que « la science n'a pas de patrie ».

Il suffit de comparer la science française à la science allemande pour voir que, tout au contraire, rien n'est plus séparé par des frontières que la science comprise par deux races aussi différentes que la race de nos vieux Gaulois et celle des Germains.

Pour ceux-ci, la science n'est que matière à destruction : destruction des hommes et destruction des choses. Tout l'effort intellectuel des savants d'outre-Rhin était dirigé dans le seul but de réaliser des machines à tuer, à incendier, à détruire. Aussi, bien que les alliés de l'Entente eussent hésité longtemps avant de se servir des modernes moyens des barbares, il leur a bien fallu pourtant se décider à les mettre en œuvre. Ce serait duperie que d'employer des armes courtoises contre des adversaires déloyaux et féroces; pour se servir du dicton populaire : « Avec les loups, il faut hurler. »



La première application scientifique faite par les Allemands dans la voie de la barbarie fut l'emploi, généralisé par eux, des *gaz asphyxiants*.

Cet emploi avait été pourtant condamné par les conventions internationales, qu'avaient signées les délégués plénipotentiaires de l'Allemagne. Mais qu'est-ce qu'un traité aux yeux des Boches? Un simple « chiffon de papier », comme l'a cyniquement avoué leur chancelier de Bülow ! Aussi violèrent-ils sans se gêner les conventions auxquelles ils avaient adhéré précédemment et employèrent-ils, au mépris du droit des gens et des lois de la guerre, les gaz asphyxiants, d'abord dans la guerre de tranchées, puis, plus tard, dans le bombardement.

Que sont donc ces « gaz asphyxiants »?

Ce sont des gaz qui doivent être, non seulement « irrespirables », mais encore « toxiques », de façon que leur introduction dans les voies respiratoires provoque des accidents graves pouvant entraîner la mort. De plus, ces gaz doivent avoir une grande densité par rapport à l'air, de façon que leur poids les fasse s'accumuler dans les cavités du sol et ramper à la surface de celui-ci en couches épaisses.

Les premiers gaz employés par les Boches furent du chlore et des vapeurs de brome. Très dangereux à respirer, ces gaz, par leur grande densité, s'entassaient à la surface du sol et y rampaient en épaisses volutes qui rendaient intenables les régions où ils s'étaient ainsi dégagés. Il fallut improviser la lutte contre les gaz. On y parvint en munissant les hommes de « masques » spéciaux, dans lesquels les yeux étaient protégés par des glaces, s'appliquant exactement sur le visage, et dans lesquels la respiration se faisait à travers des tampons d'ouate imprégnée de substances chimiques susceptibles de fixer les

gaz toxiques à leur passage. Ainsi « masqués », les poilus prenaient l'apparence d'animaux fantastiques.

Puis ce furent d'autres gaz plus complexes, chefs-d'œuvre des chimistes d'outre-Rhin, en particulier le gaz appelé « gaz moutarde » dont la respiration, ne fût-ce qu'un instant, amenait en quelques heures des troubles graves, souvent suivis de mort.

En présence de cet usage systématique de moyens interdits par les lois de la guerre, les puissances de l'Entente protestèrent d'abord par l'intermédiaire des puissances neutres. Rien n'y fit, et les Boches utilisèrent de plus belle leurs gaz toxiques.

Alors les Alliés durent se résigner à en faire autant. A chimiste, chimiste et demi. Nos savants et ceux d'Angleterre se chargèrent de prouver péremptoirement aux Allemands que notre chimie valait et dépassait la leur. Finalement, les « gaz » que nous envoyions sur les troupes boches étaient autrement efficaces que ceux dont ils se servaient contre nous.

Dans la guerre de tranchées, ces gaz sont lancés directement, en nappes épaisses, sur l'adversaire, à partir de récipients où ils sont comprimés à haute pression. Mais on a été amené, pour lutter à armes égales avec nos sauvages ennemis, à envoyer ces gaz au moyen d' « obus asphyxiants », dont l'explosion dégage la provision de gaz qui s'y trouve accumulée. Là encore, et bien malgré nous, nous avons dû faire comme les Allemands. Inutile de dire que nous avons fait mieux.

*
* *

Le tir des armes à feu a été perfectionné, au cours des deux dernières années, dans une proportion extraordinaire.

Le fusil automatique est devenu le « fusil-mitrailleur », véritable mitrailleuse portative, d'une manœuvre et d'un transport faciles. La portée efficace de ces armes a été étendue à 2 500 mètres, et même à 3 000 mètres pour certains modèles ; elle permet donc d'effectuer de véritables tirs de barrage et d'employer des balles où, primitivement, on était obligé d'employer des obus de petit calibre.

L'artillerie a été améliorée par la création de pièces plus portatives, basses sur leurs affûts. Quant au calibre des canons d'usage courant, il a été partout augmenté, à tel point que le calibre de 105 millimètres a remplacé presque partout l'ancien 75, de si illustre mémoire, aux effets duquel nous devons, en partie, la victoire de la Marne.

Les projectiles ont été, de leur côté, l'objet de perfectionnements importants.

Nous sommes loin, hélas ! de l'ancien « boulet » rond en fonte de fer, qui était le projectile classique lancé par les bouches à feu lors des guerres du premier Empire. C'était par le choc de pareils projectiles que l'on faisait à la longue des brèches aux fortifications assiégées, et, tout au plus, dans les combats en ligne, l'artillerie en remplaçait-elle le tir par

celui des « boîtes à mitraille », dont la portée atteignait à peine quelques centaines de mètres.

Quand il s'agit de démolir à longue distance des pièces d'artillerie ennemies ; quand il fallut « arroser » de loin des troupes retranchées, démolir des forts aux épaisses cuirasses de béton ou d'acier, ces projectiles primitifs, archaïques, furent vite reconnus insuffisants. On n'avait même plus la ressource de l'ancienne *bombe*, en fonte creuse, chargée de poudre noire et allumée par une mèche. On s'adressa alors à l'*obus* cylindro-ogival, lancé par une pièce dont l'âme, munie de rayures en spirale, donne à son tir de la portée en même temps que de la précision, et dont l'explosion est provoquée par une *fusée*.

Mais la poudre noire dont étaient, au début, chargés ces nouveaux projectiles, n'avait pas une puissance explosive suffisante pour les effets qu'on en attendait. Il fallait donner aux parois de fonte de l'obus une épaisseur telle qu'elles pussent résister au choc de la décharge du canon ; aussi l'effet destructeur de ces obus primitifs n'était-il pas énorme.

Pour augmenter l'intensité de cet effet, on chercha à remplacer la poudre noire par un explosif plus puissant : la nitroglycérine, et ses dérivés les dynamites. Malheureusement les obus ainsi chargés étaient par trop sensibles aux chocs de toutes sortes auxquels ils pouvaient se trouver exposés, et pouvaient même éclater dans l'âme de la pièce. Le coton-poudre (fulmi-coton ou pyroxyle) ne donna pas de résultats bien supérieurs.

Ce n'est qu'en 1885 que le problème fut résolu d'une façon complète par l'invention de la *mélinite,* due à notre compatriote Turpin. C'était l'explosif rêvé pour les projectiles, explosif à la fois très puissant et très stable. Nous fûmes les premiers à posséder cette poudre, qui, grâce à des indiscrétions criminelles, fut vite imitée à l'étranger, principalement en Allemagne, sous le nom de *picrine.*

Mais on chercha à faire plus encore et à augmenter la puissance de l'obus en augmentant la charge d'explosif qu'il contenait. Comme on ne pouvait pas augmenter le volume extérieur du projectile, qui est limité pour chaque calibre, on chercha á accroître la capacité réservée à l'explosif en diminuant l'épaisseur des parois et en constituant celles-ci d'un métal plus résistant que la fonte.

Ainsi fut réalisé *l'obus en acier.*

On alla plus loin encore, en « allongeant » ledit obus de telle façon que le projectile qui, en fonte, contenait 1 kg. 700 de poudre noire, reçut 2 kg. 400 de mélinite et, quand il fut « allongé », put en renfermer une charge de près de 10 kilos.

C'est à ce système d'obus en acier à parois minces et à forte charge qu'est due l'efficacité de notre canon de 75. Les Boches l'ont appréciée à leurs dépens, et ce n'est qu'après en avoir fait la dure expérience qu'ils se sont mis à fabriquer, eux aussi, des obus d'acier à parois minces. Les *marmites,* comme les ont baptisées nos poilus, sont donc une invention bien française, comme celle de la poudre sans fumée, due aux découvertes de l'illustre ingénieur M. Vieille, membre de l'Académie des sciences.

L'explosion de tous ces obus est provoquée par une *fusée*, vissée sur la partie ogivale du projectile et destinée à le faire éclater quand il rencontre un obstacle résistant.

L'action de cette fusée diffère, d'ailleurs, selon les résultats qu'il s'agit d'obtenir. Par exemple, pour rompre un réseau de fils de fer barbelés, on emploie des fusées « instantanées », qui font éclater l'obus au moindre contact. Au contraire, si l'on veut que l'obus ne fasse explosion qu'après avoir parcouru, en vertu de son choc, un certain trajet à l'intérieur de l'obstacle rencontré, on utilise des fusées « avec retard », ce retard pouvant être réglé à volonté au moment du tir.

Enfin les pièces de campagne légères comme le 75, ou lourdes jusqu'au calibre de 150 millimètres, tirent des « shrapnells » ou obus à balles concurremment avec des obus explosifs.

Il en résulte la nécessité d'un double approvisionnement, ce qui peut présenter, à certains moments, des inconvénients sérieux. Aussi a-t-on cherché à combiner un type *unique* de projectiles, réunissant à la fois les propriétés des shrapnells et celles des obus explosifs. Nous ne parlerons pas des nôtres par discrétion patriotique ; mais nous pouvons sans inconvénient parler de ceux que fabriquait la maison Krupp. Ce sont des shrapnells dans lesquels les balles sont noyées dans une masse d'un explosif très puissant : le *trinitrotoluène*. Ces obus « omnibus » paraissent avantageux en ce sens qu'ils ne nécessitent qu'un approvisionnement unique.

Enfin, dans la variété des projectiles employés

au cours de cette guerre, citons trois sortes bien spéciales : les obus *incendiaires*, projetant, par explosion, des matières susceptibles d'allumer et d'entretenir un incendie ; les obus *éclairants* qui, lors de l'éclatement qui a lieu en l'air, projettent une poudre métallique, qui brûle en répandant une lumière d'une extrême intensité, qui éclaire le sol sous-jacent dans un très large rayon ; enfin les obus à *gaz*, dont l'explosion répand, autour du point de chute, des gaz asphyxiants.

On voit donc que les projectiles ont été notablement perfectionnés.

***

Mais le *tir* des canons, lui aussi, a fait des progrès considérables, progrès dus à l'utilisation judicieuse des données scientifiques.

Pour en donner une idée, nous rappellerons simplement les tristes exploits du canon à l'aide duquel les Allemands ont pu bombarder Paris d'une distance de 120 kilomètres, et dont un obus, tombant sur une église le Vendredi saint, à 3 heures, c'est-à-dire à l'heure de la mort du Sauveur, fit soixante-quinze victimes, réunissant ainsi, dans un exploit doublement criminel, le sacrilège à l'assassinat.

Pour réaliser une portée aussi considérable, il faut, d'abord, employer un projectile de masse considérable, afin que la résistance de l'air ait sur lui une influence *relativement* moindre. Cette résistance est, en

effet, proportionnelle à la *surface* du corps qui se meut à travers l'atmosphère. Or considérons un projectile ayant la forme d'un cube de 1 décimètre de côté. Si la densité du métal dont il est fait est égale à 10, son poids sera de 10 kilos, et sa *surface totale*, somme de celles de ses six faces, sera de 6 décimètres carrés, ou 600 centimètres carrés.

Partageons maintenant ce cube en *centimètres cubes :* nous aurons *mille* petits cubes, d'un centimètre de côté et pesant chacun 10 grammes. Le *total* de leurs poids sera toujours de 10 kilogrammes ; mais le total de leurs surfaces sera de mille fois 6 centimètres carrés, c'est-à-dire 6 000 centimètres carrés, soit *dix fois plus* que celle du cube unique de même poids. La division d'un mobile en masses plus petites augmente donc l'importance *relative* de la résistance que l'air oppose à son mouvement, et la longue portée est interdite aux projectiles de faible masse.

Une seconde condition est une *grande vitesse initiale*. Il est nécessaire, en effet, que cette vitesse soit grande pour compenser la déperdition rapide due à la résistance de l'air.

Mais, pour augmenter la vitesse initiale, il faut utiliser *progressivement* toute la force expansive de la poudre. Celle-ci doit donc être puissante et mettre à brûler complètement tout le temps que le projectile emploie à parcourir l'âme de la pièce. C'est ce qu'on appelle l'utilisation *optima* de la puissance expansive de la poudre.

Or il faut, pour lancer rapidement un gros projectile, une charge considérable, qui, par suite,

mettra d'autant plus de temps à brûler complètement. Il faut donc que le canon soit *assez long* pour que la poudre ait le temps de brûler entièrement pendant le temps qui s'écoule entre l'inflammation de la charge et la sortie du projectile.

Dans les grosses pièces de marine du calibre de 305 millimètres, la longueur de la pièce atteint 50 et 60 fois le calibre. La longueur du canon allemand à longue portée était de plus de 100 calibres. Ce calibre étant de 210 millimètres, c'est donc, pour la longueur totale de la pièce, un chiffre voisin de 20 *mètres*.

Il y a lieu d'admettre une vitesse initiale voisine de 1 500 mètres par seconde. Dans ces conditions, le canon étant pointé sous l'angle de 45 degrés correspondant à la portée maximum, le projectile, quand il atteint le sommet de sa trajectoire, doit se trouver, dans l'atmosphère, à une altitude de 30 *kilomètres*.

Cette altitude est, d'ailleurs, un des facteurs principaux de la longue portée.

En effet, à cette hauteur, l'air est très raréfié ; la pression barométrique n'y est plus que de quelques centimètres de mercure. La résistance opposée au mouvement du projectile est donc plus faible, et celui-ci peut conserver pendant plus longtemps une vitesse voisine de celle qu'il avait en pénétrant dans ces couches d'air raréfié.

Ainsi, par une application judicieuse des données scientifiques, on a réalisé pour les canons une portée insoupçonnée jusqu'ici.

***

Un nouvel engin de guerre a fait son apparition sur le front, au cours des deux dernières années de lutte : nous voulons parler des *tanks*.

Qu'est-ce donc qu'un tank ?

Un tank est simplement un chariot automobile blindé, armé de canons et de mitrailleuses, muni d'un moteur protégé et propulsé par des roues « à chenilles », ce qui lui permet, grâce à la longueur de l'*empattement* ainsi réalisé, de franchir les fossés, les tranchées, de passer par-dessus les obstacles, de ramper, en un mot, à la surface d'un sol aussi cabossé que possible, comme le ferait une gigantesque tortue.

Et c'est, en effet, à un animal antédiluvien que l'on ne peut s'empêcher de comparer instinctivement ces mastodontes métalliques, dont la marche titubante par-dessus crevasses et saillies du sol rappelle le dandinement lourd d'un éléphant.

Leur première apparition sur les champs de bataille du front britannique fut une stupeur pour les Allemands qui voyaient arriver sur eux ces masses invulnérables à leurs coups, et d'où s'échappait un tir continu et meurtrier.

Il faut, à « l'équipage » de ces « chars d'assaut », une dose d'endurance peu commune pour supporter l'existence à bord. La température y est, en effet, étouffante. Le bruit du moteur, le fracas des détonations de l'artillerie, les secousses et les cahots indescriptibles qui secouent le véhicule au cours de son

invraisemblable randonnée en font un séjour qui n'a rien de confortable.

Malgré cela, nos intrépides alliés britanniques sont passés maîtres dans la construction et dans la manœuvre de ces formidables machines de guerre, qui rappellent, avec le progrès moderne, les anciens « chars de guerre » des armées de l'antiquité. Et, chez nous, le célèbre constructeur d'automobiles Louis Renault a encore perfectionné, en l'allégeant, la construction de ces redoutables engins. Les petits « tanks Renault » ont été un des facteurs de la victoire.

Pourquoi leur a-t-on donné ce nom de *tanks* qui, en anglais, signifie *réservoirs ?* Sans doute parce que leur forme massive, les parois métalliques de leur cuirassement rappellent l'aspect des réservoirs d'eau ou de pétrole construits de feuilles de tôle assemblées.

En tous cas, leur apparition fut une nouveauté bien inattendue, et leurs premiers effets furent foudroyants. Naturellement les Boches, si aptes à s'approprier les trouvailles d'autrui, construisirent aussitôt des tanks qu'ils voulurent de dimension « kolossale », avec des tourelles blindées. La pratique a montré qu'ils étaient inférieurs aux tanks plus mobiles de nos armées.



Les progrès les plus marqués du matériel de guerre ont porté sur l'*aviation.*

Au début de la guerre, en 1914, les avions présentaient un type unique ou presque unique, développant une vitesse de 100 à 120 kilomètres

à l'heure sous l'action d'un moteur de 50 à 80 chevaux. Ces avions portaient un seul aviateur, rarement deux. Leur armement se composait, le plus souvent, d'un fusil automatique système Winchester et ils emportaient quelques bombes de petit calibre, du poids de 8 à 10 kilos chacune.

Les besoins de la guerre ne tardèrent pas à montrer l'insuffisance de l'aviation militaire réduite à cette forme par trop simple, et l'on eut vite fait de comprendre qu'il fallait un type d'avions correspondant à chacun des trois missions qu'avait à remplir ce navire aérien, c'est-à-dire l'*observation*, la *chasse* et le *bombardement*.

On a donc dû créer des types d'*avions de reconnaissance*, destinés aux *observations* ; des types d'*avions de chasse*, dont la mission est de poursuivre, de combattre et de détruire les avions ennemis, et des types *d'avions de bombardement*, les plus puissants de tous, pouvant enlever une provision importante d'explosifs qu'ils doivent laisser tomber sur les lieux ou les troupes qu'il s'agit d'arroser de projectiles.

Les *avions de reconnaissance* sont les auxiliaires indispensables du grand état-major. Ce sont eux qui s'en vont, au loin, derrière les lignes ennemies, observer les mouvements des troupes de l'adversaire, repérer l'emplacement de ses divisions, de ses dépôts de munitions, de ses batteries d'artillerie. Les aviateurs qui montent ces avions spéciaux sont munis d'appareils photographiques de haute précision, qui leur permettent de rapporter, à l'appui de leur observation personnelle des documents indiscutables, qui viennent authentifier « ce que leurs yeux ont vu ».

Ces avions de reconnaissance sont également les auxiliaires indispensables du tir de l'artillerie lourde, qui est devenue l'arme prépondérante de la guerre moderne.

En effet, aux distances énormes auxquelles tirent les gros canons actuels, les artilleurs ne peuvent pas apercevoir le but sur lequel ils pointent leur pièce d'une façon purement « géométrique ». Une fois leur coup tiré, ils ne sauraient pas si l'objectif du tir a été atteint.

Mais l'avion de reconnaissance est là.

Par des signaux, soit optiques le jour, soit lumineux la nuit, il indique aux pointeurs si le coup est juste, s'il est « trop long » ou « trop court », s'il est « à droite » ou « à gauche ». Dans les avions des derniers types, chaque aviateur avait à sa disposition un petit poste de T. S. F. (télégraphie sans fil) qui lui permettait de transmettre directement ses observations à l'officier qui dirige et commande le tir. Ainsi celui-ci, sans apercevoir le but qu'il doit atteindre, sait cependant s'il l'atteint et, en cas d'écart, connaît la valeur de cet écart.

Tel est le rôle de l'avion de reconnaissance et d'observation. On comprend, sans qu'il soit besoin d'en dire plus long, combien grande est son importance.

***

L'*avion de chasse* est le « franc-tireur » de la guerre aérienne.

Son rôle est de foncer sur tout avion ennemi,

quelle qu'en soit la nature, de l'attaquer et de le détruire s'il est possible.

Ce rôle de « chasseur aérien » convient à merveille au tempérament audacieux de nos hommes volants français ; il met en relief leurs qualités de courage, d'initiative, parfois de valeur téméraire, toujours d'abnégation patriotique, de mépris du danger poussé jusqu'aux limites suprêmes de l'héroïsme.

Ces avions, de petite taille, ont des moteurs dépassant 150 chevaux et pouvant atteindre une vitesse de 200 kilomètres à l'heure. Le plus souvent, ils sont montés par un seul aviateur, quelquefois par deux.

Quand un « chasseur » aperçoit un avion ennemi, il s'élance sur lui et, selon le tempérament propre de son pilote, tantôt l'attaque de front, tantôt, par des manœuvres de voltige aérienne d'une effrayante audace, il se laisse tomber sur lui en le dominant, ou cherche à l'attirer par une chute simulée, après quoi il se redresse quand il le juge en bonne position pour lui faire essuyer de la façon la plus efficace le feu nourri des balles de sa mitrailleuse.

Le langage populaire a donné un nom à ceux des héros de l'air qui ont abattu au moins *cinq* avions boches ; il les appelle des AS ! Et la liste de nos « as » est déjà longue. Il suffit, pour n'en citer qu'un seul, de rappeler l'héroïque Guynemer, mort après avoir descendu 54 avions allemands.

Et la statistique officielle, chez nous, est à la fois sincère et impitoyable ; elle ne compte comme avions abattus que ceux qui sont tombés *à l'intérieur de nos lignes*, alors que les Boches comptaient, pour enfler le chiffre de leurs victoires imaginaires, à l'actif de

leurs aviateurs, ceux de nos avions qui, simplement endommagés, venaient tomber à l'intérieur de nos lignes, c'est-à-dire en dehors des leurs.

Nos « as » se sont montrés des virtuoses de l'aile, des héros sans pareils, qui n'ont eu d'égaux nulle part ; leur courage tranquille, leur audace souriante ont été à la hauteur du rôle qu'ils ont eu à remplir ; ils avaient conscience de l'importance de leur tâche, dont ils ne se dissimulaient pas les dangers et dont ils ont accepté allègrement les risques.

La Patrie leur en est reconnaissante, et les lauriers qu'ils ont moissonnés par gerbes leur font une couronne qu'ils n'ont, certes, pas volée.

***

L'*avion de bombardement* est le troisième élément de la trilogie aérienne ; il en est, peut-on dire, l'expression la plus complète.

L'avion de bombardement, en effet, doit être à la fois puissant, rapide et peu vulnérable. Puissant, pour pouvoir emporter une somme importante de projectiles à forte charge, ainsi qu'une provision d'essence suffisante pour assurer la consommation élevée de son moteur de grande force pendant un temps assez long. Il faut, en effet, qu'il puisse accomplir des raids à grande distance de ses bases, qu'il ait, comme l'on dit, un grand « rayon d'action ».

Il doit être rapide, afin de n'être pas à la merci des avions de chasse, d'une part, et, d'autre parti

de ne pas constituer une cible trop aisée pour les canons de défense antiaérienne qui lancent, dans l'atmosphère, de véritables « rideaux » d'obus explosifs destinés à constituer des tirs de barrage aériens.

Et enfin il doit être peu vulnérable ; son « fuselage », c'est-à-dire la sorte de nacelle où prennent place les aviateurs, où sont installés les appareils de direction, de pointage, de T. S. F., est blindé, tout au moins à l'épreuve des balles de mitrailleuses.

Les avions de bombardement actuels réalisent ces multiples conditions.

Nous ne décrirons pas les nôtres pour ne pas dévoiler des secrets militaires ; nous nous bornerons à donner les principales caractéristiques des fameux avions allemands, les *gothas*. Qu'il suffise au lecteur de savoir que les nôtres ne leur sont pas inférieurs en qualité, au contraire.

Les *gothas* ont 24 mètres d'envergure, de bout en bout des ailes. Ce sont des « biplans », c'est-à-dire qu'ils sont formés de deux surfaces portantes parallèles réunies par des montants. Leurs moteurs, au nombre de deux, ont 260 chevaux chacun, ce qui fait 520 chevaux, et, dans les derniers types, les deux moteurs ont chacun 350 chevaux, soit une force totale de 700 chevaux. Sous l'impulsion de leurs hélices, la vitesse de ces avions dépasse 150 kilomètres à l'heure.

Ils sont à trois et même à quatre places. Ils portent trois mitrailleuses ; quelques-uns même sont armés d'un petit canon. Ils ont à bord une véritable usine électrique, fournissant le courant nécessaire à l'éclairage d'un puissant projecteur, au fonctionnement

de la T. S. F., au chauffage des vêtements des aviateurs, par des résistances serties dans les tissus. Aux grandes altitudes atteintes, le froid, en effet, est intense, et il faut le combattre énergiquement.

Ils emportent une provision d'essence leur permettant des raids de 300 kilomètres de distance, et ils enlèvent en même temps une cargaison importante de bombes de grands puissance destructrice ainsi que des « torpilles aériennes », chargées au trinitrotoluène.

Le rôle de ces avions ne se borne pas seulement à bombarder des villes, des dépôts de munitions ou des gares de chemin de fer ; ils constituent de véritables « machines de guerre » qui interviennent pendant la bataille. Alors ils descendent près du sol, volent à faible altitude et font pleuvoir sur les troupes ennemies une pluie de grenades et la grêle des balles de leurs trois mitrailleuses. Ce sont des engins de combat des plus redoutables.

Nos aviateurs et les aviateurs britanniques ont acquis la maîtrise incontestée de l'air. Sous ce rapport, nous avons dominé nettement nos ennemis.

L'appoint de l'aviation américaine, tant au point de vue du matériel nombreux et perfectionné que du personnel entraîné de façon admirable, n'a fait que confirmer cette maîtrise de l'air possédée par les alliés de l'Entente.

Et cette maîtrise de l'air nous a assuré la victoire définitive.

Disons, pour terminer ce qui concerne les progrès de l'aviation depuis la guerre, que les exploits qui,

avant 1914, constituaient des « records » exceptionnels sont, aujourd'hui, chose tout à fait courante.

Ainsi le vol à 4 000, 5 000 et même 6 000 mètres est réalisé à tout moment par des aviateurs, non seulement isolés, mais « en escadrilles ». Les vitesses de 200 kilomètres à l'heure ont été obtenues, et des avions anglais sont allés de Londres à Constantinople avec, seulement, quelques escales intermédiaires.

Cela nous montre que, avec la paix conclue par la victoire, l'aviation a devant elle la plus belle des carrières ; elle permettra le transport rapide des dépêches et des voyageurs « très pressés ». A 200 kilomètres à l'heure, on ira de Brest à New-York en une journée ; on pourra partir deParis le matin, aller déjeuner à Marseille et être de retour pour le dîner.

***

Mais, si la guerre a marqué le triomphe de l'aviation, en revanche elle aura été la condamnation presque complète du dirigeable.

Les nombreuses catastrophes dont ont souffert les fameux *zeppelins* sont présentes à toutes les mémoires. Un dirigeable, en effet, non seulement est vulnérable à cause de ses grandes dimensions, mais encore les blessures qu'il reçoit sont mortelles : un petit obus de 35 millimètres éclatant dans l'enveloppe de l'aéronef suffit à enflammer l'hydrogène

qu'elle renferme et par suite à amener la perte de l'engin « corps et biens ».

Aussi les dirigeables ne sont-ils plus guère employés que par la marine comme éclaireurs aériens, destinés à survoler les escadres en croisière au large des côtes et à leur signaler, de loin, l'approche des navires ennemis.

En revanche, l'aéronautique a pris une autre forme : celle des ballons captifs d'observation, à qui leur forme de cylindres courts, terminés par deux calotte ssphériques, forme qui les fait ressembler à d'énormes cervelas, a fait donner le nom populaire de « saucisses ».

La saucisse, retenue à terre par un câble d'acier fin, enroulé sur un treuil actionné par un moteur, enlève dans une petite nacelle un seul observateur, relié au sol par un fil téléphonique, grâce auquel il peut transmettre ses observations.

Ces saucisses peuvent atteindre des altitudes considérables. Malheureusement leur fixité en fait des cibles pour les canons de l'ennemi, qui s'efforce de les abattre en les enflammant à l'aide d'obus incendiaires.

Dans ce cas, l'aéronaute se laisse tomber de la nacelle, soutenu par un parachute dont les portants le soutiennent sous les aisselles. L'expérience a montré que le dispositif était efficace et que, dans presque tous les cas, l'aéronaute arrivait au sol sain et sauf.

Enfin il faudrait un volume entier pour citer les innombrables utilisations, pendant cette guerre, du moteur à explosion sous toutes ses formes.

L'automobile, d'abord, aura dominé en reine : camions, tracteurs, voitures, motocyclettes furent l'essaim, toujours en mouvement, qui assura les communications auxquelles ne suffisait plus la voie ferrée. Les convois de camions chargés de munitions ont, en particulier, assuré la victoire de Verdun, et leurs conducteurs ont inscrit une belle page à l'histoire de l'automobile militaire.

Le moteur à essence se manifeste encore sous d'autres applications.

Les projecteurs, de plus en plus puissants, sont alimentés par des groupes électrogènes actionnés par des moteurs d'automobile. Les appareils de T. S. F., les bobines d'induction pour les voitures de radiographie des ambulances du front, les stérilisateurs d'eau par l'ozone, tout cela utilise le merveilleux moteur à explosion, si précieux par sa légèreté et l'instantanéité de sa mise en marche. Il n'est pas jusqu'au creusement des tranchées pour lequel on ait employé des excavateurs actionnés par des moteurs à pétrole.

En résumé, cette guerre aura pris, de plus en plus, le caractèrs d'une guerre scientifique, au cours de laquelle les applications de toutes les sciences auront joué un rôle de plus en plus grand.



Ce n'est pas seulement pour les choses concernant directement la guerre que les sciences ont été mises à contribution : les besoins de l'arrière, les nécessi-

tés de la vie des nations, troublée par la prolongation des hostilités, auront amené savants et techniciens à s'unir pour rechercher les solutions de nombreux problèmes posés par les circonstances.

L'un des plus typiques est celui qui a été résolu en Allemagne pour la fabrication artificielle des nitrates, si indispensables à la fabrication des explosifs.

Ces nitrates, l'Allemagne, comme tous les pays de l'Europe, les tirait du Chili, où on les trouve à l'état naturel et où ils forment d'importants et riches gisements.

Mais, dès le début des hostilités, le blocus des flottes alliées arrêta toute importation vers l'Allemagne. Celle-ci se fût donc trouvée en présence d'une situation sans issue, si ses chimistes, plagiant, d'ailleurs, en cela, des découvertes françaises dues à notre compatriote Charles Tellier, le « père du froid », n'avaient réalisé la synthèse directe des nitrates à partir de l'azote atmosphérique. Et ainsi l'Allemagne a pu être sauvée d'un désastre qui, sans cela, eût été sans précédent.

Il en fut de même chez nous. L'industrie des produits chimiques était, avant la guerre, une sorte de monopole allemand. Dès que les hostilités furent ouvertes, il fallut bien improviser la nouvelle industrie : c'est aujourd'hui chose faite. En France, en Angleterre, en Italie, des usines se sont élevées comme par miracle, où l'industrie chimique a pris une extension rapide, enlevant aux Boches leur fameux monopole.

Un fait analogue s'est passé pour l'industrie des

instruments d'optique. Les fameuses maisons Zeiss, d'Iéna, et Gœrz, de Berlin, avaient à peu près monopolisé la fabrication des « jumelles à prismes », volées d'ailleurs par les constructeurs boches à un officier du génie italien nommé Porro. La guerre nous trouva dépourvus en cette matière.

Grâce à l'initiative du général Bourgeois, directeur du Service géographique de l'armée, qui a su grouper et organiser les constructeurs français, nos opticiens ont fabriqué pendant la guerre plus de mille jumelles par jour, d'une qualité au moins égale à celles des établissements d'optique allemands.

Voilà encore un monopole qui échappe à nos ennemis.

CHAPITRE II

LA BATAILLE DE LA SOMME

Les forces allemandes sur le front français. — 150 divisions. — Le combat d'Ablaincourt. — La prise de Sailly-Saillisel. — Les Anglais à Baumont-sur-Ancre. — Les résultats de la bataille : 150 000 prisonniers, 350 canons, 1 500 mitrailleuses. — Le dégagement de Verdun : la victoire de Bezonvaux. — Les conséquences.

A la fin du troisième volume de notre tableau de la Grande Guerre, nous avons laissé l'armée française attaquant les Allemands sur la Somme et reprenant, devant Verdun, les forts de Vaux et de Douaumont, ce qui transformait en une véritable défaite pour les Boches leur formidable attaque contre notre citadelle de l'Est.

Il n'est pas inutile de récapituler, au moment où nous reprenons notre récit, de passer en revue l'état des forces ennemies sur notre front de bataille.

Les armées allemandes, entre la mer du Nord et les Vosges, étaient partagées en deux groupes : l'un, allant de la mer à l'Oise, sous les ordres du kronprinz Ruprecht de Bavière ; l'autre, allant de l'Oise

aux Vosges, sous les ordres de ce sinistre oiseau de proie, le kronprinz héritier d'Allemagne, le fils aîné de Guillaume II.

Le groupe du kronprinz Ruprecht de Bavière comprenait :

La IVe armée, commandée par le duc de Wurtemberg ; elle avait pris position entre la mer du Nord et la Douve ;

La VIe armée, placée sous le commandement du général von Falkenhausen ; ses divisions s'étendaient de la Douve à Monchy ;

La Ire armée, dont le général en chef était le général von Below, qui était en position entre Monchy et Péronne ;

La IIe armée, enfin, sous les ordres du général von Gallwitz, échelonnée de Péronne à l'Oise.

Le *groupe du kronprinz allemand* était composé de la manière suivante :

La VIIe armée, placée sous le commandement du général von Schubert ; elle avait ses troupes réparties sur le terrain allant de l'Oise à Berry-au-Bac ;

La IIIe armée, dont le commandant en chef était le général von Einem, s'échelonnait de Berry-au-Bac à Rouvroy ;

La Ve armée, à la tête de laquelle se trouvait le kronprinz en personne, dont les divisions étaient disposées entre Rouvroy et les Éparges ;

Enfin un groupe de corps d'armée, placé sous les ordres du général von Strauz, était en position entre les Éparges et la Moselle.

Cet ensemble de forces militaires sur notre front

ne comprenait pas moins de 130 *divisions* qui se répartissaient de la manière suivante :

20 divisions étaient postées sur la Somme ;

29 divisions avaient pris position devant Verdun ;

81 divisions étaient échelonnées sur le reste du front franco-britannique.

Mais, indépendamment de ces 130 divisions, placées en position de combat, il y avait une réserve de 7 divisions disponibles, « haut-le-pied » pour employer le terme militaire, et un groupe de 13 divisions en voie de reconstitution, après avoir été très éprouvées par les combats précédents. Cela portait à 150 le total des divisions ennemies opposées à nos héroïques poilus et à leurs valeureux alliés, les « Tommies » britanniques.

*
* *

A la fin d'octobre 1916, la bataille de la Somme tirait à sa fin.

Cependant les derniers engagements, ceux qui devaient en être le couronnement final, n'étaient pas encore effectués. Nous allons en faire un rapide récit.

Le 10 octobre, une brigade française, composée des 109e et 409e régiments, avait attaqué les abords d'Ablaincourt. Presque en même temps, la 4e armée anglaise, placée sous les ordres du général Rawlinson, réalisait, le 12 octobre, une avance de près d'un kilomètre devant Gueudecourt. En vain les Boches essayèrent-ils de reprendre le terrain qu'ils avaient

dû céder ; ils en furent pour leurs frais de contre-attaque et furent repoussés avec des pertes importantes.

Le 14 octobre, nos régiments s'élançaient à l'est de Belloy et s'emparaient, par un hardi coup de main, du hameau de Génermont et de la sucrerie voisine, qui fut disputée avec acharnement et ne resta entre nos mains qu'après avoir changé plus d'une fois de possesseurs. Mais nous réussîmes à nous y maintenir en faisant 1 100 prisonniers dont 15 officiers ; de plus, nous capturâmes trois canons de campagne, sans compter un nombre respectable de mitrailleuses et du matériel varié.

Mais ces actions de détail n'étaient, pour ainsi dire, que les « préparations » d'une opération de plus grande envergure et d'une plus haute portée pratique : nous voulons parler de la prise de Sailly-Saillisel, qui eut lieu dans la nuit du 15 au 16 octobre, de concert avec les troupes de l'armée britannique.

Le village de Sailly est situé sur une croupe qui s'avance, en formant une sorte d'éperon dominant la région environnante, au nord de Péronne, entre l'Ancre et la Tortille, affluent de la Somme. Le village fut attaqué de trois côtés à la fois par nos troupes, qui escaladèrent les pentes avec cet entrain caractéristique du soldat français.

L'ennemi, comprenant l'importance de la position que nous venions d'enlever, essaya de nous en rejeter par des contre-attaques extrêmement violentes. Ces contre-attaques n'eurent d'autre résultat que de faire perdre beaucoup de monde aux

Allemands, de nous amener à occuper le village dans son entier, alors que nous n'en tenions, au début, que la plus grande partie.

Les Boches sont tenaces, entêtés même ; ils ne se tinrent pas pour battus et revinrent à l'attaque de notre nouvelle position ; ils dirigèrent en même temps une offensive entre Biaches et la Maisonnette. Cette offensive fut brisée par nos bataillons, pendant que nos alliés anglais enlevaient brillamment les tranchées baptisées par l'ennemi des noms de « tranchée Stuff » et de « tranchée Regina ».

La prise de Sailly privait les Allemands d'un de leurs points les plus importants, de celui qui constituait le meilleur observatoire sur toute la région environnante.

En vain, dans une série de contre-attaques acharnées, les Boches tentèrent-ils de nouveau de nous faire lâcher prise ; ces efforts furent inutiles, et nos succès allaient bientôt s'augmenter de prises nouvelles, celles du village de Saillisel, d'Ablaincourt et de Pressoire.



En liaison étroite avec l'armée britannique, nous organisâmes, le 3 novembre, une attaque qui, en nous mettant à même d'occuper quelques hauteurs dont la possession était importante, nous permit de nous approcher du Transloy.

Les Allemands, comprenant toute la portée de notre avance, s'efforcèrent de l'enrayer par une ré-

sistance désespérée, à laquelle participèrent les corps d'armée des généraux von Garnier, von Daimling et von Marshall. Malgré leurs efforts acharnés, nous continuions à avancer vers Saillisel chaque jour un peu plus que la veille.

Enfin, le 11 novembre, le jour de la fête de saint Martin, à 2 heures 30 de l'après-midi, trois bataillons d'infanterie française, de la division du général Lecomte, s'élancèrent intrépidement à l'assaut et enlevèrent le village de Saillisel, prenant 8 mitrailleuses et capturant 300 prisonniers. Trois jours auparavant, le 7 novembre dans la matinée, malgré une tempête effrayante et des torrents de pluie, nous avions emporté les villages d'Ablaincourt et de Pressoire, dans lesquels nous faisions plus de 500 prisonniers.

Ces prises successives de villages importants ne faisaient pas l'affaire des Allemands ; ils cherchèrent à nous déloger de nos conquêtes. Le 15 novembre, ils dirigèrent une puissante contre-attaque sur Ablaincourt, et entre Bouchavesnes et Lesbœufs. Un moment ils purent croire à un succès, car ils avaient réussi à pénétrer dans Pressoire ; mais nos poilus, par un énergique retour, les en chassèrent définitivement.

Pendant que les Boches se faisaient ainsi battre dans leur contre-attaque, nos alliés anglais remportaient, le 13 novembre, un succès important sur les deux rives de l'Ancre.

Ce jour-là, dès 6 heures du matin, malgré une pluie battante succédant à un brouillard épais, l'armée britannique avait vigoureusement pris l'offensive et enlevé Saint-Pierre d'abord, puis Beaumont, en-



Marsouins du régiment colonial du Maroc occupant un saillant reconquis dans la Somme.

suite Hamel, après cela la hauteur marquée sur la carte sous le nom de *cote* 135, et enfin le village de Beaumont-sur-Ancre.

Les Allemands, en voyant le vaste développement de l'offensive de nos alliés, avaient compris qu'il s'agissait d'une opération des plus sérieuses et non d'un simple « coup de main » ; ils mirent en ligne plusieurs divisions et une nombreuse artillerie de campagne.

Mais ni le nombre de leurs bataillons, ni le tir de leurs canons de 77 n'eurent le don de faire reculer les braves « Tommies ». Les défenses boches furent enfoncées, et quand nos alliés eurent occupé tous les villages mentionnés plus haut, quand ils firent le compte de leurs prises, il se trouva qu'ils avaient fait à l'ennemi 5 700 prisonniers, dont 70 officiers. Et, cinq jours après, étendant et développant leur succès premier, ils atteignirent le village de Grandcourt, dans lequel ils capturèrent encore 750 Boches qui levèrent les bras en criant « kamarad ! ».

Ces succès importants marquaient la fin de la bataille de la Somme.

En réalité, cette bataille était, pour les armées alliées de l'Entente, une magnifique victoire, tant par son importance que par ses résultats immédiats.

Au point de vue de son importance, on peut dire que ce fut elle qui détermina le recul formidable que les Allemands devaient exécuter quatre mois plus tard, sur tout l'ensemble du front compris entre Arras, à l'ouest, et Vailly, à l'est.

Au point de vue des résultats immédiats, elle se

traduit par les chiffres suivants. Commencée le 1er juillet 1916 et terminée le 15 novembre, cette bataille de quatre mois avait fait tomber entre les mains des troupes franco-britanniques : 105 000 *prisonniers*, 150 *canons d'artillerie lourde*, 200 *pièces d'artillerie de campagne et plus de* 1 500 *mitrailleuses.*

Les pertes infligées à l'ennemi avaient été considérables.

D'après les estimations les plus dignes de foi, ces pertes atteignaient un total de plus de 700 000 hommes. Nos ennemis avaient d'ailleurs, comme l'on dit, « bien fait les choses ; » ils avaient mis en ligne, à un moment, jusqu'à 137 *divisions*, soit environ 1 500 000 hommes. Parmi ces divisions, comprenant chacune de 11 à 12 000 hommes, quelques-unes perdirent plus de la moitié de leurs effectifs, et trois d'entre elles eurent chacune plus de 8 000 tués.

Évidemment, la victoire fut payée cher, et les pertes des armées alliées furent élevées ; mais le résultat du moins était atteint, non seulement au point de vue matériel, mais encore au point de vue de l'effet moral.

Elle montrait, en effet, que, malgré l'obstination de leurs assauts, malgré les formidables masses d'hommes que les Allemands lançaient à l'attaque de nos lignes, malgré les pluies de fer et de feu que leurs canons lourds faisaient tomber sur nous, les bataillons de nos héroïques soldats formaient un rempart formidable que nulle puissance ne parviendrait à renverser.

Et, du même coup, les armées ennemies étaient

frappées dans leurs éléments vitaux, en même temps que les grands chefs allemands étaient atteints dans leur prestige de conducteurs d'armées, de stratèges infaillibles.

Enfin cette offensive, si puissamment menée par les armées françaises et anglaises, en occupant les ennemis sur le vaste front de la Somme, avait permis au général Nivelle, en reprenant les forts de Douaumont et de Vaux, de dégager Verdun. C'était donc un succès immense, gros des conséquences les plus heureuses.

Le roi d'Angleterre voulut reconnaître par une récompense éclatante le mérite du général sir Douglas Haig, qui commandait l'armée britannique : il le nomma maréchal, en même temps que les citations les plus élogieuses étaient adressées aux généraux Gough et Rawlinson, commandants des 4e et 5e armées anglaises.

Le Gouvernement français ne voulut pas être en reste vis-à-vis du chef de nos vaillantes cohortes. Le général Foch avait mené nos troupes à la victoire : il reçut la plus haute récompense que l'on puisse décerner à un général en chef : la médaille militaire.

Et ce fut la bataille de la Somme qui, en consacrant sa haute valeur de chef d'armées, le désignait pour le poste qu'il devait occuper dix-huit mois plus tard : celui de généralissime des armées alliées, réunies enfin sous les ordres d'un chef unique et ne formant plus qu'une seule phalange.

Ce ne fut pas l'un des moindres résultats de la victoire de la Somme.

*
* *

L'année 1916 devait, d'ailleurs, s'achever devant Verdun par un succès des plus brillants, succès qui devait compléter le dégagement définitif de notre importante forteresse.

Nous avons vu que, le 24 octobre et le 2 novembre, nos troupes avaient repris les forts de Douaumont et de Vaux. Le fort de Douaumont avait été enlevé par le bataillon Nicolaï, du régiment marocain, sous les yeux du général en chef; celui de Vaux par des détachements des divisions Lardenelle, Passaga, Andlauer et Arlabosse.

Six mille prisonniers, dont 138 officiers, 66 canons, 144 mitrailleuses, tombèrent entre nos mains.

Mais ce double triomphe allait être couronné par une victoire décisive : celle de Louvemont-Bezonvaux, remportée le 15 décembre 1916.

Une fois que furent repris les forts de Douaumont et de Vaux, les troupes du génie s'emparèrent du terrain nouvellement reconquis et y effectuèrent, en hâte, des travaux d'importance. Ainsi, on construisit plus de 30 kilomètres de routes, dont une en madriers, pour le passage des pièces d'artillerie lourde ; on installa plus de 10 kilomètres de chemin de fer à voie étroite destinés à faciliter le transport des munitions et des approvisionnements de toutes sortes.

On creusa tout un réseau de tranchées, de boyaux de communication, de parallèles ; on organisa des

postes d'écoute, des stations de T. S. F., des postes de commandement ; on creusa de véritables grottes pour en faire des dépôts de munitions bien abrités, et on y accumula des stocks formidables d'obus de tous calibres.

L'artillerie, pendant ce temps, était mise en batterie le plus près possible des lignes ennemies, car le but du général Nivelle était d'écraser les Allemands sous une pluie de projectiles, et, une fois cet écrasement réalisé, de s'emparer de leurs canons par une attaque à la grenade.

Entre Bezonvaux et la Meuse, les Allemands avaient échelonné 5 divisions ; ils avaient disposé de nouveaux travaux de fortification, creusé d'autres tranchées, installé des fortins et des réduits pour battre de flanc les fronts de leurs lignes de tranchées.

Mais la violence de notre bombardement leur fit perdre la notion exacte des choses. Nos obus tombèrent en pluie serrée sur les deux rives de la Meuse : ils dirigèrent leurs efforts de contre-batterie sur la rive gauche, tandis que notre commandement allait porter son attaque sur la rive droite du fleuve.

Quatre divisions allaient prendre part à l'attaque : elles étaient sous les ordres des généraux Guyot de Salins, Muteau, Passaga et Garnier du Plessis ; le tout constituait une armée à la tête de laquelle se trouvait le général Mangin.

Le général Nivelle avait donné l'ordre de lancer l'attaque le 15 décembre. Ce jour-là, sous une pluie glaciale, mêlée de neige, tombant en rafales, les troupes se tenaient prêtes à exécuter l'ordre du général en chef.

Notre artillerie lourde avait fait un « arrosage » intensif de toutes les positions occupées par l'ennemi. Elle avait, en particulier, détruit Hardaumont, Bezonvaux, Louvemont et Vacherauville. Cet arrosage fut d'une telle violence que, sur un front de plus de 10 kilomètres, l'artillerie ennemie fut, à un moment donné, réduite au silence le plus complet.

C'était le moment choisi par le commandement pour donner l'assaut.

A 10 heures, par une éclaircie du ciel, nos poilus s'élancèrent en avant, avec la *furia francese* traditionnelle : au bout d'une heure, ils étaient maîtres de toute la ligne allant de Vacherauville à Louvemont et à la cote 378.

La division du général Guyot de Salins, accompagnée par des escadrilles d'avions qui mitraillaient les Boches, franchit victorieusement tous les obstacles, et son commandant ajouta, dans son rapport, que ses régiments avaient progressé « sans aucune difficulté » : c'est la modestie succédant à l'héroïsme.

A Vacherauville et à Louvemont, les Allemands tentèrent une résistance plus accentuée ; cette résistance fut annihilée en un clin d'œil par l'irrésistible élan des régiments qui formaient la division du général Muteau.

A droite, la division du général Passaga enlevait, à 3 heures, l'ouvrage de Bezonvaux et, au centre de la ligne d'attaque, la ferme des Chambrettes tombait, au même moment, entre les mains de nos valeureux soldats.

Ainsi, grâce à cette brillante offensive, si savamment préparée, si hardiment exécutée, notre front

se trouvait rétabli sur les lignes mêmes qu'il occupait le 21 février 1916, lorsque commença la grande offensive du Kronprinz contre Verdun. Celui-ci avait donc perdu tous les avantages momentanément acquis, et avait sacrifié en pure perte près de 500 000 hommes pour se trouver rejeté sur ses positions initiales.

Les Allemands avaient dû reculer de plus de 3 kilomètres sur un front de 10 kilomètres. Leurs batteries étaient démolies par le tir accablant des nôtres ; leurs approvisionnements détruits, leurs communications d'arrière fortement compromises.

Ces cinq heures d'assaut avaient suffi à nous assurer un butin considérable des prises importantes.

Ainsi nous capturâmes 11 387 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient 115 officiers ; nous nous emparâmes de 284 canons, de 107 mitrailleuses et de 44 lance-bombes.

Verdun était décidément, pour nos armées, une victoire éclatante ; pour les Boches, c'était la plus piteuse des défaites.

***

Après cet éclatant succès devant Verdun, une période d'accalmie régna sur tout le front, pendant la dernière période de l'hiver 1916-1917.

Partout, de la mer à la Meuse, ce ne furent qu'escarmouches locales, que tentatives restreintes de part et d'autre. Les deux ennemis se tâtaient sans s'aborder de face. Les Boches, « échaudés » par leurs

précédentes déconvenues, ne se hasardaient pas à risquer une nouvelle attaque qui aurait augmenté le chiffre de leurs pertes. Ils nous savaient sur nos gardes et tout disposés à les recevoir encore plus chaudement que nous venions de le faire.

Le mois de janvier 1917 se passa ainsi, et les seuls événements notables furent les raids accomplis par les aviations alliées sur les gares, les arsenaux, les usines allemandes de la région du Rhin et de celle de la Moselle.

Ce n'est qu'à la fin de février 1917 que l'activité se réveille, plus vive, des deux côtés du front.

A partir de ce moment, on sent que la trêve imposée par l'hiver va prendre fin. Des pointes sont poussées à chaque instant; des reconnaissances pénètrent dans les tranchées avancées ; des escarmouches incessantes se dessinent.

Les Anglais se mirent, les premiers, à accomplir des « actes de guerre » ; ils dessinèrent, le 7 février, un mouvement en avant tellement accentué, tellement bien appuyé par leur artillerie, que l'ennemi, en présence de cette marche en avant, dut se résoudre à évacuer Grandcourt ainsi que la ferme de Baillescourt.

Nos alliés continuèrent plusieurs jours leur mouvement de progression, si bien qu'au bout d'une semaine, c'est-à-dire le 15 février, ils avaient fait reculer le front allemand sur une profondeur de 1 200 mètres et sur une longueur de plus de 5 kilomètres.

Les Boches alors essayèrent de réagir et de se tourner contre nous.

Le 15 février, grâce à une forte supériorité numérique, ils réussirent à s'emparer d'une position qui formait une saillie de nos lignes à gauche de Maisons-de-Champagne et à nous enlever 500 prisonniers et 30 mitrailleuses.

Mais, entre le 8 et le 12 mars, tout le terrain qu'ils avaient enlevé leur fut repris par nos poilus, et même ceux-ci forcèrent l'ennemi à reculer au delà de sa ligne de départ.

Ainsi se préparait, par une série de petits succès locaux, le mouvement de recul général qu'allaient exécuter, au printemps, les armées allemandes commandées par le feld-maréchal von Hindenburg.

CHAPITRE III

LA RETRAITE ALLEMANDE DU PRINTEMPS DE 1917

Le recul de l'Ancre. — L'union des armées alliées. — Le recul de Hindenburg et l'avance anglaise. — L'opinion publique préparée, en Allemagne, à l'annonce de la retraite. — La « ligne Hindenburg » et la mythologie allemande — Les dévastations de l'ennemi : 264 villages, 225 églises incendiées. — L'avance du général Fayolle. — L'avance anglaise vers le Catelet. — La destruction du château de Coucy. — L'encerclement de Saint-Quentin.

Les efforts désespérés qu'avaient faits les Allemands, en vain d'ailleurs, pour percer notre front à la fin de 1916, les échecs sanglants dont leurs tentatives avaient été suivies, leur avaient démontré à la fois l'inanité de leurs efforts et la solidité de notre résistance.

Ils leur avaient démontré autre chose : la cohésion, la coordination étroite qui existait déjà entre les armées françaises et les armées britanniques.

Avec leur esprit de division, avec le sens, inné chez eux, de la discorde et du trouble, ils avaient conçu l'espoir de séparer les actions militaires des deux nations combattantes. Attaquant tantôt nos lignes,

tantôt les lignes anglaises, ils comptaient mettre en défaut l'esprit de solidarité entre les troupes de l'Entente ; ils s'attendaient à ce que, faisant montre d'un égoïsme dont ils se sentaient évidemment capables, les armées des deux nations alliées n'agissent chacune que « pour son compte », en se désintéressant du sort de sa voisine.

Ils avaient compté sans l'admirable esprit de l'Alliance franco-anglaise.

Tous ces calculs avaient été déjoués.

Dès que les Anglais, pressés par trop fort, paraissaient fléchir, les Français arrivaient à la rescousse. Dès que les Français avaient à soutenir une attaque par trop violente, les troupes britanniques se portaient aussitôt à leur aide.

Aussi, après avoir dû se reconnaître incapable de nous vaincre sur les champs de bataille, l'Allemagne étudiait-elle et préparait-elle le moyen de les abandonner en subissant le minimum possible de pertes en hommes et en matériel.

A cette époque, la révolution, — on peut dire la trahison, — russe n'avait pas encore fait sentir ses effets néfastes, et d'importantes armées allemandes étaient immobilisées sur le front oriental de la guerre. Les Boches commençaient à ressentir les effets de la disette d'effectifs, causée par les hécatombes d'hommes qu'avaient provoquées leurs attaques en masse. Pour tenir toute l'étendue des lignes de leur double front, du côté français et du côté russe, il leur fallait en réduire la longueur.

Il était donc indispensable, pour nos ennemis, de renoncer au « saillant » de leur front dans la région

de Noyon; il leur fallait rétrécir leur ligne; en un mot, il leur était indispensable de « battre en retraite », quelque dure que dût leur sembler cette décision, en attendant que des circonstances favorables leur permissent de rétablir leurs lignes primitives.

Cette « retraite stratégique » (ainsi l'avait baptisée Hindenburg) se fit en deux temps : le premier fut le repli des positions allemandes sur la droite de leurs positions, c'est-à-dire le long de la rivière de l'Ancre.

Les Boches commencèrent par préparer, selon leur habitude, une ligne de résistance à l'arrière de leurs positions, afin d'y trouver un abri sûr au cours de leur repli.

Cette ligne était jalonnée par une série de positions fortifiées, qui s'alignaient entre Arras et Vailly. Nous retrouverons tout à l'heure ces lignes défensives.

Ce fut le 17 février que l'ennemi commença l'exécution de sa manœuvre de repli. Il faut dire que, étant données les attaques incessantes de l'armée britannique, ce repli ne pouvait guère être considéré comme « volontaire », mais bien plutôt comme « forcé ».

Le 17, les Anglais poussaient en avant et progressaient ainsi de plus d'un kilomètre en profondeur sur la rive sud de l'Ancre, dans la direction de Miraumont. Les Allemands « firent tête » tant qu'ils purent ; mais, le 24, l'élan de l'armée du général Gough fut tellement accentué que la retraite allemande dut s'accentuer aussi.

Cette retraite ne tarda pas à s'étendre vers l'est. Les Boches abandonnèrent, pour ainsi dire sans com-

battre, cette zone qu'ils avaient si fortement pourvue de défenses et sur laquelle ils avaient lutté avec tant d'acharnement au cours de la bataille de la Somme.

Serre, Miraumont, Pys, Warlencourt furent, en premier lieu, occupés par les bataillons anglais. Puis ce fut le tour de Ligny, de la Barque, de Gommécourt, de Puisieux-au-Mont et de Thilloy, le 28 février.

Le terrain ainsi reconquis par nos vaillants alliés comprenait une bande longue de 17 kilomètres et large de 3. Pendant la fin de février 1917, les « Tommies » firent près de 2 500 prisonniers.

Dès le commencement de mars, les Allemands tentèrent de réagir et dessinèrent plusieurs contre-attaques ; ce fut en vain. L'entrain des soldats du général Gough eut raison de leur retour offensif ; ils durent se résoudre à abandonner Irles le 10 mars, et, trois jours après, à évacuer le bois Loupart et le village de Grévillers.

Cette « retraite de l'Ancre » était, en quelque sorte, le prélude, le « premier acte » , de la grande « retraite de l'Oise », qui devait être effectuée quinze jours plus tard.

***

L'annonce de cet événement devait porter une rude atteinte à l'orgueil germanique ; aussi fut-elle soigneusement « préparée » par une savante et longue campagne de la presse d'outre-Rhin.

Les journaux boches avaient, en effet, travaillé l'opinion allemande pour l'amener à envisager de gaîté de cœur la possibilité d'un recul là où, naguère, on ne lui parlait que d'avance victorieuse et irrésistible. Il fallait faire avaler au peuple allemand la retraite décidée par son idole, le maréchal Hindenburg, l'homme « à la statue enclouée », retraite commandée par une série de circonstances des plus impérieuses.

Ainsi fut-il fait.

Dès la fin de la bataille de la Somme, la *Gazette de Voss*, le *Berliner Tagblatt*, les *Munchener Nachtrichten*, la *Germania* parlaient de l'opportunité d'un repli et indiquaient même la ligne jusqu'à laquelle ce repli devait avoir lieu. Cette ligne allait de Lille à Verdun, en passant par les Ardennes et par Mézières-Charleville.

Nous avons vu plus haut comment le repli avait commencé sur les rives de l'Ancre. Les Boches se décidaient donc à abandonner une partie de leurs gains territoriaux, un coin de la fameuse « carte de guerre » dont ils se montraient si orgueilleux.

Cette retraite, ainsi que celle de l'Oise, que nous allons raconter maintenant, était donc l'aveu non déguisé de la supériorité des Alliés, bien que la presse boche l'eût qualifiée de « conception géniale » de la part de Hindenburg !

Le général en chef des armées allemandes comptait tirer un grand profit de ce raccourcissement de sa ligne de front.

En repliant ses divisions entre Arras et Vailly, il espérait ainsi pouvoir constituer une armée de

manœuvre, formée d'une dizaine de divisions rendues libres par cette opération; il escomptait, en outre, la possibilité de consolider sa position sur les deux points d'appui principaux, la crête de Vimy et le plateau de Craonne; enfin il pensait que la réalisation de son « repli stratégique » et l'occupation de ses nouvelles positions bouleverseraient tous les plans que l'état-major franco-britannique avait dû élaborer en se basant naturellement sur les anciennes positions occupées par les forces allemandes.

Ce n'est un mystère pour personne, si peu initié que l'on soit aux secrets de la science militaire, qu'une retraite est une opération difficile à exécuter, parce qu'elle se fait sous le feu de l'ennemi qui poursuit les armées en recul.

Les Boches avaient décidé de pratiquer leur repli en dévastant de fond en comble le terrain qu'ils abandonnaient : villages, maisons, fermes, châteaux, arbres, forêts, tout devait, en conséquence, être abattu, détruit, coupé au ras du sol ou incendié. Ces féroces barbares ne laisseraient qu'un désert derrière eux.

Hindenburg avait choisi la ligne qui devait former son nouveau front défensif et que les Allemands avaient baptisée la « ligne Hindenburg » ; elle passait par les points principaux suivants : Vimy, Cambrai, Saint-Quentin, Laon.

A la différence des ouvrages utilisés jusqu'alors et qui étaient constitués par une série de tranchées parallèles, la « ligne Hindenburg » était formée d'une série de zones fortifiées, faites de retranchements

très forts établis sur des hauteurs, et soutenues en arrière par des fortifications profondes. Le tout, d'ailleurs, enserré dans un inextricable réseau de fils de fer barbelés, de postes de mitrailleuses enterrés et nombreux, de galeries bétonnées.

La mythologie germanique se donna libre essor pour nommer les différentes parties de cette fameuse « ligne Hindenburg » : toutes les divinités du Walhalla y passèrent ; tous les personnages de la « tétralogie » de Wagner furent mis à contribution.

C'est ainsi que l'on eut une « ligne Siegfried » ; plus loin, une « ligne Wotan » ; à un autre endroit, une « ligne Brunnhilde » ; ailleurs, une « ligne Faffner », une « ligne Loge », etc.

Ainsi, entre les deux points d'appui principaux, qui étaient la crête de Vimy et le plateau de Craonne, se trouvaient échelonnées de longues zones de résistance, formidablement armées d'artillerie et formant ainsi, pour les armées allemandes en retraite, des appuis absolument sûrs.

Si l'on suit sur la carte la série de ces positions, on y trouve d'abord la position si forte de Vimy, puis la ligne Drocourt-Quéant, puis celle allant de Hermies au bois d'Havrincourt, ensuite la région du Catelet, la ligne des hauteurs qui s'alignent entre la Somme et l'Oise, le massif boisé de Saint-Gobain, les forts de la Malmaison et de Condé et, pour terminer, la crête du Chemin-des-Dames et le plateau de Craonne.

***

Quand Hindenburg sentit que l'offensive anglo-française devenait plus pressante, il donna à ses généraux l'ordre de commencer le mouvement de retraite.

Alors les divisions allemandes se replièrent petit à petit, ne laissant sur les postes avancés que des rideaux de troupes destinés à masquer le recul des éléments principaux et à retarder la poursuite de l'ennemi par une résistance désespérée.

Ce fut le 15 mars que le mouvement de recul, déjà amorcé sur l'Ancre, se développa, au sud, le long des lignes tenues par les troupes françaises.

Ce jour-là, l'armée britannique du général Gough, en liaison avec l'armée française commandée par le général Fayolle, s'aperçut que la résistance diminuait devant elle. Aussi nos alliés poussèrent-ils de l'avant vers Saillisel, tandis que nos troupes progressaient parallèlement vers Beuvraignes. Le lendemain, 16 mars, les deux armées avançaient encore jusqu'au sud de Lassigny.

Le 17 mars, au matin, le général Gough, qui, conformément au plan d'offensive arrêté au quartier général, devait commencer l'attaque entre Archiet et Transloy, vit bien qu'il n'avait plus affaire à « une armée », mais simplement à des couvertures d'arrière-garde. A midi, les premiers détachements anglais entraient dans Bapaume, ou plutôt dans ce qui restait de Bapaume, dont les maisons, l'église, les édifices avaient été détruits et incendiés. Aussitôt l'artillerie allongeait son tir, atteignait les Boches

Convoi anglais traversant Bapaume.

dans leur retraite vers Cambrai et canonnait sans interruption les détachements ennemis.

Les Anglais, élargissant leur mouvement en avant, occupèrent successivement les villages d'Achiet, de Bucquoy, de Villers-Carbonnel, d'Étrepigny.

Pendant ce temps, les armées françaises du groupe commandé par le général Franchet d'Espérey se portaient en avant et accentuaient, dans la nuit du 16 au 17 mars, leur mouvement de progression. Elles étaient « en ordre de marche », précédées par des escadrons de cavalerie. Mais les Boches refusèrent le combat et s'échappèrent dans la direction du nord.

Alors la cavalerie française pénétrait dans Roye et dans Lassigny, chassant devant elle les arrière-gardes ennemies, et entrait à Nesles le 18 mars.

Au même moment, d'autres escadrons de nos cavaliers pénétraient au galop dans la vieille cité historique de Noyon, heureusement sauve. Dans leur précipitation à s'enfuir, les Boches n'avaient pas eu le temps de la détruire ou d'en incendier les monuments.

Ainsi se précisait, par des conquêtes successives, l'avance du général Fayolle.

D'autre part, l'armée du général Humbert pressait fortement les Allemands, qu'elle forçait à se retirer sur l'Ailette et la forêt de Coucy. Les Anglais, de leur côté, poursuivant leur avance, arrivaient à Nesles, où ils se soudaient à notre cavalerie.

Le 19 mars au soir, après avoir battu des détachements ennemis, capturé des convois et fait un important butin en matériel, l'armée du général Humbert,

s'emparant de Tergnier, arrivait à 7 kilomètres de Saint-Quentin.

Entre le 19 et le 21 mars, les troupes britanniques réussirent à occuper 60 villages. Mais la résistance allemande commençait à se manifester plus sérieuse ; les Boches arrêtaient peu à peu leur mouvement de retraite, en un mot, ils « faisaient tête ».

Mais que de ruines derrière eux ! Quelle désolation dans ces contrées dévastées par ces Vandales ! 264 villages, 225 églises dont il ne reste que des décombres ; plus de 30 000 maisons complètement rasées. Hideuse conception de la guerre par la « Kultur » allemande !

Mais la haine qu'ils ont ainsi semée germera sur notre sol ; ils en payeront cher la moisson, et les générations futures recueilleront, de la bouche de leurs aînés, le récit de ces atrocités, qui entretiendra dans les cœurs français une haine inextinguible de l'Allemagne.

*
* *

On était arrivé au 22 mars.

Les troupes du général Gough trouvèrent les Allemands en pleine défensive le long de la ligne Arras-Roisel-Vermand. De même, l'armée du général Fayolle trouvait de la résistance entre Roupy et Crozat, ainsi que celle du général Humbert sur l'Ailette.

Les Boches allaient se retrancher sur leur « ligne Hindenburg ».

C'est alors que le général Fayolle entreprit de chasser l'ennemi des sommets compris entre la Somme et l'Oise, de Saint-Quentin à Moy, afin de les occuper, d'en faire des observatoires pour les mouvements des armées allemandes et d'y installer de l'artillerie dans le but de commander les positions sous-jacentes.

Mais Hindenburg, pressentant les intentions du général français, s'efforça précisément de nous empêcher de franchir la ligne des canaux de Saint-Quentin à Tergnier.

A cet effet, il provoqua des inondations autour de la Fère et accumula de grands effectifs dans la région de Grand-Seraucourt.

Mais l'entrain extraordinaire de nos troupes déjoua toutes les mesures prises par l'ennemi. Nos soldats, par une série d'attaques brillantes, eurent raison de tous les obstacles.

Dès le 22 mars, les Boches avaient tenté de nous rejeter de la rive orientale du canal de Saint-Quentin, près de Mondescourt, et le 23, lançant sur nos positions des colonnes d'assaut fortes de 20 000 hommes, ils avaient, un instant, réussi à nous faire légèrement reculer à Artemps. Mais nos divisions contre-attaquèrent avec vigueur une fois de plus, et rejetèrent les assaillants jusqu'à Grand-Serancourt.

Le 24 mars, les Allemands, harcelés sans répit, sont refoulés jusqu'aux tranchées de Savy et de Gibercourt.

Voyant l'ennemi fléchir, le général Fayolle se décide à « battre le fer pendant qu'il est chaud ». Il fonce vigoureusement sur le centre des posi-

tions allemandes dans le but d'annuler toutes les attaques que les Boches pourraient tenter en partant de la position de Saint-Gobain, qui constituait un de leurs principaux points d'appui.

Le 24, nos soldats s'emparaient lestement des forts de Liez et de Vendeuil, au nord de la Fère, et, le 25, après une lutte terrible, enlevaient les crêtes dominantes de la région d'Essigny-le-Grand, privant ainsi les Allemands d'un excellent observatoire en même temps que d'une position d'où leur artillerie commandait les alentours.

Les divisions de Hindenburg firent naturellement l'impossible pour reprendre le terrain d'où on les avait si brutalement chassées ; tous leurs efforts furent inutiles. Malgré des assauts répétés, menés avec un courage qu'il faut reconnaître, leurs bataillons vinrent se briser contre le mur de nos baïonnettes et ils furent repoussés partout.

Après ces combats très durs, il y eut quelques jours d'accalmie. Mais le général Fayolle n'entendait pas s'endormir sur ses succès ; il reprit bientôt l'offensive qu'il avait si brillamment commencée ; et le 3 avril, sur un front de 13 kilomètres, entre l'Épine-de-Dallon et Benay, il lançait ses bataillons dans une attaque générale.

La résistance que les Boches offrirent à notre assaut fut farouche et désespérée; ils avaient à nous opposer des forces importantes pour repousser notre attaque. Cependant tous leurs points d'appui furent contraints de succomber l'un après l'autre : tels furent Dallon, Cerizy, Giffécourt et les hauteurs au sud d'Urvillers.

Une fois en possession de ces points importants, les divisions du général Fayolle reprirent leur progression continue, malgré les difficultés du terrain détrempé, sous les rafales de pluie mêlée de neige qui fouettaient nos hommes au visage.

En dépit de la résistance des ennemis et de la fureur des éléments, les Allemands furent vigoureusement harcelés et contraints d'abandonner les sommets de Grugies, d'Urvillers et de Moy, qui commandaient Saint-Quentin au sud et qui, tous, avaient été transformés par d'importants travaux en autant de formidables forteresses.

Non seulement nos troupes enlevèrent ces positions tant défendues, mais encore près d'Urvillers, au nord de la ferme de la Folie, elles s'emparèrent de trois lignes de tranchées, d'un fort réseau de fils de fer barbelés, de nombreux camions et de trois obusiers, tout en faisant quelques centaines de prisonniers.

La progression française continua pendant plusieurs jours encore, et le 13 avril, nos poilus enlevèrent plusieurs lignes de tranchées nouvelles.

Alors le recul des Boches s'arrêta et la guerre de tranchées reprit, scandée par le long et terrible duel des deux artilleries lourdes.

Le fort de la lutte allait se porter sur un autre point.

Saint-Quentin était, du côté de l'est, complètement cerné par nos troupes. D'autre part, les régiments anglais entouraient étroitement et serraient de près la ville, du côté nord-ouest.

C'est de ce côté qu'allaient se développer les nouvelles phases de l'offensive.

***

Dès le début du repli allemand, dès que le mouvement de retraite se fut nettement dessiné, sir Douglas Haig avait pris comme objectif de son avance la ligne allant de Cambrai à Saint-Quentin.

Cette ligne, en effet, constitue une dépression dirigée du nord au sud, et à son centre se trouve une sorte de relèvement, qui est le Catelet. C'est sur cette proéminence que se tourna tout l'effort de l'armée britannique.

Les Allemands avaient pressenti cette offensive et s'y étaient préparés ; ils avaient organisé de puissants travaux de défense en avant de Cambrai, entre Bullecourt, Quéant et Havrincourt. Tranchées, réduits bétonnés, abris souterrains pour mitrailleuses, boyaux de communication, réseaux de fils de fer barbelés, rien n'y manquait.

Les troupes de sir Douglas Haig commencèrent leur attaque par une série de coups de main dirigés contre ces défenses, du côté du sud, dans la direction du Catelet.

Le 23 mars, nos alliés s'étaient établis sur une ligne allant de Beaurains à Etreillers. Les Allemands, inquiets de les voir installés dans une position dont ils appréciaient l'importance, cherchèrent à les en déloger et lancèrent contre eux, du 24 au 27 mars, une série d'attaques acharnées. Mais ce fut inutilement qu'ils firent décimer leurs bataillons.

Les soldats britanniques, non seulement repoussèrent victorieusement tous les assauts, mais encore purent élargir et étendre leurs positions dans la direction de Croisilles.

Le 26 mars, ils s'emparèrent de Lagnicourt ; le 28, ils enlevèrent Neuville-Bourjonval. Pendant ce temps-là, au sud, leurs cavaliers avaient occupé Roisel le 24 mars, et, à la date du 31 du même mois, les villages de Liérancourt, de Villers-Faucon, de Hendicourt, de Marteville, de Vermand, d'Hervilly et de Sainte-Emilie étaient à eux.

Ce fut alors que les corps d'armée sous les ordres du général Rawlinson se rapprochèrent de Saint-Quentin et procédèrent à l'encerclement de plus en plus étroit de la ville.

Le 1er avril, les Anglais enlevaient Savy après un combat acharné ; le lendemain, c'était le tour de Holnon, de Francilly, de Villecholles. L'avance de nos alliés se dessinait plus caractéristique ; elle devenait générale et incessante.

Les obstacles accumulés par l'ennemi autour de Cambrai se trouvaient fortement ébranlés. Les jours suivants, les « Tommies » s'emparaient de Boursies, d'Hermies, de Demicourt. En même temps, leur marche s'accentuait au sud dans la direction du canal.

Cette avance graduelle mais sûre rapprochait ainsi nos alliés de la grande route allant de Cambrai à Saint-Quentin, route qu'ils dominaient déjà complètement en la tenant sous le feu de leurs batteries.

*
* *

Tandis que les soldats de sir Douglas Haig progressaient ainsi d'une manière régulière et continue, les corps d'armée français commandés par le général Humbert ne restaient pas inactifs et exploitaient heureusement les résultats de leur avance entre l'Aisne et l'Ailette, à travers cette riche région dévastée par la sauvagerie allemande.

Le 22 mars, le général Humbert avait passé l'Ailette et arrivait au pied de la colline au sommet de laquelle s'élevaient les ruines imposantes du château de Coucy, chef-d'œuvre de l'architecture militaire du moyen âge.

Les Boches, voyant qu'ils ne pourraient pas tenir sur la position, l'évacuèrent; mais auparavant, ils firent sauter le vieux et majestueux donjon, celui qui avait abrité ces fiers seigneurs dont l'altière devise était :

Je suis ne roy, ne duc, ne comte aussy :
Je suis le sire de Coucy.

Rien ne devait trouver grâce devant les barbares qui avaient détruit la cathédrale de Reims : le donjon de Coucy s'écroula, démoli par l'explosion de mines au trinitrotoluène.

Les Boches avaient commis une infamie de plus !

Le 27 mars, nos troupes entraient dans Coucy-la-Ville, dans Verneuil, et nos poilus s'étendaient en bordure de la forêt de Saint-Gobain et de celle de Coucy.

A la droite de nos positions, les divisions de Hindenburg s'étaient maintenues sur le saillant formé par le plateau de Vrigny, d'où elles pouvaient surveiller et battre simultanément les dépressions de Soissons et d'Anizy-Pinon. Afin d'asseoir plus solidement encore leur situation, les Allemands tentèrent de nous déloger des hauteurs que nous avions conquises. Dès le 22 mars, ils avaient lancé une violente attaque sur notre droite.

Mais leur assaut fut un insuccès complet ; nous reprîmes le train continu de notre avance méthodique sans subir le moindre arrêt.

Le 1er avril, nos bataillons d'assaut attaquaient les lignes allemandes aux abords de Laffaux et de Vauxaillon. Ce dernier village fut abandonné par les Boches après un dur combat, à la suite duquel ils durent laisser la place, tandis que, profitant de notre succès, nous élargissions nos positions dans le nord de Landricourt. Notre supériorité dans une foule d'actions de détail continua ainsi à s'affirmer jusqu'au 12 avril.

A cette date, les Allemands étaient refoulés à la lisière sud de la forêt de Saint-Gobain, et nous resserrions de plus en plus le cercle de notre investissement autour de ce massif qui est le bastion avancé commandant la plaine de Lens.

CHAPITRE IV

VIMY ET CRAONNE

L'offensive franco-anglaise. — Les points d'appui allemands. — La crête de Vimy et le plateau de Craonne. — La préparation d'artillerie des Anglais. — L'aviation britannique. — Les armées Horne et Allenby. — L'attaque française sur Craonne. — Les régiments africains à l'assaut. — Le succès français. — Les manœuvres défaitistes. — La prise de Moronvilliers. — Le Chemin-des-Dames. — L'échec du kronprinz. — Le canal de Saint-Quentin. — Le résultat de l'offensive de printemps.

La fameuse « retraite stratégique », la « conception géniale » du feld-maréchal Hindenburg était donc terminée.

Afin de donner le change à l'opinion d'outre-Rhin, la presse allemande, stylée par le gouvernement impérial, s'empressa de la présenter comme un succès sans précédent dans l'histoire militaire. Elle devait nous retarder plus longtemps, en même temps qu'elle avait rendu le front boche « plus mobile pour l'attaque ».

Mais tout ce bluff allait être réduit à néant par la science des généraux alliés.

Les armées françaises et anglaises n'avaient pas un seul instant cessé de harceler les bataillons du

kaiser en retraite, et au moment même où Hindenburg croyait pouvoir faire marcher ses divisions de réserve, voici qu'il allait voir se dessiner contre lui l'offensive combinée des deux armées alliées et qu'il allait être forcé d'accepter la bataille avant l'heure qu'il avait choisie avec soin pour la livrer avec le plus de chances.

Au commencement du mois d'avril, les forces allemands sur le front français s'élevaient à 145 divisions, c'est-à-dire à 1 450 000 hommes. Sur ces 145 divisions, 45 étaient tenues en réserve. Mais les armées de l'Entente avaient la supériorité et du matériel et du nombre ; l'Angleterre avait, en effet, voté le service obligatoire, et ses armées, renforcées de ses héroïques contingents du Canada et de l'Australie, s'étaient augmentées sans cesse.

Le général Nivelle et le maréchal sir Douglas Haig avaient combiné leur offensive dans le dessein d'user le plus vite possible les relèves de Hindenburg.

Les deux chefs alliés se proposaient également de réduire à néant les deux points d'appui de la ligne de retraite allemande, c'est-à-dire d'une part la *crête de Vimy* qui commande la plaine de Douai, et d'autre part le *plateau de Craonne* qui commande toute l'étendue de la plaine de Laon.

Tel était l'objectif que se proposait d'atteindre l'offensive combinée qu'allaient mener les armées françaises et britanniques.

***

Nos lecteurs peuvent se souvenir des événements de guerre dont la fameuse « crête de Vimy » avait antérieurement été le théâtre.

Cette position, d'une importance stratégique exceptionnelle par suite même de sa position géographique, occupée par les Allemands, avait résisté aux attaques françaises en décembre 1914, en mai, juin et septembre 1915.

Cette crête, longue arête dirigée du nord-ouest au sud-est, s'abaisse en pente douce vers l'ouest, tandis qu'elle tombe presque à pic, d'une hauteur de 60 mètres, sur la plaine de Lens et de Douai. Elle avait été utilisée par les Boches avec toutes les ressources de la fortification moderne, et ils en avaient fait une position défensive de premier ordre.

C'est contre ces formidables défenses que le maréchal sir Douglas Haig allait lancer deux armées britanniques : celle du général Horne, au nord, et celle du général Allenby, au sud.

L'attaque commença par une préparation d'artillerie sans précédent.

D'un côté, les Boches avaient massé, sur une longueur de front de 20 kilomètres, plus de 3 000 pièces de canon, principalement d'artillerie lourde.

De l'autre, nos alliés anglais avaient aligné, en face de cette artillerie ennemie, plus de 4 000 pièces, qui, *pendant sept jours consécutifs, lancèrent sur les*

lignes allemandes plus de six millions d'obus de tous calibres !

En outre, comme prélude, comme « ouverture » de cette gigantesque symphonie de bouches à feu, une lutte aérienne avait inauguré l'action.

Les avions britanniques, affirmant d'une façon décisive leur supériorité sur l'aviation boche, accomplirent de véritables tours de force.

C'est ainsi qu'ils prirent 1 700 vues photographiques des batteries et des positions ennemies ; qu'ils effectuèrent 17 opérations de bombardement intensifs; qu'ils abattirent 15 avions allemands, en contraignirent 31 à atterrir désemparés.

Et ces magnifiques exploits aériens, les aviateurs anglais les accomplissaient en dépit des conditions atmosphériques les plus dures ; la pluie, la neige tombaient, en effet, sans interruption, et c'est dans des rafales perpétuelles que les avions britanniques devaient s'envoler pour l'exécution de leurs raids audacieux.

Le 9 avril 1917, le maréchal sir Douglas Haig donna l'ordre d'attaquer.

A 5 heures 30 du matin, les bataillons anglais s'élancèrent sur une longueur de front de 20 kilomètres, du sud de Givenchy-en-Goelle jusqu'au Cojeul. Et, comme si le Ciel avait voulu manifester son aide à nos alliés, la pluie cessa vers 8 heures.

Au nord, les divisions canadiennes de l'armée du général Horne escaladèrent les pentes de Vimy, sous le commandement direct du général Bying. Admirablement soutenus par le feu de l'artillerie, ces héroïques soldats avancèrent sous la protection

d'une véritable voûte de fer, voûte faite des obus lancés par les 4 000 canons de l'artillerie anglaise, et qui se déplaçait progressivement, avec une régularité géométrique, au fur et à mesure de l'avance de l'infanterie dont elle avait à protéger les mouvements.

C'est alors que tombèrent aux mains de nos alliés la ferme de la Folie, le hameau des Tilleuls, la cote 132. le village de Thélus.

Le lendemain ce fut le village et le bois de Farbus.

Le 10, au soir, toute la partie septentrionale de la crête qui résistait encore fut enlevée et occupée solidement par les Anglais. C'était un heureux et brillant début.

Au centre, par conséquent à l'est d'Arras, l'avance britannique fut encore plus foudroyante. Saint-Laurent-Blangy fut emporté avec un brio extraordinaire, et les « Tommies » se lancèrent en plein à travers les positions allemandes échelonnées le long de la Scarpe, vers un important système de fortifications établi pour relier Athies à Fenchy. Le 9 avril, ces deux villages furent conquis de haute lutte. Il en fut de même, le lendemain 10 avril, pour Fampoux.

Au sud, pendant ce temps-là, l'armée du général Allenby s'était emparée de Tilloy, de Neuville-Vitasse et avait, en outre, enlevé de nombreux abris bétonnés ainsi que quantité de réduits fortifiés et armés de mitrailleuses.

En deux journées de bataille, les deux armées des généraux Horne et Allenby avaient fait

11 000 prisonniers, capturé 100 canons, 60 mortiers, 170 mitrailleuses. C'était, pour les troupes britanniques, un succès éclatant.

*
* *

Ces heureux débuts de l'armée anglaise constituaient une préface pleine de promesses pour l'offensive générale.

Celle-ci, commencée d'une manière si brillante, devait se continuer sans trêve ni merci et sans laisser aux troupes de Hindenburg « le temps de souffler ».

L'armée du général Allenby avait devant elle la troisième ligne allemande, qui s'étendait au sud de la Scarpe, couvrant les villages de Rœux, de Monchy-le-Preux, de Wancourt, de Héninel et de Hénin-sur-Cojeul.

Le général Allenby lança ses troupes le long de la Scarpe, vers Rampoux, s'y fraya avec énergie un passage et envoya ses escadrons en avant, prenant pour objectif l'investissement complet de la position constituée par le village de Monchy. L'artillerie et les mitrailleuses boches, dissimulées dans les bouquets d'arbres, ouvrirent alors un feu terrible sur la cavalerie anglaise. Celle-ci, voyant qu'elle ne pourrait arriver à investir Monchy, s'élança, avec une intrépidité presque téméraire, à l'assaut du village lui-même.

Cette audace sans pareille eut sa récompense : Monchy tomba entre les mains de nos alliés. L'infan-

terie, appuyée par l'action irrésistible des tanks, atteignait le village par l'ouest et y pénétrait de son côté en même temps que la cavalerie.

Ainsi tombait le pivot du centre de la ligne allemande.

Pendant que s'accomplissaient ces opérations, la droite de l'armée Allenby attaquait, par le sud, les villages de Wancourt et de Héninel.

Le 11 avril, dès le petit jour, les bataillons anglais débouchaient de Croisilles et prenaient le village de Bullecourt. Du coup, les positions allemandes de Wancourt et de Héninel se trouvaient sous une menace sérieuse.

Hindenburg comprit le danger et résolut d'y parer par une action énergique. Il lança toutes ses troupes disponibles dans une furieuse contre-attaque qui fut menée avec une grande violence, et, grâce à la supériorité numérique des effectifs qu'il avait engagés, il réussit à enlever Bullecourt à nos alliés.

Mais, pour trouver les effectifs ainsi engagés, il avait dû prélever des troupes qui tenaient le saillant Wancourt-Héninel. Le général Allenby comprit cette faute de son adversaire ; il en profita en tacticien habile. Attaquant aussitôt Wancourt et Héninel ainsi dégarnis de défenseurs, il enlevait ces deux villages dans la journée du 12 avril.

*
* *

Nous avons laissé l'armée du général Horne au moment où ses bataillons, après avoir enlevé de

haute lutte la falaise de Vimy, voyaient se dérouler sous leurs yeux le panorama de la plaine de Lens et de Douai.

Hindenburg, sentant la menace que la conquête de nos alliés constituait pour lui, s'efforça de paralyser leur avance, en dirigeant sur les positions occupées par les troupes britanniques un feu d'artillerie d'une violence exceptionnelle.

Cette pluie de feu arrêta le général Horne dans sa progression vers l'est, mais non pas dans sa progression générale. L'éminent officier, tournant ses efforts dans une autre direction, entreprit un mouvement enveloppant vers le nord.

En exécution de cette manœuvre, ses troupes se dirigèrent vers Givenchy-en-Gohelle, qu'elles attaquèrent par le sud. Le 13 avril au matin, elles enlevaient le village.

Ce même jour, après une longue et copieuse préparation d'artillerie, l'armée britannique put élargir son action ; elle prit de biais les pentes sud de la crête de Vimy et lança une attaque violente dans la direction de l'est.

Malgré une résistance désespérée que firent les Allemands, nos braves alliés, poussant leur élan irrésistible, s'emparèrent du village de Vimy, du Petit-Vimy, de Villerval et de Bailleul ; et, en même temps, le mouvement dessiné dans la direction du nord faisait tomber entre leurs mains le village d'Angres et les tranchées qui défendaient Loos au sud.

C'était donc la continuation du succès des armées anglaises.

Le lendemain, c'est-à-dire le 14 avril, les troupes du général Horne entraient dans l'importante cité industrielle de Liévin. Celle-ci n'est pour ainsi dire qu'un faubourg de la ville de Lens, de ce centre minier d'une importance exceptionnelle, autour duquel se groupent des corons, des cités ouvrières considérables, des puits de mine nombreux et des crassiers. A midi, la cité Saint-Pierre tombait entre les mains de nos alliés, qui, pendant la nuit, achevaient d'emporter les défenses établies entre Liévin et Lens.

L'investissement de cette dernière ville était donc commencé.

Cette suite d'actions, menées avec une méthode et un entrain dignes de tous éloges, avait fait tomber aux mains des troupes anglaises plus de 14 000 prisonniers et 104 canons. Tel était, pour nos alliés, l'inventaire de *la bataille de Vimy.*

Nous allons voir comment, de leur côté, les soldats français, dans le même temps, se couvrirent de gloire à la bataille de Craonne.

*
* *

Aussitôt que le maréchal sir Douglas Haig eut enlevé la crête de Vimy, le général Nivelle, en conformité du plan adopté, s'occupa d'enlever à son tour le second point d'appui de la ligne allemande, le fameux *plateau de Craonne.*

Que de souvenirs éveille ce nom célèbre dans les fastes militaires !

C'est sur le plateau de Craonne que, au cours de son immortelle campagne de France, Napoléon avait battu à plates coutures, en 1814, les armées prussiennes commandées par Blücher.

Ce plateau de Craonne, par sa situation topographique, a une importance exceptionnelle : il commande, en effet, l'Ile-de-France ; il protège les Ardennes et la région de Laon ; il constitue une menace pour la Champagne. C'est un véritable rempart, dont la hauteur de Laon forme une sorte de bastion avancé, et l'on se rappelle qu'après la bataille de la Marne, en septembre 1914, il avait résisté à toutes nos attaques.

C'est là que les Allemands avaient organisé, par de prodigieux travaux de défense, leur fameuse « ligne Siegfried ». Cette ligne était un ensemble de tranchées profondes, de réduits souterrains, d'abris blindés, armés de mitrailleuses, protégés par des réseaux inextricables de fils de fer, où les Boches pouvaient se retirer et résister d'une façon très efficace. Ils n'avaient laissé, en avant de ce système de défense, qu'un mince rideau de troupes de première ligne, qui avaient reçu les ordres les plus sévères : elles devaient se défendre jusqu'au dernier homme, de façon à laisser à la masse des troupes le temps de s'abriter dans les réduits souterrains et de s'y organiser pour la défensive.

Pour réaliser ce plan que, naturellement, les journaux d'outre-Rhin présentaient comme une conception « géniale », Hindenburg avait ressemblé une force globale de plus de 400 000 hommes sur les plateaux de Craonne et de Moronvilliers. Les positions for-

tifiées étaient armées d'une nombreuse et puissante artillerie et disposaient de mitrailleuses innombrables.

Le général Nivelle divisa notre offensive en deux périodes : la première, le 16 avril, sur un front de 40 kilomètres, entre Coucy et Soissons ; la seconde, le 17 avril, à l'est, sur un front de 15 kilomètres, entre Prunay et Auberive.

Voici quelle était la disposition générale des forces françaises.

A gauche, sous les ordres du général Mangin, se trouvait la 6e armée. Au centre, le général Mazel commandait les corps de la 5e armée. Ces deux armées constituaient un « groupe » à la tête duquel était le général Micheler.

A droite était le général Anthoine, commandant la 4e armée, sous le commandement supérieur du général Pétain. La 10e armée, sous les ordres du général Duchêne, était placée en réserve et conservée pour exploiter le succès éventuel des autres divisions.

Pendant dix jours entiers, nos batteries lourdes accablèrent de projectiles les positions ennemies. Ce feu terrible fut dirigé sur toute l'étendue du front comprise entre Saint-Quentin et l'est de Reims.

Une préparation par avions devait avoir lieu en même temps que celle de l'artillerie. Malheureusement, par suite d'une incompréhensible série de malentendus, l'opération, qui avait été soigneusement préparée, ne put avoir lieu ; peut être aussi les conditions atmosphériques, qui se montrèrent exceptionnellement mauvaises, mirent-elles au dé-

part des appareils un obstacle difficile à surmonter.

Cependant, le 16 avril, le groupe d'armées du général Micheler attaquait, malgré la tempête, entre Soupir et Courcy.

Les Allemands, nous l'avons dit, avaient tout préparé en vue d'une résistance opiniâtre. Inutile de dire que cette résistance se produisit et fut acharnée.

Mais les Boches avaient affaire aux divisions du général Mangin. Les régiments d'Afrique, commandés par cet intrépide « conducteur d'hommes », donnèrent à cette occasion la mesure du maximum d'héroïsme que l'on puisse attendre de soldats français.

S'élançant à l'assaut, sans souci des rafales de mitraille et des shrapnells qui les arrosaient de leur pluie mortelle, nos valeureux fantassins escaladèrent les falaises de craie, bousculèrent l'ennemi dans leur élan irrésistible et réussirent à le chasser de sa première position, à laquelle il s'était pourtant désespérément « accroché ».

Sur un front de 8 kilomètres, deux de nos divisions, dont les unités étaient disposées sur l'Aisne, entre Vailly et Braye, attaquèrent les falaises crayeuses et réussirent à les enlever le 17 avril ; mais cette conquête fut chèrement achetée au prix de pertes très lourdes.

Toutefois, au cours des trois jours suivants, les 18, 19 et 20 avril, nos vaillants soldats purent goûter la saveur de la victoire et récolter le fruit de leurs efforts surhumains ; ils purent, en effet, grâce à une habile manœuvre de leur général, refouler l'ennemi en pleine retraite, et s'emparer du même

coup de 72 canons ainsi que d'un grand nombre de mitrailleuses, pendant qu'à droite le 2e corps colonial, par une attaque impétueuse, réussissait à chasser les Boches de la ferme de Heurtebise.

***

Nous venons de voir ce que fit l'armée du général Mangin. A sa droite était l'armée commandée par le général Mazel.

Au cas où l'on aurait réussi à rompre le front allemand, le 32e corps d'armée français devait marcher sur Neufchâtel, appuyé à droite par la 37e division, tandis que la 14e division devait prendre pour objectif de ses attaques le fort de Brimont situé au nord de Reims, près du canal de l'Aisne à la Marne et de la ligne du chemin de fer.

Dès le premier jour, les troupes du général Mazel marquèrent une avance importante : elles parvinrent à s'emparer de la deuxième position allemande, au sud de Juvincourt. Pour la première fois, des tanks français entrèrent en jeu. Les bataillons d'assaut s'accrochèrent aux pentes de la butte sur laquelle est construit le fort de Brimont, la brigade russe enleva le village de Courcy ; mais, là comme à Soupir et à Vailly, nos pertes furent lourdes, tant était fort le système défensif organisé si patiemment par l'ennemi.

Néanmoins, les résultats furent d'une grande importance.

En dépit des contre-attaques répétées des Alle-

mands, malgré le tir en rafale de ses pièces lourdes qui nous canonnaient sur les positions nouvellement conquises, le soir du 16 avril, nous pouvions dénombrer plus de 10 000 prisonniers. Si les Boches en avaient fait autant, on aurait illuminé à Berlin et donné, aux écoles d'Allemagne, un jour de congé.

Mais, mettant en œuvre les avant-gardes de cette armée de trahison, de *défaitisme*, qui à l'intérieur de notre pays travaillait sourdement pour eux, les Allemands organisèrent chez nous une campagne de pessimisme qui réussit à semer l'inquiétude dans les esprits. On se mit, tout à coup, à incriminer les grands chefs, alors que, si l'on cherchait bien, c'est à l'intrusion d'hommes politiques, et principalement d'un ministre néfaste, dans les affaires militaires que l'on dut l'arrêt inattendu d'une offensive qui avait débuté par une victoire.

En dépit de cette campagne dans laquelle apparaissait nettement la main sinistre de l'Allemagne, nos généraux ne se laissèrent pas démonter ; mieux que les autres, ils savaient que les avantages remportés, s'ils avaient été payés cher, n'en étaient pas moins réels, positifs et indiscutables.

Dès le 17 avril, l'armée du général Anthoine, partant d'Auberive, marcha à l'attaque des hauteurs de Moronvilliers, hauteurs qui forment un observatoire important, dominant et commandant toute la région environnante.

A 5 heures du matin, l'assaut fut donné.

Les forces ennemies qui défendaient la position ne comprenaient pas moins de 8 divisions, 4 en ligne et 4 en réserve; quant à l'artillerie allemande, son impor-

tance se chiffrait au nombre de 200 batteries. C'est dire à quelle tâche s'attelaient nos valeureux soldats.

Mais, pour nos « poilus », il n'est rien d'impossible : ils le firent bien voir.

Malgré les rafales de mitraille qui s'ajoutent aux rafales de la pluie et de la neige qui font rage, nos bataillons s'emparent de quatre ou cinq lignes de tranchées le long de l'ancienne voie romaine et, continuant leur avance victorieuse, s'élèvent sur le massif le long d'un front de 11 kilomètres. Dans le corps du général Hély d'Oissel, la division du général Le Gallais franchit le bois de la Grille, celle du général de Lobit enlève brillamment le mont Cornillet. A droite, par contre, dans le corps d'armée du général Dumas, la division du général Naulin ne peut atteindre le Mont-Haut ; mais la division marocaine du général Degoutte enlève le mont Sans-Nom. Ainsi s'achève la journée du 17.

Le 18, la division Naulin atteint la crête du Mont-Haut ; le 19, de nombreuses contre-attaques ennemies sont brisées par l'intrépidité de nos hommes. La division du général Eon parvient à s'emparer du Téton, dont l'honneur de la prise revient au 11e régiment. La division du général Mordacq s'empare d'Auberive, et, le 20, le général Eon s'empare du Casque.

En trois jours, grâce à la science profonde du général Pétain, qui avait combiné tous les détails de cette action, nos armées avaient fait 5 000 prisonniers, capturé 50 canons, 120 mitrailleuses et avaient enlevé aux ennemis une position dont l'importance justifiait leur défense acharnée.

*
* *

En somme, notre offensive était couronnée de succès, et les objectifs principaux qu'elle se proposait avaient tous été atteints.

Les armées des généraux Mangin et Mazel, cependant, ne se reposaient pas sur leurs lauriers et continuaient à confirmer, par des actions de détail, les succès premiers qu'elles avaient remportés au début de leur marche en avant.

Une opération importante leur restait à faire : celle de réduire le saillant de Vailly, qui constituait un avantage pour les lignes allemandes. C'est à quoi furent employées les deux armées placées sous le haut commandement du général Micheler.

Dans la nuit du 17 au 18 avril, les villages de Chivy et de Chavonne furent enlevés, et nos troupes atteignirent les abords immédiats de Braye.

Le 18, nos bataillons continuèrent leur marche en avant, excités par les succès des jours précédents. Ils prirent Ostel, Braye-en-Laonnois, tandis que d'autres unités s'emparaient de Nanteuil-la-Fosse. En même temps, par une attaque énergique, nous enlevions Vailly et la tête de pont de Condé.

C'était là une éclatante manifestation de la supériorité de notre commandement et de celle de nos troupes : l'armée française venait ainsi de s'installer sur toute la longueur du plateau et en atteignait

le bord opposé, celui qui domine la vallée de l'Ailette.

Les Allemands tentèrent de réagir et de nous rejeter de notre nouvelle position : une puissante contre-attaque, menée par tout un corps d'armée boche, du sud de Juvincourt, fut brisée par nos feux et contrainte de se replier après avoir subi des pertes terribles.

En même temps, le général Mazel, par une manœuvre d'une grande virtuosité, arrivait à cerner un fort point d'appui des lignes ennemies. A la suite de cette manœuvre, les Boches qui occupaient cette position durent se rendre. Nous fîmes ainsi 1 300 prisonniers et prîmes 180 mitrailleuses.

L'échec général des armées allemandes se compliquait donc d'une série d'échecs de détail.

Le kronprinz avait dirigé en personne les opérations ; il essaya de « sauver sa mise » en faisant appel à des forces nouvelles. Cent vingt mille hommes des divisions de réserve allemandes furent envoyés sur la ligne de feu pour rétablir l'équilibre détruit : ce fut en vain.

La réduction du saillant de Vailly fut promptement achevée. Les villages de Laffaux, de Condé, de Jouy, d'Aizy tombèrent l'un après l'autre entre nos mains le 19 avril. Partout, en dépit des contre-attaques les plus acharnées, les troupes du général Micheler purent conserver les positions qu'elles avaient conquises.

Quels étaient en résumé, les chiffres par lesquels pouvaient se traduire les succès de nos armées au cours de cette bataille de Craonne-Moronvilliers, qui avait duré du 16 au 20 avril 1917?

Nous avions fait, en tout, au cours de cette bataille, que les « défaitistes » à la solde des Boches avaient essayé de présenter comme un échec, 19 672 *prisonniers.* Et la meilleure preuve que c'était une véritable victoire que nos troupes venaient de remporter, c'est que le kaiser retira leurs commandements aux deux généraux allemands qui commandaient sur le front de l'Aisne.

*
* *

Malgré tous leurs insuccès, les Boches « insistèrent » et revinrent à la charge.

Nous avons vu que l'ineffable kronprinz avait fait venir 120 000 hommes empruntés à ses divisions de réserve. Nous allons voir la façon dont il essaya de s'en servir.

Il fallait à tout prix nous déloger des importantes positions que nous avions conquises et qui nous permettaient de dominer complètement la région; aussi, outre les réserves précitées, les Allemands mirent-ils en ligne, sur le front de l'Aisne, 75 divisions sur les 155 dont ils disposaient sur l'ensemble du front occidental.

Le 23 avril, jour de la fête de saint Georges, patron de S. M. le roi d'Angleterre, les Boches lancèrent contre le Mont-Haut une formidable attaque. De nombreuses vagues d'assaut s'élancèrent successivement sur nos positions dans le but de les en-



Départ d'une première vague d'assaut.

lever et de nous en chasser. Aucune d'elles ne put, même un seul instant, aborder nos lignes.

Repoussé avec des pertes sanglantes, l'ennemi dut s'arrêter « pour souffler » ; mais, pendant qu'il reprenait ainsi haleine, nous poussions plus avant notre progression et, le 27 avril, nous entrions dans la zone du mont Sans-Nom, après avoir enlevé d'importants points d'appui auxquels pouvaient s'étayer les positions allemandes.

Plus tard, le 30 avril, les divisions placées sous les ordres du général Anthoine attaquaient le massif du mont Cornillet. Dès le premier choc de nos troupes, les lignes allemandes furent emportées entre Beine et le mont Cornillet. Près de 600 prisonniers, une batterie de 6 canons de 77 tombèrent entre nos mains.

Pendant ce temps, sur le plateau même de Craonne, au Chemin-des-Dames, les Boches intensifiaient leurs contre-attaques, qu'ils avaient fait précéder d'une préparation d'artillerie exécutée avec une violence peu ordinaire.

Le 25 avril, nos intrépides fantassins repoussèrent une attaque furieuse dirigée contre nos positions du plateau de Vauclerc. L'ennemi, en vue d'un nouvel assaut, rassembla alors des forces importantes au nord du plateau et les lança derechef à l'assaut de nos lignes. Écrasées sous le feu de nos mitrailleuses et de nos terribles 75, elles furent décimées et durent se retirer en désordre.

Ces insuccès ne découragèrent pas l'opiniâtre ténacité des Boches. Le soir même, les divisions du kronprinz redoublaient leurs efforts et revenaient, par deux reprises, à l'assaut de nos inébranlables posi-

tions. Deux fois elles furent rejetées et durent se replier après avoir essuyé des pertes sanglantes.

Une tentative sur la ferme Heurtebise eut le même insuccès.

Ainsi, non seulement l'orgueilleux héritier de la couronne impériale d'Allemagne ne parvenait pas à nous chasser du Chemin-des-Dames, mais encore, à mesure qu'il multipliait ses inutiles efforts, nos troupes, à chacune de ses tentatives nouvelles, marquaient un avantage, faisaient un progrès nouveau.

Si nous récapitulons en chiffres les résultats de la double bataille de Craonne et de Moronvilliers, à la date du 29 avril, voici les nombres exacts qui mesurent les succès remportés par nos troupes :

23 000 prisonniers ;

175 pièces d'artillerie (lourdes et de campagne) ;

412 mitrailleuses ;

119 lance-bombes et mortiers de tranchée.

Les pertes totales de l'ennemi dépassaient 200 000 hommes, tandis que les nôtres, évaluées au maximum, atteignaient à peine la moitié de ce chiffre.

***

Le mois de mai 1917 allait marquer, pour notre armée, de nouveaux et importants progrès dans cette région d'une importance indiscutable.

Le 4 mai, notre artillerie fit subir au village de Craonne, que l'ennemi avait transformé en une puissante forteresse, un bombardement intense et prolongé.

Le soir, les troupes commandées par le général Paquette s'élancèrent à l'assaut. En moins de dix minutes, un bataillon d'infanterie enlevait le village dans son entier, en chassait les Allemands et ramenait 225 prisonniers.

Naturellement les soldats du kronprinz firent des efforts désespérés pour nous déloger du village que nous venions de leur prendre ; ils prévoyaient que, dans cette position si importante, nous trouverions un point de départ pour des attaques ultérieures dirigées contre le plateau appelé « la Californie ».

Pendant la nuit, ils lancèrent jusqu'à cinq assauts contre nos bataillons qui occupaient Craonne. Cinq fois ils vinrent se briser contre l'infranchissable rempart de nos baïonnettes, rempart rendu encore plus inabordable par le feu combiné de nos mitrailleuses et de nos admirables 75.

Le village de Craonne restait donc en notre possession. Nous tenions là non seulement un observatoire sans pareil, mais encore une position exceptionnellement forte, commandant, par sa situation même, tous les débouchés sur la plaine de Champagne.

Et le même jour, pour couronner nos succès par un nouvel avantage, nos troupes, au nord-ouest de Reims, enlevaient brillamment les premières lignes des nouvelles positions allemandes sur un front de plus de 4 kilomètres.

Là encore des assauts furieux de l'ennemi tentèrent de nous arracher notre prise. Tous ses efforts furent sans effet ; tous vinrent se briser devant nos lignes. En vain les Boches lancèrent-ils contre nous deux divi-

sions toutes fraîches. Accueillies par une pluie de mitraille, elles durent se retirer dans le plus grand désordre, en essuyant de lourdes pertes et en laissant entre nos mains plus de 700 prisonniers.

Ces succès répétés avaient redoublé l'ardeur, déjà si grande, de nos poilus : le sentiment de la victoire remportée est le stimulant le plus efficace pour augmenter la valeur combative d'une armée. La nôtre allait le montrer dans la journée du 5 mai.

* * *

Il s'agissait d'enlever le moulin de Laffaux et de se rendre ainsi maîtres de la totalité du Chemin-des-Dames.

Depuis le bord est de Vauxaillon jusqu'à la droite de Craonne, les divisions du général Micheler partirent pour l'attaque dans trois directions différentes.

D'abord, à l'ouest, elles s'élancèrent avec un élan admirable à l'assaut du saillant de la ligne Hindenburg, au centre duquel se dressait le moulin de Laffaux. Leur impulsion fut telle que les points les plus importants de la ligne ennemie « crevèrent », comme crève une digue sous la poussée trop forte des flots d'une rivière débordante. Le moulin de Laffaux fut enlevé par une division formée de trois régiments de cuirassiers combattant à pied : les 4e, 9e et 11e cuirassiers. On captura 600 prisonniers et 10 mitrailleuses.

Au centre, le mordant de nos hommes ne fut pas moindre. En peu de temps, grâce au « cran » merveil-

leux dont ils firent preuve, nous fûmes maîtres de la crête du Chemin-des-Dames au voisinage de la ferme de Froidmont. La fameuse « ligne Siegfried », avec ses souterrains bétonnés, ses abris blindés et ses réseaux de fils de fer, était brisée comme verre, et 1 800 Allemands, levant les bras, durent se rendre à nos poilus victorieux.

Enfin, à l'est, à la droite du village de Cerny, le plateau formait une sorte d'éperon, constituant une position terminale dominante. Les Allemands s'y étaient fortement retranchés et s'y défendirent énergiquement. Malgré leur défense dont il faut reconnaître la bravoure, ils furent contraints de l'évacuer.

Au cours de ces différents combats, le kronprinz dépensait, sans compter, le « matériel humain », tout en restant prudemment à distance ; il jetait ses hommes dans la mêlée par paquets, les lançait à l'assaut en masses compactes, dans lesquelles les obus de nos 75 et les balles de nos mitrailleuses traçaient de sanglants sillons. Et ce qui donne une idée des pertes que ses armées durent éprouver, c'est que, dans l'espace de deux jours, quatre divisions durent être remplacées.

Nous étions maîtres, dès le 5 mai, de la crête du Chemin-des-Dames sur une longueur de plus de 20 kilomètres ; nous avions fait plus de 5 000 prisonniers au cours de ces deux journées et nous nous étions emparés de nombreuses mitrailleuses ainsi que d'un matériel de guerre considérable.

En vain, dans la journée du 6 mai, le kronprinz essaya-t-il de nous contre-attaquer ; ses assauts répétés ne parvinrent pas à lui rendre les positions

perdues. Ces journées, si heureuses pour nous, lui avaient coûté non seulement des pertes d'hommes considérables, mais encore des positions stratégiques de la plus haute importance.

***

Avec leur opiniâtreté habituelle, les Allemands, qui ne pouvaient que difficilement se résigner à nous voir définitivement installés sur la crête du Chemin-des-Dames, n'abandonnaient pas encore la partie, et se disposaient à y risquer leurs dernières cartes.

L'armée du général von Bœhm fut chargée d'effectuer une suprême tentative pour reprendre les positions perdues.

A partir du 7 mai, elle mena une série d'attaques dans ce but. Çà et là, elle réussit à s'introduire dans quelques-unes de nos tranchées de première ligne ; mais, le 16 mai, elle subit devant le moulin de Laffaux un échec complet. Le 20 mai, l'armée allemande, après un violent bombardement, lança un assaut général entre Heurtebise et Sancy. Cet assaut fut brisé net par notre résistance. Et nos troupes, mettant à profit l'insuccès des Boches contraints à reculer, en profitèrent pour s'emparer, dans la journée du 22 mai, des derniers sommets de la Californie dominant la vallée de l'Ailette, en faisant 350 prisonniers.

L'attaque allemande, repoussée une première fois, allait reprendre plus violente.

Dans la nuit du 2 au 3 juin, le kronprinz lança contre le plateau de Californie deux divisions fraîches, récemment ramenées du front oriental.

Nos positions étaient défendues par de dures soldats : c'étaient les 64e et 24e bataillons de chasseurs alpins de la division Brissaud-Desmaillets, le 5e et le 8e bataillon de chasseurs à pied, et enfin les 18e et 49e régiments d'infanterie de la division du général Paquette. Les Allemands mirent tout en œuvre pour enfoncer nos lignes : gaz asphyxiants, jets de liquides enflammés, rien ne manqua au programme. Ils en furent pour leurs frais et furent rejetés en désordre sur les flancs du plateau.

Mêmes insuccès répétés de l'ennemi, le 5 juin à Heurtebise, le 6 à Vauxaillon.

Tandis que ces combats incessants se livraient sur le plateau de Craonne, le plateau de Moronvilliers était, de son côté, le théâtre de luttes ininterrompues.

Le 20 mai, les Allemands avaient tenté, au mont Cornillet, une attaque avec un dispositif vraiment « kolossal ». Ils avaient creusé dans la masse de ce monticule un vaste tunnel pouvant contenir trois bataillons d'infanterie, comptant ainsi, en les faisant déboucher brusquement, nous surprendre par l'imprévu de cette arrivée de combattants sortis de dessous terre. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres !

Ce même jour, notre commandement lançait une attaque avec les régiments des divisions Joba, Ferradini et Aldebert. Tous nos objectifs furent conquis et, par surcroît, les zouaves du premier régiment s'emparèrent du fameux tunnel qui se transforma en un gigantesque cercueil pour les 600 Boches qui y

étaient massés et qui y furent asphyxiés. Au cours de cette opération vigoureusement et lestement menée, nous avions fait 1 000 prisonniers et enlevé les derniers observatoires qui restaient à prendre.

*
* *

Pendant que nos troupes remportaient ainsi une série ininterrompue de succès importants, que faisaient nos braves alliés britanniques?

L'armée anglaise avait à résister aux attaques furieuses des armées allemandes commandées par le kronprinz Ruprecht de Bavière.

On se souvient que, la 14 avril, nos alliés s'étaient emparés de la ville de Liévin. Ce jour-là même, le kronprinz de Bavière lança la 3e division d'infanterie bavaroise à l'assaut des positions anglaises de Monchy-le-Preux.

Les Bavarois se sont toujours distingués, parmi les barbares, comme plus barbares encore. Ce sont des maîtres en assassinats de femmes et d'enfants, en achèvement de blessés, en incendie de maisons, en destruction d'églises. La division choisie avait complètement dévasté la région avant de s'élancer à l'attaque des lignes britanniques.

Les « Tommies » laissèrent les Bavarois aborder leurs lignes, et, quand ils furent à bout portant, ils les accueillirent par un feu roulant tellement nourri qu'ils en firent une véritable marmelade : plus de 1 500 cadavres restèrent sur le terrain.

En présence de cet insuccès des Boches, voulant profiter de leur désarroi, le maréchal sir Douglas Haig résolut de tenter une offensive de grande envergure sur le front de 25 kilomètres compris entre Lens et Croisilles.

Au nord de cette longue ligne d'attaque, la lutte ne fut pas très vive ; mais, en revanche, au centre, elle fut très acharnée

Là, les Anglais attaquèrent avec un remarquable courage et s'emparèrent audacieusement des défenses organisées par l'ennemi autour du cimetière de Rœux.

Entre Gavrelles et Croisilles, sur une longueur de près de 15 kilomètres, la lutte fut plus terrible encore. Les Allemands y avaient mis en ligne plus de 70 000 hommes ; ils réussirent à reconquérir le nord de Rœux et capturèrent 600 Ecossais ; mais, devant Gavrelle, ils eurent à subir un véritable désastre et leurs bataillons furent anéantis.

Au sud de la ligne d'attaque, nos alliés triomphèrent complètement.

Le 24 mai, ils réussissaient à enlever Guémappe et à en chasser les régiments bavarois. Le village fut pris et repris neuf fois de suite, et finalement il resta aux mains des troupes britanniques.

Celles-ci, continuant leur progression victorieuse, poussèrent jusqu'aux environs immédiats de Chérizy et de Fontaine, et ne s'arrêtèrent qu'aux tranchées allemandes de seconde ligne dont la fortification et les défenses rendaient impossible toute avance ultérieure. Mais elles avaient, au cours de leur mouvement en avant, fait prisonniers 3 000 Bavarois.

***

Nous avons dit précédemment que l'armée du général Gough devant Cambrai, et celle du général Rawlinson au sud, avaient effectué une progression combinée dans la direction du canal de Saint-Quentin et avaient encerclé la ville en la serrant de très près, à la fois du côté de l'ouest et du côté du nord.

Au cours de la nuit du 22 au 23 août, le général Rawlinson lança les Canadiens à l'assaut du village de Gouzeaucourt, que ces braves soldats emportèrent, ainsi que tout le bois qui l'entoure.

La nuit suivante, ses troupes occupaient successivement Fayet, Gricourt, Trescault, Gonnelieu. Dans la nuit du 23 au 24 avril, les deux villages de Villers et de Beaucamp furent enlevés, et l'armée anglaise arrivait enfin aux environs de Vendhuile, sur les rives du canal de Saint-Quentin.

L'armée allemande, pendant ce temps, augmentait sans cesse ses effectifs et son artillerie le long de la ligne défensive allant de Drocourt à Quéant. Dès le 13 avril, les avions britanniques, au cours de leurs reconnaissances, avaient observé que des centaines de canons avaient remplacé ceux pris par les troupes alliées, et que de nombreuses nouvelles batteries de canons lourds et de canons de campagne étaient mises en position. Bientôt, le long d'une seule des armées boches, on pouvait dénombrer plus de cent batte-

ries d'artillerie de tous calibres. En même temps, l'ennemi donnait des signes manifestes d'une activité croissante, multipliant le nombre de ses contre-attaques qui devenaient, chaque jour, de plus en plus puissantes.

Le maréchal sir Douglas Haig, en présence de cette ligne renforcée de la sorte, cherchait à en trouver le point faible pour l'y attaquer et la rompre. Successivement, il tâtait la résistance ennemie par une suite d'actions de détail : au nord, vers Arleux; au centre, à Gavrelle ; au sud, vers Ballecour.

Le 28 avril, l'armée du général Horne se déployait au nord de la Scarpe, entre Acheville et Rœux, en vue d'une nouvelle offensive.

Dès le début de leur attaque, nos alliés enlevèrent de haute lutte le village d'Arleux et purent étendre leur front jusqu'aux abords immédiats d'Acheville et d'Oppy, qu'ils occupèrent un instant, mais furent contraints d'abandonner devant une contre-attaque allemande faite avec des effectifs puissamment renforcés.

En somme, l'offensive d'avril faite par l'armée anglaise lui avait permis de faire 19 340 prisonniers, et de capturer 470 mitrailleuses ; elle avait, de plus, fourni à l'aviation britannique l'occasion d'affirmer sa supériorité, qu'elle n'a, depuis lors, pas cessé de conserver et d'accroître, puisque, au cours de ce mois d'avril 1917, *les aviateurs anglais avaient abattu 257 avions allemands.*



*
* *

L'activité des armées anglaises ne devait pas en ester là.

Le 3 mai 1917, une quatrième offensive fut effectuée, sur un front de 18 kilomètres, contre la ligne Hindenburg.

Dès le petit jour, les contingents des Dominions s'élancèrent à l'assaut dans la direction de Bullecourt. Quelques heures plus tard, le village tombait entre leurs mains, et nos alliés s'emparaient de ce pivot de la ligne défensive ennemie.

Les troupes australiennes furent moins heureuses devant Fontaine-les-Croisilles. L'attaque avait été dirigée contre l'ensemble des positions allemandes ; les bataillons anglais durent se contenter d'en conquérir et d'en occuper les premières lignes, car les Boches, se reprenant après la surprise du premier choc, revinrent avec des effectifs renforcés et ripostèrent par une contre-attaque vigoureuse. Il en fut de même sur les deux rives de la Scarpe, où les troupes du prince de Wurtemberg, défendues par des marécages et les ruines des usines de Rœux, purent opposer une résistance efficace.

Mais, en revanche, plus au nord, un vigoureux élan des troupes canadiennes leur permit de se rendre maîtresses du village de Fresnoy, puissamment fortifié par l'ennemi. Le village était défendu par toute une division allemande : la 15e. Les Canadiens étaient

secondés par une flotte d'avions qui ne comprenait pas moins de dix-huit escadrilles.

L'artillerie britannique fit, dans les rangs ennemis, de véritables hécatombes, et le commandement allemand dut faire appel à trois divisions fraîches pour renforcer ses effectifs, sur lesquels les Anglais firent 900 prisonniers.

Mais, à l'aide de leurs puissants renforts, les Allemands effectuèrent une contre-offensive et reprirent à nos alliés le village de Fresnoy; ils ne purent toutefois leur reprendre les tranchées de la ligne Hindenburg. Ils furent chassés de Bellecourt le 17 mai et, le 20, durent évacuer une nouvelle portion de leur ligne entre Bellecourt et Fontaine-les-Croisilles.

Ainsi, sauf sur un secteur de 2 kilomètres, la fameuse « ligne Hindenburg » que les Boches déclaraient inexpugnable, qu'ils avaient placée sous l'égide des divinités de leur brumeuse mythologie, était complètement aux mains du maréchal sir Douglas Haig.

Nous pouvons maintenant faire une récapitulation d'ensemble des résultats obtenus par l'offensive franco-britannique du printemps de 1917.

Entre le 16 avril et le 1er juin, les batailles de Vimy, de Craonne, de Moronvilliers, les actions de détail qui eurent lieu et les contre-attaques allemandes repoussées, avaient permis aux Alliés de faire plus de 52 000 *prisonniers*, dont 1 000 officiers, de capturer 440 *pièces d'artillerie et plus de* 1 000 *mitrailleuses*, sans compter un nombre considérable de mortiers de tranchées et de lance-bombes. Les Boches, de leur propre aveu, toujours disposés à enfler leurs succès,

ne nous avaient pris que 12 500 hommes et 210 mitrailleuses.

C'est donc comme un succès très caractérisé qu'on doit juger cette offensive que certaines manœuvres défaitistes tendaient, chez nous, à présenter à l'opinion publique comme un échec, et qui fut arrêtée en pleine réussite par les influences criminelles de certains parlementaires, et surtout par celle d'un ministre que l'on aime croire inconscient, pour n'avoir pas à le supposer criminel.

CHAPITRE V

MESSINES

(7-8 juin 1917)

La puissance militaire anglaise. — La position de Messines. — La formidable préparation d'artillerie. — Les sapeurs anglais. — Les 19 fourneaux de mines. — La victoire : ses conséquences. — Les résultats d'ensemble de l'offensive franco-anglaise.

L'offensive de printemps n'avait pas été seulement, pour les armées alliées, une suite ininterrompue de succès, elle avait eu un autre résultat d'importance. Elle avait permis, en effet, à l'armée britannique d'affirmer la haute valeur militaire de ses généraux, le courage indomptable de ses soldats, métropolitains et coloniaux, la perfection remarquable de son artillerie lourde et la supériorité écrasante de son aviation.

Ainsi tombait cet espoir fou qu'émettait le kaiser quand, au début de la guerre, parlant de l'armée anglaise, il l'appelait « la *méprisable* petite armée du maréchal French ».

Cette *méprisable* petite armée, à la suite des assassinats de femmes et d'enfants commis par les zep-

pelins sur les villes anglaises, avait vu grossir ses rangs des innombrables contingents fournis grâce au service militaire obligatoire. Les « premiers cent mille » (pour employer l'expression anglaise) étaient devenus plus de deux millions. Les colonies et les protectorats anglais (Indes, Canada, Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique du sud) envoyaient sans marchander les meilleurs de leurs fils pour aller combattre les barbares et défendre la cause de la civilisation et de la liberté menacées.

Et, pour couronner cette unanimité des Anglo-Saxons contre l'Allemagne, le 5 avril 1917 les Etats-Unis déclaraient la guerre à l'Empire des Hohenzollern. Ainsi le sauvage empereur Guillaume voyait peu à peu le monde entier se dresser contre ses ambitions sanglantes. Et la maîtrise acquise par les armées britanniques n'est pas un des moindres résultats de la haine suscitée dans tous les pays civilisés par les excès inadmissibles du militarisme allemand.

Cette perfection croissante, cette augmentation continue de la puissance militaire anglaise avaient déjà porté leurs fruits au cours de l'offensive dont nous venons de retracer les principaux épisodes ; elles allaient recevoir un couronnement des plus brillants par une victoire éclatante remportée par l'armée britannique sur les bords de la Lys.

Nous voulons parler de la victoire de Messines, remportée par les bataillons de nos alliés, le 7 et le 8 juin 1917.

***

Depuis le 15 mai la situation était relativement calme dans le secteur de la Lys. Les forces allemandes qui y tenaient position étaient sous le commandement suprême du kronprinz de Bavière, le prince Ruprecht ; en sous-ordre, et à la tête de la 4e armée, était le général Sixt von Arnim, dont les troupes occupaient une position saillante puissamment fortifiée sur la crête de Messines, position qui, s'étendant jusqu'à Wytschaete, dominait toute la plaine flamande.

Celle-ci, en effet, est à la cote d'altitude de 20 mètres, tandis que Messines est à la cote 65, et Wytschaete à la cote 84 ; ces deux positions sont donc d'importance.

En raison même de cette importance, les « pionniers » du génie allemands les avaient fortifiées dans le grand style et les avaient hérissées de toutes les variétés de défenses dont la guerre actuelle a provoqué l'apparition.

Tranchées profondes et recouvertes, boyaux de communication, réduits blindés, réseaux de fils de fer, postes à mitrailleuses y étaient à profusion, sans parler d'une quantité considérable de lance-bombes, de canons spéciaux et de mortiers de tranchée.

C'est à la 2e armée anglaise, placée sous les ordres du général sir Herbert Plumer, que sir Douglas Haig

confia la difficile mais glorieuse mission d'enlever ce redoutable obstacle. Nous allons voir comment elle s'acquitta de cette tâche.

Tout d'abord, les soldats du génie britannique se mirent à l'œuvre. La bataille, en effet, par une audacieuse conception du général Plumer, allait débuter par une formidable action souterraine, par une gigantesque explosion de mines.

A cet effet, les sapeurs britanniques creusèrent un réseau de galeries qui formait, sous terre, une véritable ville. Ces galeries aboutissaient à dix-neuf carrefours où furent installés autant de fourneaux chargés chacun de plusieurs tonnes de trinitrotoluène, que l'on pouvait enflammer simultanément par l'électricité.

De plus, les bataillons de chemins de fer avaient construit des tronçons de lignes qui formaient un réseau « aussi serré que celui d'une des gares de Londres ».

Enfin une multitude d'avions sillonnaient le ciel au-dessus des lignes boches et, au cours de leurs vols incessants répétés pendant une semaine entière, avaient fourni à l'artillerie, pour le réglage de ses tirs, les renseignements les plus précieux.

L'artillerie de nos alliés ouvrit alors son feu, qui fut tellement précis que 72 batteries allemandes furent littéralement « muselées » et que le général Sixt von Arnim dut retirer ses canons en arrière du canal, entre Zillebeke et Zandvoorde.

Cette formidable préparation d'atillerie ne dura pas moins de sept jours pleins. Son effet écrasant fut secondé par une action de la flotte bri-

tannique dont les monitors attaquèrent les positions d'Ostende et de Zeebrugge.

Le bruit de la canonnade était tel qu'on l'entendait de Londres et de Dieppe.

En présence de ce déluge de fer, le prince Ruprecht de Bavière chercha à produire une diversion à l'aide d'une attaque à effectifs renforcés. Il appela à son aide 4 divisions fraîches pour soutenir les 6 divisions qui tenaient la crête et qui subissaient le terrible feu des canons britanniques. De cette façon, l'armée du général von Arnim put disposer de 10 divisions et de 1 000 canons sur un front de 15 kilomètres.

Des instructions, trouvées sur un officier allemand fait prisonnier au début de l'affaire, prescrivaient aux troupes de « tenir jusqu'à la mort cette position capitale, *l'une des plus importantes du front occidental* ».

C'est au lever du jour, le 7 juin, que le commandement britannique avait décidé de fixer le commencement de l'attaque.

Cette attaque devait débuter par l'explosion simultanée des dix-neuf fourneaux de mine.

A 3 heures du matin, à Londres, M. Lloyd Georges, appelé au téléphone, put entendre le fracas vraiment effroyable que firent les dix-neuf mines en sautant à la fois.

Ce fut un véritable tremblement de terre !

Sous la force expansive des matières détonantes accumulées dans les fourneaux, le sol se crevassa et s'entr'ouvrit; des collines furent rasées; des gouffres se creusèrent, engloutissant tout : arbres, canons, chevaux et hommes.

En même temps, les batteries anglaises ouvraient le feu dans un tir de barrage sans précédent, tendant à l'arrière des lignes ennemies un rideau de projectiles absolument impénétrable.

***

C'est alors que les bataillons de nos alliés s'élancèrent à l'assaut.

Australiens, Néo-Zélandais, Irlandais montèrent à l'attaque de la crête de Messines, secondés par des avions qui, volant à peine à 20 mètres d'altitude, arrosaient de mitraille les troupes allemandes et jetaient sur les servants des batteries boches une sorte de « feu grégeois » formé d'huile bouillante et de liquides enflammés.

La colline au nord de Wytschaete, qui portait le cote 60, sauta au milieu d'un nuage de fumée qui couvrit tout l'horizon, et aussitôt une foule de tanks, s'avançant en rampant comme de gigantesques tortues, se précipita sur les lignes boches.

Le résultat fut foudroyant !

En quelques minutes, tout l'ensemble des premières lignes allemandes fut enlevé, sur un front de 15 kilomètres, entre la colline de cote 60 et Saint-Yves. Messines avait été complètement anéanti par le tir de l'artillerie anglaise. Les bataillons néo-zélandais s'emparèrent des ruines du village. Avant midi, ils avaient conquis également Wytschaete.

La première phase de la bataille était terminée.

Il s'agissait maintenant, pour l'armée de sir Herbert Plumer, de descendre le long des pentes est du plateau dont la crête venait d'être si brillamment occupée.

L'opération fut faite d'une façon très heureuse.

En faisant descendre ses troupes le long des pentes à l'est, le général anglais emportait la deuxième position, livrait une série de combats de détail dont chacun lui donnait un point d'appui important, et enlevait une série de boqueteaux organisés en défense.

Dès 4 heures de l'après-midi, le village d'Oostaverne était pris et, quand la nuit arriva, tous les objectifs de l'armée britannique étaient atteints.

Cette opération, admirablement conçue, minutieusement préparée, habilement conduite, fut réussie dans tous ses détails. Les prévisions du commandement se réalisèrent tellement bien que pas une contre-attaque allemande ne put être lancée avant 4 heures.

Les pertes de l'ennemi, au cours de cette bataille, furent énormes.

Trois divisions prussiennes, une division saxonne, une division bavaroise et une division wurtembergeoise furent décimées, refoulées ou faites prisonnières.

Ce n'est que le lendemain, 8 juin, que l'ennemi put, à 7 heures du soir seulement, dessiner une contre-attaque grâce à l'appoint de divisions fraîches appelées en toute hâte. Mais son effort fut en pure perte.

A minuit, malgré l'acharnement avec lequel les Allemands étaient revenus à l'assaut, la tentative du général Sixt von Arnim était définitivement arrêtée.

Les résultats de la victoire anglaise étaient des plus importants.

Nos alliés avaient fait 7 432 prisonniers dont 145 officiers ; ils avaient pris 47 canons, 60 mortiers de tranchées, 242 mitrailleuses. Leur aviation avait fait de véritables merveilles : du 2 au 9 juin, elle avait abattu 95 avions allemands et n'en avait perdu que 45. Les pertes allemandes s'élevaient à 36 000 hommes. Celles des Anglais, beaucoup plus faibles, atteignaient à peine le chiffre de 10 000.

***

Aussitôt installés sur les positions si vaillamment conquises, les soldats du général Plumer s'occupèrent de les consolider vigoureusement.

Le nouveau front, au cours de la journée du 11 juin, fut avancé vers la ferme de la Poterie, au sud-est de Messines, et le 12 il fut poussé jusqu'au hameau de Gœpaert. Pendant ce temps, l'armée allemande, complètement désemparée, essayait de se reconstituer le long du canal d'Ypres à Comines.

Nos alliés avaient gagné, à Messines, la bataille la plus scientifiquement organisée et la moins coûteuse de toute la guerre. Cette belle victoire fait autant d'honneur aux chefs qui l'ont préparée qu'aux vaillants et héroïques soldats qui l'ont remportée à la pointe de leurs baïonnettes. Elle contribua à accroître, dans une mesure prodigieuse, la confiance que le peuple anglais avait dans son armée.

Dans l'ordre du jour qu'il adressait aux troupes

victorieuses du général sir Herbert Plumer, le maréchal sir Douglas Haig disait :

« La victoire de Messines montre d'une façon péremptoire que ni la force de ses positions, ni la connaissance de nos desseins, ni la préparation minutieuse de ses défensives, ne peuvent sauver l'ennemi d'une défaite complète, et que, quelque braves et tenaces que soient les troupes allemandes, il ne s'agit que de savoir combien de temps elles pourront supporter la répétition de pareils coups. »

C'est cette conclusion de l'illustre chef des armées britanniques qui est à retenir. Ce n'est qu'en martelant sans cesse, avec un marteau de plus en plus lourd, le front des armées allemandes, que l'on est arrivé à les vaincre en les écrasant.

On a répété souvent que la victoire serait à celui qui pourrait tenir « un quart d'heure de plus que l'autre ». Jamais mot ne fut plus vrai.

Mais ce qui est certain, c'est que la victoire de Messines, comme celle de Vimy, était, cette fois, non plus d'ordre « tactique », mais bien d'ordre « stratégique ». Ces deux succès, en effet, avaient eu comme résultat un changement total du front au nord d'Arras, et leur conséquence première et importante avait été un refoulement très accentué de l'ennemi dans la plaine basse.

***

Cette victoire de Messines, il fallait en profiter ; il était indispensable de n'en pas laisser perdre les bénéfices immédiats.

C'est à quoi sir Douglas Haig employa ses armées jusqu'à la fin du mois de juin.

Jusqu'à cette date, ses divisions ne cessèrent de harceler les troupes du kronprinz Ruprecht de Bavière, sans leur laisser un moment de répit.

Le 3 juin, les bataillons anglais attaquèrent au sud de la Souchez; le 5, ce fut au nord de la Scarpe, où nos valeureux alliés s'emparèrent des collines qu'ils avaient eux-mêmes baptisées du nom de « Greenland-Hill ». Le 14 juin, c'était « Infantry-Hill » qui tombait entre leurs mains.

Après ces succès très marqués, ils progressèrent entre la Lys et la Warnave, prirent de nombreuses tranchées allemandes et pénétrèrent dans les lignes ennemies dans la direction de Bullecourt, en réprimant vigoureusement toutes les contre-attaques esquissées par les Boches.

Le 25 juin, ils accentuèrent encore leur progression sur les rives de la Souchez, et le lendemain 26, ils purent enlever plusieurs positions importantes.

Enfin, le 28, ils atteignirent les abords immédiats d'Avion et enlevèrent une longueur de 1 600 mètres de tranchées dans le secteur d'Oppy.

Pendant que ces événements se déroulaient le long du front britannique, le front tenu par les armées françaises était également le siège d'une activité très manifeste.

Chaque jour, pendant le mois de juin, l'ennemi intensifiait ses attaques, ses tentatives de coup de main, ses essais de raids dans nos lignes.

Le 20 juin, à l'aide de renforts ramenés du front oriental où la trahison des républicains russes les

avait rendus disponibles, les Allemands nous attaquèrent à l'est de Vauxaillon, et, grâce à leur supériorité numérique, remportèrent un demi-succès qui nous obligea à évacuer le saillant des Bovettes.

Enhardis par cet avantage d'un moment, les Boches tentèrent aussitôt d'élargir leur progression ; ils échouèrent complètement devant la ferme de Froidmont. Il en fut de même tous les jours de la semaine qui suivit, et, le 30 juin, les vagues d'assaut sans cesse renouvelées vinrent mourir au pied de nos retranchements.

En même temps, nos poilus contre-attaquaient vigoureusement, et leur énergique réaction produisait des effets heureux. Le 25 juin, pour dégager le monument de Heurtebise, les régiments de la division du général Gaucher s'emparaient brillamment d'une caverne appelée la « Crosse du Dragon » ; ils y faisaient 350 prisonniers et y capturaient du matériel, entre autre 9 mitrailleuses.



Ainsi s'achevait l'offensive combinée des armées françaises et anglaises pendant le printemps de l'année 1917.

Quels en avaient été les résultats d'ensemble? C'est ce que nous allons examiner ; car cet examen est des plus instructifs au point de vue de l'histoire, étant données les accusations que les agents du « défaitisme », à la solde de l'Allemagne, ont essayé de faire retomber sur notre haut commandemeut militaire.

Entre le 15 avril et le 30 juin, les troupes franco-britanniques avaient capturé :

64 500 prisonniers (dont plus de 700 officiers) ;

509 canons lourds et de campagne ;

1 318 mitrailleuses ;

Et un nombreux matériel de nature variée.

De plus, leurs attaques incessantes, leurs coups de main renouvelés chaque jour, leurs attaques de détail ininterrompues avaient usé à l'extrême les effectifs allemands, dont ils avaient fortement diminué la force de résistance.

Déjà nos ennemis avaient été dans l'obligation d'envoyer au front le quart des contingents de la classe 1917, et avaient dû constituer leurs réserves avec la classe 1918. Une partie de la classe 1919 était, en outre, déjà appelée sous les drapeaux.

Les Allemands *avouaient* avoir perdu plus de 116 000 hommes en avril et 172 000 en mai, c'est-à-dire, rien que pendant ces deux mois, près de 300 000 hommes. Quant à leurs pertes depuis le début de la guerre, ils accusaient eux-mêmes le chiffre de 4 700 000 *hommes tués, blessés ou disparus* !

C'est au cours de l'hiver 1916-1917 que, à Londres, à Paris et à Calais, au cours de séances tenues par les gouvernements alliés, avaient été prises les décisions relatives à cette offensive réalisée au cours du printemps 1917.

Nous avons vu comment ces décisions avaient été exécutées par les armées du général Nivelle et du maréchal sir Douglas Haig.

Les armées franco-britanniques, par leurs attaques heureuses, avaient contraint les Allemands à reculer

sur un vaste front et leur avaient enlevé les plus solides de leurs points d'appui : la crête de Vimy, le plateau de Craonne, la position de Messines. Par la conquête de ces points culminants, elles dominaient maintenant les lignes ennemies et avaient acquis l'initiative des opérations.

En outre, cette incontestable série de succès, en augmentant la confiance des troupes qui les avaient remportés, avait eu l'effet correspondant de diminuer celle de l'ennemi ; enfin, elle arrivait à point pour allumer l'enthousiasme des premiers contingents américains qui, débarqués sur le continent, venaient faire flotter les plis de la « bannière étoilée » à côté du drapeau tricolore et de l' « Union-Jack ».

CHAPITRE VI

LA CAMPAGNE D'ÉTÉ ET LA BATAILLE DES FLANDRES

(de juillet à septembre 1917).

Les attaques allemandes. — La garde prussienne. — La cote 304. — Le Mort-Homme et la côte de l'Oie. — Verdun dégagé définitivement. — La bataille des Flandres. — La préparation d'artillerie. — Les Canadiens devant Lens. — Le bilan de trois ans de guerre. — L'impuissance allemande sur le front de guerre. — Les tentatives boches à l'arrière.

Le kronprinz ne pouvait pas se consoler d'avoir perdu Vimy, Craonne et Messines.

Outre la blessure d'amour-propre de ce grotesque héritier du trône allemand, qui s'intitulait lui-même l' « Invincible », il y avait le dommage réel que ces conquêtes des Alliés avaient infligé aux armées allemandes. En effet, l'état-major boche en était arrivé au point de se demander si, par une nouvelle « conception géniale », un second repli stratégique, c'est-à-dire une seconde reculade, ne serait pas nécessaire.

Le maréchal Hindenburg fit prévaloir son avis dans les conseils de guerre ennemis, et les Boches décidèrent de tenter une réaction par tous les moyens

disponibles. Ainsi avaient-ils fait à Verdun pendant l'été de 1916.

En exécution de ce plan, l'ennemi exécuta attaques sur attaques. Onze fois dans la seconde quinzaine de mai, vingt fois dans le courant de juin, il lança ses divisions à l'assaut des positions que nous lui avions enlevées et que nos poilus tenaient avec une remarquable solidité.

Au Chemin-des-Dames, surtout, pendant le mois de juillet, les attaques allemandes furent terribles, et nos hommes furent mis à une rude épreuve. Mais, en retour des efforts surhumains qu'eurent à dépenser nos héroïques soldats, ils eurent la satisfaction de constater que leur résistance avait fait fondre, comme cire au foyer, les réserves ennemies. A la fin de juillet, 71 divisions boches avaient défilé successivement sous le feu de nos bataillons et étaient venues s'abîmer devant leur énergique tenue.

Le 1er et le 2 juillet, les Allemands attaquaient notre première ligne de tranchées au sud-ouest d'Ailles et réussissaient à s'emparer de quelques-uns de ses éléments. Le 3 juillet, ils faisaient un effort violent sur nos positions de « la Californie » ; mais ils se heurtèrent aux régiments de la division du général Breton, régiments composés de montagnards du Dauphiné. Ces rudes soldats infligèrent aux assaillants une « tape » sanglante, et les bataillons allemands, qui étaient montés à l'assaut en chantant le *Wacht am Rhein*, durent s'enfuir en dégringolant les pentes du plateau qu'ils n'avaient pu nous ravir.

Le kronprinz chercha alors à nous enfoncer sur

un point plus fragile de notre ligne. Au Chemin-des-Dames est une position importante dénommée « le Panthéon » et dominant Pargny. Ce fut là qu'il dirigea ses efforts.

Le 8 juillet, il lança ses colonnes d'assaut qui y firent sept attaques furieuses ; mais le Panthéon était défendu par les chasseurs à pied de la division commandée par le général de Corn ; ils repoussèrent victorieusement les sept attaques allemandes. Il est vrai qu'au sud de Royère les Boches réussissaient à gagner un peu de terrain et à nous faire quelques prisonniers.

Mais toutes leurs tentatives échouaient en Champagne et, à notre tour, le 14 juillet, nous marquions un progrès important au Mont-Haut, en faisant 360 prisonniers.

Tandis que ces événements s'accomplissaient sur terre, l'atmosphère était le théâtre de combats nombreux et acharnés.

Les aviations des deux camps devenaient de plus en plus actives, et déjà la cinquième arme témoignait de son importance, en attendant qu'elle affirmât sa suprématie.

Dans la nuit du 6 au 7 juillet, 84 avions alliés exécutèrent en Allemagne une vaste opération de bombardement, en représailles des bombardements que les avions allemands avaient fait subir à des villes ouvertes.

Onze avions laissèrent tomber de nombreux projectiles sur Trèves, où sept incendies y furent ainsi allumés, et les villes de Ludwigshafen et d'Essen furent bombardées également. L'effet de l'attaque aérienne

sur Essen, le siège des usines Krupp, fut immense en Allemagne.

***

La résistance de nos troupes sur le plateau de la Californie avait exaspéré le kronprinz ; il voulut à tout prix la réduire à néant, et pour cela il se décida, comme on dit familièrement, à « faire feu des quatre pieds ».

A ces fins, il « fit donner la garde »!

Le 19 juillet, il lançait à l'assaut du Chemin-des-Dames trois divisions fraîches, dont une de la garde prussienne et deux de Brandebourgeois. Ces régiments, triés sur le volet, étaient renforcés de deux bataillons de ces troupes spéciales dressées en vue des assauts difficiles et que les Boches ont appelées *Stosstruppen* (troupes d'assaut).

A 7 heures du matin, ces forces attaquèrent avec fureur nos positions entre Heurtebise et Craonne, sur le Chemin-des-Dames.

Au centre de leur front d'attaque, entre le plateau des Casemates et celui de Californie, elles réussirent à pénétrer de 700 mètres dans nos lignes ; mais, aux deux extrémités, elles furent contenues avec la dernière énergie par les troupes de la division du général Dilleman, dont les effectifs étaient composés d'hommes de la Touraine.

Le lendemain la lutte continuait avec violence. L'ennemi atteignait la crête. Ce fut un instant d'angoisse, mais cette angoisse fut de courte durée.

Le soir, nos troupes, contre-attaquant avec vigueur,

dégagaient complètement le plateau des Casemates et en rejetaient les assaillants.

Pendant toute la nuit du 21, ce fut un tonnerre ininterrompu, un grondement continu de l'artillerie, qui préparait la reprise de la bataille pour le lendemain matin, 22.

Le kronprinz lança ses divisions de la garde dans des assauts d'une violence incroyable. Rejeté, il ramène à la rescousse une division nouvelle non encore engagée. Mais nos soldats tiennent bon ; accrochés à leurs positions, ils sont inébranlables.

Notre commandement ne se jugea pas satisfait d'avoir simplement « résisté » aux assauts furieux de la vague allemande ; il décida de reprendre les quelques positions que nous avions dû abandonner sous la violence du premier choc.

Pendant toute la journée du 23, ce fut une préparation d'artillerie « soignée », et le 24 au matin, notre contre-attaque fut lancée avec un brio admirable ; elle refoula les Boches, les chassa définitivement du plateau des Casemates et nous rendit à peu près tous les points que nous avions provisoirement abandonnés au début de l'affaire.

***

L'assaut furieux du kronprinz était donc brisé.

L'héritier de Guillaume II tourna alors ses vues vers un autre point de nos lignes. Le 25 juillet, il reporta son attaque vers l'ouest, entre Heurtebise et la Bovelle.

L'assaut fut mené par deux divisions ennemies, comprenant quatre régiments prussiens et quatre régiments bavarois. Il fut mené avec une grande énergie ; mais nos tirs de barrage arrêtèrent l'élan des assaillants.

Les vagues d'assaut, désemparées par le feu de nos 75, vinrent s'échouer sur nos premières lignes après avoir subi des pertes effroyables et les éléments restants durent se replier à grand'peine sur leurs positions de départ.

Le 26 juillet, la tentative fut renouvelée. Non seulement elle n'eut pas plus de succès que la première fois, mais de plus une contre-attaque heureuse nous fit avancer.

Le 31 juillet, à l'est de Cerny, la 13e division boche réussit cependant à nous déborder à la Bovelle où elle nous fit un millier de prisonniers ; par contre, à la ferme de la Royère, nos troupes, par une attaque brillante, culbutèrent l'ennemi à qui elles prirent 200 hommes. Et le 31, le 403e régiment s'emparait de 300 mètres de terrain en avant de Heurtebise.

Tandis que ces actions se déroulaient sur le Chemin-des-Dames, les autres secteurs du front étaient dans un état de calme relatif.

La seule affaire méritant d'être relatée est celle qui eut pour théâtre la fameuse « cote 304 », sur la rive gauche de la Meuse.

Le 28 juin, les Allemands nous y avaient légèrement refoulés. Il s'agissait de rattraper le terrain ainsi perdu et de prendre une revanche éclatante

C'est ce que fit la 2e armée, commandée par le général Guillaumat.

Après une remarquable préparation d'artillerie, le général Leboucq lança sa division, composée de contingents de Picardie, à l'assaut de la position convoitée.

En moins d'une demi-heure, les bataillons du 51e et du 87e atteignirent la troisième tranchée ennemie, dépassant même leur objectif de plus de 300 mètres, et ramenèrent 425 prisonniers Ils avaient, du coup, avancé nos lignes au delà de nos anciennes tranchées, sur la pente ouest de la cote 304 ; mais, le 1er août, un retour offensif des régiments badois renforcés de troupes fraîches nous força à rétrograder.

Il fallait donc « insister » de nouveau pour s'assurer la possession de la cote 304 qui, au dire d'un général allemand, était « la clef de tout le front occidental ».

On décida alors une préparation d'artillerie de grand style.

Dès les premiers jours d'août, le général Franiotte, commandant l'artillerie de l'armée, avait donné les ordres nécessaires et pris toutes les dispositions voulues.

Les pièces de tous les calibres, depuis le 105 jusqu'au 305 et au 400, écrasèrent sous une avalanche de projectiles les 35 kilomètres de lignes que les troupes du kronprinz avaient fortifiées sur les deux rives de la Meuse, entre le bois d'Avocourt et Bezonvaux. Sous cette véritable pluie de fer, tous les établissements ennemis : gares, camps, réserves, parcs de projectiles, baraquements, aérodromes, furent démolis et anéantis.

Ce tir formidable de nos canons atteignit son paroxysme le 20 août.

Ce fut le moment choisi par le commandement pour lancer l'attaque.

Le 20 août, à 4 heures 40 du matin, nos bataillons s'élançaient hors de leurs tranchées et contre les positions allemandes. Celles-ci étaient protégées par plus de 400 batteries. De plus, indépendamment des troupes chargées de la défense immédiate des tranchées boches, le kronprinz avait cinq divisions en réserve. Mais le tir de nos canons, surtout de nos gros calibres, le 370 et le 400, avait pulvérisé littéralement les ouvrages de l'ennemi.

Nos troupes d'assaut atteignirent rapidement les premières lignes allemandes. A 7 heures 30, on pouvait déjà se rendre compte du résultat obtenu.

Sur la rive droite de la Meuse, le 13e corps, formé des 123e et 126e divisions, s'était emparé sans difficultés de la côte du Taloux et avait enlevé les villages de Champ et de Neuville, les cotes 314 et 240. ainsi qu'une partie du bois de Chaume et de la ferme de Mormont. Nous étions en bordure du bois des Caurières et aux abords immédiats de Beaumont. Pour enlever la cote 314 que les Allemands défendaient par des émissions de gaz asphyxiants, nos braves poilus avaient dû charger avec leurs masques sur la figure.



L'ennemi, devant la vigueur de notre assaut, avait évacué la côte du Taloux, n'y laissant, en guise de rideau, qu'un seul bataillon. Cet obstacle ne pouvait plus arrêter longtemps nos soldats. Dès le len-



Pente Est de la cote 304.
Un boyau transformé en ruisseau de boue

demain, ils reprirent leur bond en avant avec une ardeur nouvelle, et, devançant les heures prévues par le plan d'attaque, enlevèrent à la pointe de leurs baïonnettes le village de Samogneux.

Sur la rive gauche de la Meuse, notre attaque avait comme objectifs bien définis, fixés pour le 20 août, la cote 304, le Mort-Homme et la côte de l'Oie.

Les deux dernières positions furent atteintes rapidement, mais la cote 304 tenait toujours. Toutefois, elle était étroitement encerclée par la division du général Martin, qui occupait le bois d'Avocourt et le Mort-Homme.

Cette dernière position avait été littéralement creusée de terriers par les Boches et ressemblait à une écumoire ; des galeries, dont quelques-unes mesuraient 800 mètres, la perçaient d'outre en outre. Mais le bombardement terrible de nos canons en avait fait écrouler les issues, et ce furent autant de sépulcres où furent ensevelis vivants les soldats de S. M. Guillaume II.

Les Allemands qui tenaient toujours la cote 304 tentèrent, le 21 août, de réagir sur le Mort-Homme qui, entre nos mains, les menaçait directement.

Ils contre-attaquèrent donc avec violence au Mort-Homme et au bois d'Avocourt, d'ailleurs sans le moindre succès. Chaque fois ils furent repoussés avec de lourdes pertes, et, profitant de leur désarroi, nos troupes poussèrent des reconnaissances jusqu'au ruisseau de Forges.

Enfin, le 24 août, la cote 304 fut enlevée par les régiments du général Pauffin de Saint-Morel, com-

mandant la 26e division. Ils emportèrent du même coup le bois Camard et atteignirent les bords du ruisseau de Forges où ils s'établirent.

La fameuse cote 304 était à nous et la bataille était finie.

Pour donner une idée de l'intensité avec laquelle avait été menée la préparation d'artillerie qui lui servit de début, nous dirons simplement, d'après les communiqués officiels, que, dans certains secteurs, les artilleurs étaient plus nombreux que les fantassins.

Au cours de cette brillante victoire, nos poilus firent 6 000 prisonniers, dont 5 000 avaient été pris sur la rive gauche de la Meuse. Trois divisions allemandes avaient été anéanties.

Le 26 août, une vigoureuse poussée en avant nous permit d'enlever, sur la rive droite, le bois des Fosses et le bois de Beaumont, en y faisant 1 100 prisonniers.

Ce ne devait pas encore être la fin de nos succès.

Le 8 septembre, le jour de la Nativité, jour qui est marqué dans nos fastes militaires par la prise de Sébastopol en 1855, nous pûmes marquer un nouvel et sérieux avantage. Deux divisions allemandes occupaient encore le plateau à l'est de Beaumont.

L'assaut fut donné par la division du général Monroy, soutenue par celle du général Riberpray. Les objectifs furent enlevés, en plus d'une avance d'un kilomètre ainsi que d'une cueillette de plus de 800 prisonniers.

Furieux de ce nouvel échec, le kronprinz essaya, à défaut de la cote 304 solidement tenue par nous,

de nous reprendre la cote 314, en appliquant les manœuvres enveloppantes chères aux généraux d'outre-Rhin.

Le 9 septembre, dès l'aube, les Boches lancèrent sur cette position un assaut des plus violents, grâce auquel ils purent, au début, progresser légèrement.

Mais le général Hénocque et le général Philippot arrivèrent avec leurs héroïques divisions. Le premier rejeta les assaillants à gauche, le second à droite de la ligne d'assaut. Et, pour mieux accentuer le succès ainsi remporté sur un ennemi décidément impuissant, nous dirons simplement qu'il fut remporté sur douze divisions ennemies, dans un secteur qui n'en comptait que trois précédemment.

Nous étions donc maîtres des côtes et du bois de Chaume, ainsi que de la cote 304. Nous possédions les positions permettant d'observer et de commander toute la région.

Et, comme glorieuse conséquence de cette belle victoire, c'était la délivrance définitive de Verdun. Le 28 août, M. Poincaré, au cours d'une visite aux vainqueurs de la cote 304, après avoir remis de nombreuses décorations aux officiers et à leurs valeureux soldats, décernait, devant le front des troupes, au général Pétain la grand'croix de la Légion d'honneur.

***

Tandis que nos troupes remportaient, dans la région de Verdun, des succès aussi décisifs, les amées britanniques, commandées par le maréchal sir Dou-

glas Haig, ne restaient pas inactives, loin de là ; et les Boches avaient pu reconnaître, à des signes non équivoques, que le grand chef de l'armée anglaise leur préparait une offensive importante.

Aussi le commandement allemand fit-il tout son possible pour en paralyser, ou tout au moins pour en gêner l'exécution.

A cet effet, il décida de devancer l'attaque redoutée en dessinant une action violente dans la région des dunes. Le 10 juillet, après un tir très nourri de leurs batteries de côte, les Allemands lancèrent à l'assaut des lignes britanniques des bataillons d'infanterie de marine. Grâce à la surprise causée par la soudaineté de l'attaque, les soldats ennemis réussirent à pénétrer dans les lignes de nos alliés sur un front de 1 500 mètres et une profondeur de 600, à atteindre la rive droite de l'Yser, près de la mer, et à capturer 1 200 prisonniers.

L'état-major britannique ne se laissa pas émouvoir par cet insuccès purement local et n'en poursuivit pas moins ses plans d'offensive de grande envergure.

Cette offensive était une conséquence naturelle, un corollaire de la victoire remportée à Messines par l'armée du général sir Herbert Plumer, victoire qui allait ainsi trouver sa consécration par une consolidation des lignes de nos alliés.

L'offensive fut préparée de concert avec le commandement français et avec le concours assuré de nos troupes.

La préparation de l'artillerie fut d'une telle violence, qu'elle ne laissa à l'ennemi aucun doute possible sur les intentions des généraux anglais. Aussi les Boches se préparèrent-ils non seulement à la résis-

tance la plus acharnée, mais encore à la contre-offensive. Dès le 15 juin, ils avaient vigoureusement renforcé leurs batteries de canons lourds et augmenté dans des proportions inouïes le nombre de leurs saucisses, ou ballons captifs d'observation.

Mais les Anglais ne leur laissaient pas un moment de répit, aussi bien dans leurs batteries que dans leurs observatoires aériens. Le 13 juillet, au cours d'une formidable « bataille aérienne », 31 avions allemands furent descendus par les aéroplanes britanniques.

Et, dans le même temps, les batteries lourdes anglaises, pilonnant l'artillerie allemande par leur tir implacable, détruisaient un grand nombre de pièces ennemies et rendaient les lignes tellement intenables que le commandement boche dut faire replier quatre divisions avant la bataille. Le 30 juillet, l'intensité du tir de l'artillerie atteignait son maximum ; la terre tremblait dans un rayon de 50 kilomètres sous l'effet des détonations incessantes. Les prisonniers allemands déclarèrent que le feu était un véritable « roulement de tambour » (*trommel feuer*).

*
* *

C'est le 31 juillet que les divisions anglaises des armées du général Gough et du général Plumer commencèrent leur offensive, sur un front de 24 kilomètres, entre Steenstraate et la Basse-Ville. Les armées britanniques étaient appuyées, à gauche, par une di-

vision française provenant du groupement du général Anthoine.

La veille, les troupes françaises, jetant vingt-neuf ponts sur l'Yser, avaient franchi la rivière, et les troupes anglaises, de leur côté, passant sur dix-sept ponts construits par le génie, traversaient le canal.

Le 31 juillet, par un mauvais temps, un ciel nuageux et de la pluie, l'assaut fut lancé. Les masses de troupes formant les colonnes d'attaque avaient à parcourir un terrain qui n'était qu'une succession d'entonnoirs, creusés par les obus de l'artillerie lourde.

Les Allemands avaient mis en ligne six divisions de la 4e armée, commandée par le général Sixt von Arnim ; elles furent décimées par les rafales des shrapnells anglais. Et nos alliés, usant enfin des procédés inaugurés par les Boches et qu'ils leur rendirent avec usure, firent pleuvoir sur les divisions ennemies des liquides enflammés, de l'huile bouillante, et les inondèrent de jets de gaz asphyxiants.

Vers midi, le général Anthoine avait enlevé les positions visées jusqu'à plus de 3 kilomètres et Steenstraate était entre ses mains. Alors, voulant profiter de son succès, il dépassa l'objectif et enleva également Bixschoote. Pendant ce temps, les Anglais prenaient Werlorenhoek, Pilkem et Saint-Julien, ainsi que le bois du Sanctuaire. Et, à la droite de leur ligne d'attaque, ils étaient maîtres de Hollebeke et de la Basse-Ville.

Malheureusement, les conditions météorologiques commencèrent à contrecarrer notre offensive. Le 1er août, une pluie diluvienne se mit à tomber, pluie

qui allait durer plusieurs jours. Le terrain était complètement détrempé, et, dans les trous d'obus, les hommes avaient de l'eau jusqu'aux épaules. Il était difficile à nos alliés de rapprocher leurs canons lourds à travers un sol transformé en bourbier.

Profitant de cette circonstance, les Allemands lancèrent de vives et nombreuses contre-attaques, dont le nombre et la violence ébranlèrent un peu les Britanniques.

Néanmoins, les soldats du général Plumer reprirent Saint-Julien, qu'ils avaient été momentanément contraints d'évacuer. Et, malgré les éléments hostiles, nos braves « Tommies » avaient fait 6 122 prisonniers comme « entrée de jeu ».

C'était un joli coup de massue administré au kronprinz Ruprecht de Bavière, qui commandait les armées ennemies.

Enfin, le 16 août, le ciel devint plus clément.

Profitant de l'éclaircie, nos troupes, en liaison avec les Anglais, attaquèrent au nord et à l'est de Bixschoote et enlevèrent, à gauche, la tête de pont de Dry-Gratchen, en faisant 442 prisonniers et en prenant 15 canons. Nos pertes avaient été insignifiantes

Le même jour, les soldats britanniques enlevaient, dans un brillant assaut, les positions du Steenbeck, s'emparaient de Langenmark et dépassaient même ce village, malgré a résistance désespérée des Boches. Ils continuèrent à progresser ainsi jusqu'au 19 août. A cette date, ils avaient fait 2 200 prisonniers et pris 24 canons.

*
* *

Pendant que les armées des généraux Gough et Plumer bataillaient ainsi au nord, les troupes canadiennes, commandées par le général Currie, manœuvraient au sud du front principal de la bataille des Flandres.

Elles attaquaient vigoureusement les positions allemandes, avec le but, non dissimulé, de déborder la ville de Lens par le nord et d'en parfaire l'encerclement.

Une hauteur dominante, marquée sur les cartes par la cote 70, constituait le meilleur observatoire ayant vue sur toute cette région minière. Le premier objectif de nos alliés était la prise de cette « cote 70 ».

Le 15 août, à 4 heures du matin, les bataillons canadiens bondissaient hors de leurs retranchements avec un « cran » admirable. Moins d'une heure et demie après leur premier élan, la cote 70 était enlevée. A 10 heures, la cité Elisabeth, les cités Saint-Laurent et Sainte-Emilie étaient conquises.

Fidèles à leurs habitudes, qui leur interdisent par tradition d'accuser un insuccès, les Boches lancèrent, le lendemain matin, des contre-attaques pour rejeter les Anglais des positions qu'ils avaient si brillamment conquises.

Ce fut en vain.

La 4e division de la garde prussienne, que l'on avait réservée pour cet effort suprême, eut beau lancer à l'assaut la masse compacte de ses bataillons, tous

ses efforts vinrent se briser devant le mur inébranlable constitué par les soldats du Canada.

Et c'est avec fierté que nous enregistrons ce bel exploit des fils, catholiques pour la plupart, de cette ancienne colonie française : devenus Anglais, ils servent loyalement leur nouvelle patrie ; mais, au fond de leur cœur, sommeille l'amour de l'ancienne qu'un rien suffit à réveiller. Et quand il s'est agi pour eux de défendre, dans les rangs de l'armée anglaise, le territoire de la France, leurs deux patriotismes se sont totalisés en une seule valeur doublée, qui en a fait des héros.

Ces deux journées nous valaient plus de 900 prisonniers et la possession d'un observatoire de premier ordre, possession qui rendait difficile à l'ennemi la tenue de la ville de Lens. Cette cité, en effet, se trouvait maintenant entourée de tous côtés par des positions dominantes occupées par les troupes britanniques. Non seulement celles-ci avaient la faculté d'observer ainsi les mouvements de l'ennemi, mais encore leur artillerie, du haut de ces positions, pouvait commander la plaine sous-jacente et la tenir sous le feu croisé de ses canons de tous calibres.

Ainsi se confirmait l'importance de la prise de la cote 70.

***

L'enlèvement de cette hauteur terminait, si l'on peut ainsi dire, le second acte de la bataille des Flandres.

Le troisième acte allait s'ouvrir par le combat d'Inverness, livré le 20 septembre.

L'artillerie britannique, depuis plusieurs jours, préparait le terrain pour l'assaut de l'infanterie, par un vigoureux bombardement des positions allemandes.

Quand cette préparation fut jugée suffisante, le maréchal sir Douglas Haig donna l'ordre d'attaquer les lignes ennemies.

Aussitôt neuf divisions anglaises s'élancèrent à l'assaut le long de la route d'Ypres à Menin, sur un front long de 12 kilomètres, se ruant sur la 4e armée allemande placée sous les ordres du général Sixt von Arnim.

L'effet de cette attaque soigneusement préparée fut indescriptible.

En quelques heures, nos alliés progressèrent sur une profondeur d'un kilomètre et demi et, malgré les innombrables mitrailleuses dont les Boches avaient garni le bois d'Inverness, s'emparèrent de ce bois ainsi que du village de Veldhoek et de Zevenkote.

Le général von Arnim, complètement débordé par les troupes britanniques, dut se résigner à abandonner le plateau de Zonnebeke, après avoir assisté à un véritable massacre des régiments d'élite de son armée.

Les six jours de bombardement préalable, en effet, ne lui avaient pas coûté moins de 10 000 hommes, tant tués que blessés. La journée du 22 septembre achevait l'holocauste ; car, outre 4 000 prisonniers capturés par les Anglais, il totalisait ses pertes au chiffre global de 22 000 hommes.

Mais ces pertes, déjà très grosses, subies par nos ennemis allaient s'aggraver encore vers la fin du mois de septembre.

Le 25, en effet, les troupes anglaises lançaient une attaque sur un front de 9 kilomètres, entre Saint-Julien et Tower-Hamlet.

Ce qui restait du bois du Polygone, ainsi que le village de Zonnebeke furent très rapidement enlevés par les divisions de sir Douglas Haig, qui capturèrent encore 1 000 prisonniers. Tous leurs objectifs avaient été atteints ; le plateau de Zonnebeke était pris.

Ainsi, rien que pour le mois de septembre, l'armée britannique avait fait 5 000 prisonniers, pris 11 canons et 377 mitrailleuses ; et les chiffres, plus éloquents que tous les récits, donnent une idée très nette de la supériorité prise par nos braves alliés.

Du 1er janvier au 30 septembre 1917, ils avaient fait aux Boches 52 000 prisonniers et leur avaient pris 332 canons, alors qu'eux-mêmes n'avaient perdu que 15 000 prisonniers et pas une seule pièce d'artillerie.

Ainsi s'aggravait de plus en plus l'usure graduelle de l'armée allemande.

Disons, pour terminer ce rapide exposé de la campagne d'été 1917, que, le 23 octobre, nos troupes firent sur l'Aisne une nouvelle offensive, qui fut, elle aussi, préparée avec le plus grand soin.

Dès le premier jour, cette offensive nous valut, au sud du Chemin-des-Dames, l'occupation du fort de la Malmaison, des villages de Vaudesson et d'Allemont. Devant ces succès, les Boches durent se replier en toute hâte sur la rive droite de l'Ailette, pourvuivis par nos fantassins qui les harcelaient rudement.

***

Ainsi s'achevait la troisième année de la guerre mondiale.

Certes les Empires du Centre, grâce surtout à l'occupation des territoires russes et de la Pologne, pouvaient dresser une « carte de guerre » qui paraissait à leur avantage.

Les trois années de la grande rencontre leur avaient, en effet, fourni, sur tous les fronts, 47 forteresses, 3 millions de prisonniers, plus de 12 000 canons, 1 600 000 fusils, près de 10 000 mitrailleuses. Les territoires qu'ils occupaient (548 000 kilomètres carrés) dépassaient la superficie de l'Empire allemand.

Cela, c'était leur « actif ». Voyons maintenant leur « passif ».

D'abord, ils avaient perdu la totalité de leur empire colonial, fruit de quarante-cinq ans d'efforts ; et cette perte était pour eux une perte capitale.

En second lieu, leur marine marchande était en partie immobilisée dans des ports neutres où la maintenait le blocus étroit des Alliés ou, pour une autre partie, confisquée par les nations de l'Entente qui s'étaient emparées des navires boches. Là aussi ils perdaient le bénéfice d'un immense effort.

D'un autre côté, le chiffre des prisonniers austro-allemands tombés entre les mains des Alliés était des plus considérables. Rien qu'en Russie il y

avait plus de 1 200 000 Autrichiens prisonniers. Quant au chiffre des pertes totales, les Allemands *avouaient* que, depuis le début de la guerre, il s'élevait à 4 700 000 *hommes tués, blessés ou disparus*. Étant donné le souci constant de nos ennemis d'altérer la vérité en leur faveur, on peut, sans risque d'exagération, tenir pour certain que ce chiffre dépassait 6 *millions*.

Si l'on excepte les premiers succès remportés par les Allemands en août 1914, grâce à la surprise résultant de leur longue préparation poursuivie pendant quarante ans, les Austro-Boches n'avaient guère, depuis lors, remporté d'avantages que sur des adversaires faibles : la Serbie (et encore, au prix de pertes sanglantes) et la Roumanie. Quant au front russe, s'ils l'avaient enfoncé en 1917, c'était grâce à la défection des troupes républicaines travaillées par des agents de trahison.

Mais toutes les fois qu'ils s'étaient attaqués à la France, à l'Angleterre, à l'Italie, ils avaient été finalement battus.

Sur la Marne, sur l'Yser, à Verdun, en Champagne, sur la Somme, à Craonne, sur l'Isonzo, en Galicie, ils avaient, comme on dit familièrement, « laissé des plumes. »

Rien que dans la troisième année de la guerre, les armées franco-britanniques, à elles seules, avaient fait 170 000 prisonniers, capturé 1 700 canons de tous calibres et 2 550 mitrailleuses. Elles avaient reconquis, en outre, plus de 400 villages.

Au début de mai 1917, l'ennemi avait, sur tous les fronts, tant en Orient qu'en Occident, 235 divisions.

Sur ce nombre, il en avait 156 sur le front occidental. En l'espace de deux mois, il en avait engagé 112, dont 23 durent subir *deux fois* le terrible feu des Alliés. Toute la masse des 50 divisions de réserve avait fondu dès la fin du mois d'avril.

La campagne du printemps, seule, faisait aux armées allemandes au front français une saignée de 500 000 hommes !

C'était donc pour les Alliés un ensemble de conditions de jour en jour plus avantageuses.

De plus, la guerre sous-marine, qui avait un instant constitué pour nous une grave menace, commençait à décroître ; les mesures de défense prises par les amirautés anglaise et française portaient leurs fruits, en même temps que l'intensification des constructions navales permettait de boucher les vides causés par les torpilles allemandes.

Les Etats-Unis arrivaient à la rescousse avec leurs formidables ressources financières, avec la puissance de leur industrie, avec leur marine et avec leurs armées qui, improvisées avec cet esprit de décision propre à nos alliés transatlantiques, allaient bientôt compter un chiffre de 5 millions de combattants admirablement équipés.

Le Japon, inquiet de la révolution russe qui ouvrait à l'Allemagne la porte de l'Extrême-Orient, se recueillait et se tenait prêt à intervenir avec sa puissante armée de terre, après être intervenu dans les opérations de la guerre navale.

*
* *

Tout cela, l'Allemagne le sentait parfaitement.

Elle voyait le terrain manquer petit à petit sous ses pas de plus en plus incertains.

Aussi chercha-t-elle à nous attaquer sur un autre front. Impuissante à enfoncer notre « front de l'avant », elle se rabattit sur notre « front de l'arrière ».

En France, hélas ! les complicités ne manquèrent pas qui se prêtèrent à une véritable campagne de trahison, à laquelle on a donné le nom très juste de campagne « défaitiste ».

Nous ne traiterons pas ici en détail un pareil sujet, à l'exposé duquel une plume française se refuse. D'ailleurs les « procès de trahison » ont dévoilé une partie de la vérité, mais si Bolo et Duval ont reçu, au poteau d'exécution de Vincennes, les douze balles réservées aux traîtres, combien d'autres ont échappé aux poursuites de la justice de leur pays ! Quoi qu'il en soit, il serait injuste de ne pas citer ici les noms des grands citoyens qui ont démasqué les agents de l'étranger, et qui sont Léon Daudet et Georges Clemenceau.

L'affaire du *Bonnet rouge* amena les affaires Malvy, Leymarie ; puis ce fut l'arrestation de l'ancien président du conseil Caillaux, du député Turmel, du sénateur Humbert ; et, sous l'impulsion de l'opinion publique, le 15 novembre 1917, Georges Clemenceau, que l'on a justement appelé « le Père la

Victoire », devenait président du Conseil et ramenait la confiance en assurant la punition des traîtres.

Et ce n'était pas trop ; car, sous la conduite d'une bande de juifs achetés par l'Allemagne, la Russie s'écroulait. Un orateur de réunions publiques, Kerensky, qui aurait pu sauver son pays, perdit son temps en discours et en palabres, et finalement les traîtres Lenine et Trotsky, devenus, par la terreur, maîtres de l'ancien empire des tsars, firent régner le « bolchevisme », c'est-à-dire l'anarchie la plus sanglante, auprès de laquelle les horreurs, pourtant bien atroces, de notre révolution de 1793 ne sont que jeux d'enfants. Ces traîtres devaient naturellement s'entendre avec les Boches qui les avaient payés ; ils signèrent, à Brest-Litovsk, le 3 mars 1918, un traité honteux par lequel la Russie était démembrée au profit de l Allemagne et de ses alliés, l'Autriche et la Turquie.

L'infortunée et héroïque Roumanie, trahie par les Russes, isolée de ses alliés de l'Ouest, ne pouvait matériellement plus tenir ; un traité draconien lui fut imposé à Bucarest, le 26 mars 1918, par lequel elle était livrée, pieds et poings liés, aux mains des Empires centraux.

Ceux-ci avaient donc, comme contre-partie à leurs échecs en France, des raisons d'espérer. Ils allaient, en conséquence, tenter un dernier effort pour rompre nos lignes et atteindre enfin Paris, ce but tant convoité par eux.

C'est l'exposé de ce dernier et vain effort des Boches qui va occuper les dernières pages de ce livre, qui se terminera par le récit de notre victoire définitive.

*
* *

Nous avons vu précédemment comment l'armée anglaise avait entrepris, au cours de juillet 1917, une série d'opérations sur le saillant d'Ypres, en vue d'user la résistance de l'ennemi. Cette attaque n'était pas finie et allait se continuer, pendant tout l'automne, par une suite d'actions locales qui, combinées à de courts intervalles, devaient aboutir à la prise de Passchendaële, clef du front des Flandres. Le 4 octobre, nos alliés enlevèrent toute une suite de positions autour de Broodseinde, faisant aux Boches 4 500 prisonniers. Cinq jours après, un nouvel élan des Britanniques, en liaison avec la 1re armée française commandée par le général Anthoine, nous rendait maîtres de toute une série de villages et nous amenait à la forêt d'Houthulst. Le 6 novembre, les Canadiens, par une poussée irrésistible, prenaient Passchendaële. Ypres était dégagée, une poche s'enfonçait dans la ligne allemande, et l'on pouvait considérer la bataille des Flandres comme terminée.

CHAPITRE VII

LA CAMPAGNE D'AUTOMNE 1917 ET LA TRÊVE DE L'HIVER

L'occupation du Chemin-des-Dames. — La bataille de Cambrai. — L'action des « tanks ». — La résistance allemande. — L'immobilité pendant l'hiver. — Le bombardemant de Paris par les « gothas ». — Les opérations en Italie. — L'offensive autrichienne et la défaite de Caporetto. — L'invasion de la Russie par les Allemands. — La révolution bolchevique.

Nous avions, au cours de nos attaques de 1917, conquis des points importants dans la région du fameux Chemin-des-Dames; mais l'ensemble de cette position capitale ne nous appartenait pas encore : il fallait s'en emparer. Ce fut la tâche du général de Maistre.

L'ennemi, devant nos préparatifs, ne pouvant plus conserver aucun doute sur nos intentions, renforça ses divisions, décidé à « résister jusqu'à la mort ».

Depuis le 16 octobre, en effet, jour et nuit, un formidable bombardement des lignes ennemies avait nettement fait pressentir aux Boches l'imminence de notre attaque. Celle-ci se produisit le 23 octobre, en pleine obscurité, à 5 heures 15 du matin,

par un froid terrible. Nos poilus partirent à l'assaut sur un front de 12 kilomètres. Le général Marjoulet et le 14e corps étaient à la gauche de notre ligne ; puis le 21e corps, sous le commandement du général Degoutte ; ensuite le général de Maud'huy, avec le 11e corps, et enfin le général Deligny, à la tête du 39e corps. Toutes ces troupes s'échelonnaient entre la ferme de Moisy et la Royère, au sud du Chemin-des-Dames.

L'attaque du général Marjoulet, un instant arrêtée par les mitrailleuses boches du village d'Allemant, put continuer sa progression grâce à l'intrépidité de nos soldats. A 9 heures 15, le 14e corps reprenait sa marche en avant et, à la fin de la journée, il avait pris 25 canons et fait plus de 3 000 prisonniers.

A la droite du 14e corps, le général Degoutte, à la tête des 13e et 43e divisions, attaquait trois divions allemandes qui occupaient les alentours de la ferme de la Malmaison. Le 31e bataillon de chasseurs enleva la ferme de haute lutte, malgré une résistance opiniâtre de l'ennemi. A 9 heures, le général Degoutte lance le 1er bataillon de chasseurs, soutenu par le 109e et le 21e de ligne. A 2 heures, nos « vitriers » avaient enlevé Chavignon, et la 13e division avait fait trois colonels boches prisonniers.

Le succès du 11e corps, sous les ordres du général de Maud'huy, ne fut pas moindre. Le général Guyot de Salins, à la tête d'une division africaine de zouaves, de tirailleurs et de Marocains, enleva avec un entrain extraordinaire le fort de la Malmaison et put atteindre, à 3 heures, la position de Chavignon. Le général Brissaud-Desmaillet, suivi de son intrépide division de

chasseurs alpins, enleva, malgré une pluie de balles de mitrailleuses, plusieurs lignes de tranchées ainsi que les arrières de Beauregard, et, le soir, le corps d'armée du général de Maud'huy avait fait 2 500 prisonniers et pris 15 canons. Notre succès avait été si rapide, notre attaque si soudaine, que les troupes ennemies étaient tout à fait désorientées et ne résistaient guère qu'à l'extrême droite de notre ligne d'assaut.

Le général de Maistre, comme un joueur qui « pousse dans la veine », décida de poursuivre son élan. Le 24 octobre, l'ennemi commença l'évacuation de la région de Pinon. Le 25, le village tombait aux mains de la 27e division, et nos troupes, ayant nettoyé la forêt de tous ennemis, arrivaient le soir sur les rives du canal.

Nous avons dit que la résistance allemande était localisée à l'est. Afin de la rompre, on décida une attaque à l'extrême droite de notre ligne, attaque qui fut faite à 11 heures, avec un succès complet. Les Allemands furent chassés de Pargny-Filain et de la Chapelle-Sainte-Berthe. Le 26, les troupes du général Deligny refoulèrent les Boches au nord de la Chapelle-Sainte-Berthe, s'emparèrent complètement du village de Filain et s'installèrent sur le plateau nord de l'Epine de Chevrigny.

Le résultat de cette attaque était donc considérable : en quatre jours, sur un front de 12 kilomètres, nous avions progressé de près de 6 kilomètres en profondeur ; nous avions défait 70 000 hommes, sur lesquels nous avions fait 11 500 prisonniers et capturé 180 canons.

Aussi pûmes-nous recueillir les fruits de cette victoire. En vain les ennemis avaient-ils, par deux fois, lancé une division entière pour reprendre le secteur de Courtecon, où les tirs de notre artillerie rendaient leur ravitaillement impossible ; ils durent se résigner à un repli définitif que nos avions signalèrent le matin du 2 novembre.

Alors nos régiments, s'élançant en avant, purent enfin descendre les pentes nord de ce « Chemin-des-Dames », où l'ennemi s'était accroché avec tant de ténacité depuis plus de six mois, et atteindre l'Ailette, entre Cerny et Bray. Le recensement final du butin conquis accusa 200 canons lourds, 225 lance-bombes et 750 mitrailleuses.

Cette prise du Chemin-des-Dames était le couronnement d'une des plus belles phases de notre offensive de 1917 ; mais, hélas ! il n'y a pas de roses sans épines, et à ce moment même, les troupes italiennes, désarmées par la défection de deux de leurs corps d'armée, subissaient un de ces revers qui font frémir les peuples : c'était le désastre de Caporetto, dont elles allaient d'ailleurs se relever, après s'être ressaisies et avoir reçu l'aide puissante de renforts franco-britanniques.

* * *

Après la victoire de la Malmaison, victoire due à une formidable préparation de notre artillerie lourde, les généraux anglais conçurent le projet audacieux d'attaquer les Allemands dans la région

située au sud-ouest de Cambrai. L'ennemi n'avait guère dans ce secteur que des divisions de Landwehr, dont quelques-unes même arrivaient de Russie et, par conséquent, étaient fatiguées.

Le général Byng, l'ancien commandant de l'héroïque armée canadienne, prépara avec le plus grand soin une attaque « par surprise ». Pendant les nuits qui précédèrent la date fixée du 20 novembre, de nombreux « chars d'assaut », des *tanks*, comme les nomment nos alliés, furent amenés, dissimulés, le jour, sous les arbres, et ne sortant qu'une fois l'obscurité tombée. Et pendant que la 3e armée anglaise s'apprêtait ainsi, on laissa à dessein, pour tromper les Boches, « transpirer » des bruits d'une attaque vers le sud ; en outre, on ne fit aucune préparation d'artillerie lourde.

Le 20 novembre au matin, tous les canons hurlèrent à la fois et se livrèrent à un bombardement épouvantable, formant le plus effrayant des tirs de barrage. Derrière ce tir de barrage, 200 tanks s'élancent, leur drapeau au vent, sur les tranchées allemandes qu'elles inondent des projectiles lancés par les canons dont la bouche dépasse les embrasures blindées. Les Boches, effrayés comme autrefois les Romains à la vue des éléphants d'Annibal, se terrent dans leurs abris les plus profonds ou se sauvent à toutes jambes. Protégées par leurs forteresses roulantes, les troupes anglaises s'élancent en avant en poussant de formidables hourrahs. Les tanks, après avoir franchi la première ligne, ne s'arrêtent point : ils arrivent à la ligne Hindenburg, qui devait les arrêter et qui ne les arrête pas. Ils

tombent dans les fossés, ils se relèvent et écrasent tout sur leur passage, pendant que le feu de leurs canons « nettoie » le terrain de tous les ennemis qui l'occupaient.

Grâce à cette attaque aussi froudroyante qu'inattendue, les régiments de la 3e armée anglaise s'emparèrent du premier système de défenses. Malheureusement la pluie se mit à tomber ; d'autre part, les Boches, un moment ahuris, envoyèrent des renforts de tous côtés. Malgré cela, le général Byng put progresser dans la matinée du 21 novembre, s'emparer de Noyelles, de Contring, de Mœuvres et de Fontaine-Notre-Dame. Les escadrons britanniques avaient enlevé à coups de sabre des batteries allemandes ; ils avaient libéré la population de nombreux villages occupés par les ennemis et atteint un des faubourgs de Cambrai. L'ère des héroïques chevauchées d'autrefois allait-elle donc se rouvrir ? L'enthousiasme débordait à Londres et l'on annonçait, dans la capitale anglaise, la capture de 8 000 prisonniers.

Mais l'ennemi revenait de sa surprise initiale ; il « faisait tête ». Malheureusement, aucun corps de réserve n'avait été prévu pour profiter de la victoire initiale. L'unité de commandement n'était pas encore réalisée, et les armées françaises, laissées en dehors de la combinaison, étaient demeurées immobiles. Les Boches comprirent le danger de l'avance anglaise et firent un effort désespéré pour l'arrêter ; ils y réussirent.

Non contents d'arrêter l'élan de nos alliés, les Allemands se donnèrent pour tâche de reconquérir

le terrain qu'on venait de leur prendre. L'offensive anglaise avait fait dans leurs lignes une « poche » importante ; ils attaquèrent cette poche de deux côtés à la fois, en cherchant à l'enfermer entre ces deux attaques comme entre les deux mâchoires d'une tenaille gigantesque.

Le 30 novembre, le général allemand von Marwitz attaquait en colonnes serrées, après une terrible préparation d'artillerie ; il traversa l'Escaut, s'empara de Gonnelieu et de Villers-Guislain et enleva à nos alliés 4 000 prisonniers et plusieurs batteries. Le lendemain, le général Byng réussit à reprendre Gonnelieu ; mais, au centre, il dut se replier, malgré les efforts héroïques de la cavalerie indienne, après avoir perdu 60 canons et plus de 100 mitrailleuses. Le 2 décembre, von Marwitz attaque sur toute la ligne : la Vacquerie est emporté et, après deux jours d'une lutte désespérée, le 6 décembre, le général Byng était obligé de battre en retraite, laissant aux mains des Boches les villages qu'il leur avait pris d'abord, ainsi que 9 000 prisonniers, 148 canons et 720 mitrailleuses.

Ainsi fut complètement perdu le bénéfice de la belle victoire remportée le 30 novembre.

***

A partir de ce moment, une ère de silence commença sur tout le front. On eût dit que les adversaires, dans le calme de l'hiver, se recueillaient, prenaient des forces pour le choc terrible qui allait

se produire au printemps. Les canons n'aboient plus que par intervalle ; partout c'est une sorte de torpeur qui règne le long des lignes. A peine, çà et là, quelques coups de mains d'importance minime, quelques affaires locales. L'opinion publique s'énervait de cette longue inaction. Les uns y voyaient le signe de l'affaiblissement de l'armée allemande, les autres pressentaient que celle-ci se ramassait pour un effort qu'elle voulait décisif.

Toutefois, il était un champ de bataille qui présentait plus d'action que jamais : c'était l'atmosphère. La lutte aérienne prenait, elle, une extension formidable. Les Boches, bénéficiant de leur merveilleuse organisation, avaient réalisé des types d'avions de bombardement d'une puissance exceptionnelle : les *Gothas* et les *Friederichshafen*. Désireux d'abattre le moral des populations par la terreur avant de commencer l'attaque qu'ils projetaient pour le printemps, ils commencèrent le bombardement intensif des grandes villes et, en particulier, de Paris.

Dans la nuit du 30 au 31 janvier, par une pleine lune magnifique, 30 avions boches attaquèrent Paris et y jetèrent 15 000 kilos d'explosifs, tuant 40 personnes, et en blessant 206. Les bombardements de Paris se renouvelèrent à des intervalles très rapprochés, faisant chaque fois des victimes et des dégâts.

Mais l'aviation alliée ne perdait pas son temps : elle inondait de bombes les gares et les approvisionnements de l'ennemi ; elle harcelait ses transports sur route ; elle bombardait, au loin sur le territoire allemand, ses usines de munitions et de produits chi-

miques. Dans les rencontres avec les avions boches, elle manifestait la supériorité individuelle de nos aviateurs : en décembre, janvier et février, nous avions abattu 380 avions allemands et n'en avions perdu que 189.

Quoi qu'il en soit, tout se préparait pour un gros effort. L'armée américaine du général Pershing était comprise dans le groupe d'armées commandées par l'immortel général de Castelnau, en Lorraine ; tous les Alliés : Anglais, Belges, Portugais, étaient « l'arme au pied ». On sentait que de gros événements allaient se produire.



Pendant ce temps, s'était produit sur le front italien ce « grave » événement qu'était le désastre de Caporetto.

Nos frères latins avaient, il est vrai, brillamment réalisé la prise de Gorizia, l'avance vers Trieste. Mais les Allemands n'avaient pas perdu leur temps : ils avaient intrigué à coups d'argent, dans certains éléments du peuple et du parlement italien, s'attachant à s'assurer le concours d'éléments socialistes que l'on trouve presque toujours, dans la plupart des pays, prêts à pactiser avec l'ennemi. Quatre nihilistes russes, membres des « soviets », faisaient, dans la péninsule, une propagande défaitiste intense. Tout un contingent d'éléments socialistes affirmait qu'on fraterniserait avec les Autrichiens par-dessus les tranchées.

Ces derniers, impatients de venger leurs insuccès précédents, tablant d'autre part sur la décomposition intérieure préparée par les agents allemands, avaient massé quatre fortes armées tout autour du front italien, n'attendant que le moment opportun d'attaquer et préparant leur offensive enveloppante sous la forme de « tenaille », chère aux stratèges d'outre-Rhin.

Ce fut les 24, 25 et 26 octobre que l'offensive autrichienne se produisit. Elle débuta par une attaque du général von Below contre l'armée italienne du général Capello. Alors, — fut-ce un effet des menées défaitistes? — on entendit dans les rangs italiens des cris de *sauve qui peut* ! tandis que des bandes innombrables de fuyards se précipitaient vers Caporetto. Les Autrichiens dessinèrent un mouvement tournant, immobilisant les régiments de nos alliés, qui, cernés, ne pouvaient recevoir aucun secours. Le 24 au soir, les brigades de Gênes, d'Etna, de Caltanisetta, d'Alexandrie, du Frioul, les bersagliers et toute l'artillerie capitulaient. Le 25, les Autrichiens lancèrent une attaque générale, anéantirent deux brigades et capturèrent 10 000 hommes et 200 canons. Alors la retraite italienne devint une déroute. Von Below avait, le 26, pris 30 000 prisonniers et 300 canons. L'Autriche exultait !

Il fallut abandonner Gorizia et Udine, si chèrement conquises. C'était bien un « désastre », comme le disait orgueilleusement le général autrichien.

Ce désastre fut aussitôt suivi de l'invasion du territoire italien par les Autrichiens. Les armées ennemies passèrent le Tagliamento le 5 novembre. Les populations, affolées, s'enfuyaient vers l'ouest, em-

portant sur des chariots leurs hardes et leurs objets les plus précieux. Les troupes du général Cadorna continuaient à battre en retraite et l'on se demandait avec angoisse où s'arrêterait leur recul.

***

C'est alors que la France et l'Angleterre intervinrent et apportèrent à nos malheureux alliés le secours moral et matériel de leur alliance.

Le 28 octobre, le Conseil supérieur de la guerre se réunit et décida d'envoyer de suite, au secours des Italiens, une armée de 120 000 hommes. Les chemins de fer français firent l'impossible, et en vingt-quatre heures l'armée franco-britannique, sous les ordres des généraux français Fayolle et Duchêne et du général anglais Plumer, franchirent les Alpes. Nos alliés se ressaisirent et reprirent courage. C'était une réédition de la campagne d'Italie de 1859, et on entrevoyait l'aurore d'un nouveau Solférino.

Le 4 novembre, le général Foch arrive à Rome avec M. Lloyd George. Le général Diaz devient généralissime des troupes italiennes. Il était temps : l'invasion autrichienne occupait les riches plaines du Pô.

Les armées italiennes, fortifiées de l'appui des corps d'armée franco-britanniques, rétablirent l'ordre dans leurs rangs ; leur aviation, toujours en pleine maîtrise de ses moyens, bombarda et détruisit les voies de communication des Autrichiens, obligeant ceux-ci à effectuer leurs transports à dos de mulets.

Cependant la retraite italienne continuait, et nos alliés avaient perdu 250 000 prisonniers et plus de 2 000 canons. De plus, l'armée du maréchal Conrad von Hœtzendorff débordait par les hauts plateaux du Trentin et menaçait l'armée italienne d'un encerclement total. Le 11 au soir, la ville de Feltre tombait au pouvoir des barbares. Mais les Italiens, renforcés par les divisions anglaises et françaises, allaient faire une magnifique résistance à l'envahisseur.

La bataille se déroula, à l'ouest de la Brenta, sur le plateau des *Sette Communi* ; à l'est, sur le massif de mont Grappa. Elle commença le 13 novembre.

Le 16, les Autrichiens réussissent à passer la Piave ; mais les troupes qu'ils ont réussi à faire passer de l'autre côté du fleuve sont capturées, anéanties ou repoussées sur l'autre rive. Les 50 0000 alliés débarqués avaient rendu la confiance aux populations. On avait pu évacuer Venise et en sauver les trésors artistiques que les hordes autrichiennes se faisaient, par avance, une joie de détruire ou de voler.

Cependant les Autrichiens, bénéficiant de la vitesse acquise par leur coup de bélier, avaient réussi à occuper le massif du Meletta et le mont Asolone ; mais, grâce au ressort des Anglais et des Français, l'avance ennemie était arrêtée. La division française du général Dilleman enleva, le 30 décembre, en une demi-heure, le sommet de mont Tomba, capturant 1 500 prisonniers, 7 canons, 60 mitrailleuses. A la fin du mois de janvier 1918, les Italiens reprirent le col Rosso aux Autrichiens, leur enlevant du même coup 2 500 prisonniers, 6 canons et 120 mitrailleuses. Dès lors, le front italien était stabilisé, et nos alliés

latins pouvaient dire aux barbares du centre : « Vous n'irez pas plus loin ! »

*
* *

Pendant que se déroulaient, en Italie, ces dramatiques péripéties, la révolution russe, menée par des Juifs aux gages de l'Allemagne, battait son plein et ouvrait à deux battants, aux armées du kaiser, la porte de l'ancien empire des czars.

Le 12 octobre 1917, le général allemand von Kathen débarquait, avec deux divisions, à l'île d'Œsel, dans la mer Baltique. Le 18, les Boches s'emparaient de l'île de Mohn ; la flotte russe, montée par des marins bolcheviks achetés par l'Allemagne, ne fit qu'un semblant de résistance. Les Russes se laissèrent prendre 10 000 hommes et 50 canons. Le tribun Kerensky, le Gambetta russe, annonça l'évacuation de Petrograd et le transfert du Gouvernement à Moscou : c'était faire le jeu du bolchevisme.

Les Allemands se trouvaient donc maîtres du golfe de Riga, commandant ainsi l'accès de la Russie à la mer.

Dans le même temps, la révolution atteignait son paroxysme : les soldats russes fraternisaient avec les Boches, fusillaient leurs généraux, outrageaient leurs officiers. Les propriétés bourgeoises étaient pillées et incendiées, les banques dépouillées, les châteaux et les fermes détruits ; les usines s'arrêtaient, les chemins de fer cessaient leur trafic. C'était l'idéal socialiste réalisé dans une « expérience » décisive, sous les

yeux satisfaits du kaiser, qui pouvait contempler l'accomplissement de son œuvre néfaste et sanglante.

Les Allemands surent, d'ailleurs, habilement profiter des événements. Sous le prétexte avoué de venir en aide aux populations de l'intérieur, ils occupèrent une immense bande de territoire russe, allant de la mer Baltique à la mer Noire et comprenant la Livonie, l'Esthonie, la Pologne orientale, la Volhynie, la Podolie, la Bessarabie et l'Ukraine. En même temps, les Turcs reprenaient possession de la ville de Trébizonde, et, le 13 mars, les Austro-Boches et les Ottomans occupaient Odessa. Tel était le résultat de l'établissement du régime républicain en Russie : l'invasion du territoire, la révolution sanglante et le morcellement du pays.



CHAPITRE VIII

L'OFFENSIVE ALLEMANDE DU PRINTEMPS DE 1918

La tentative des empires centraux en faveur de la paix. — Les effectifs allemands : 3 100 000 hommes. — L'attaque du 21 mars en Picardie. — Le bombardement de Paris. — L'avance allemande. — L'allégresse en Allemagne. — L'unité de commandement. — Foch généralissime. — Le mont Kemmel. — L'attaque de mai. — Le Chemin-des-Dames perdu. — L'avance vers Compiègne. — L'avance sur Château-Thierry. — Paris est l'objectif allemand. — L'attaque de juin. — La contre-offensive du général Mangin. — L'avance allemande enrayée.

L'Autriche et l'Allemagne, au printemps de 1917, avaient manifesté des désirs très nets de paix, à leur profit naturellement. Les succès allemands en Russie réveillèrent les sentiments impérialistes chez nos ennemis, qui, dès lors, ne rêvèrent plus que d'annexion, de conquêtes et d'indemnité de guerre formidable à faire payer à l'Allemagne « victorieuse » par la France, l'Angleterre et les Etats-Unis.

Sous l'influence de ces sentiments infusés dans les cervelles allemandes, le grand état-major boche décida de frapper le coup décisif. Les insuccès italiens redoublaient son arrogance, et il considérait comme une certitude absolue la victoire à la suite du pre-

mier choc et l'entrée à Paris aux premiers jours du printemps. Paris! ce paradis terrestre de tout Boche! Paris ! cette ville si convoitée par les Huns ! Paris allait donc, pensaient-ils, tomber enfin en leur pouvoir !

Pour préparer ce coup de force, Hindenburg avait accumulé sur notre front du Nord des forces imposantes, que permettait d'augmenter encore la trahison des révolutionnaires russo-boches.

Au mois de février 1918, l'Allemagne disposait de 3 100 000 combattants. Le reste de ses effectifs, soit 2 400 000 hommes, était employé à la garde des frontières. Sur ces 3 100 000 hommes, Hindenburg en massa 2 300 000 sur le seul front français.

Depuis plusieurs mois, des hommes clairvoyants avaient signalé cet afflux constant de troupes boches, ramenées du front russe sur le nôtre. Les déplacements de ces troupes étaient faits avec un tel art du « camouflage » que l'aviation alliée ne put en signaler que quelques-uns. Aussi, forts de leurs effectifs si nombreux, bouffis d'orgueil de leurs succès en Italie, les Allemands crurent le moment venu de frapper leur grand coup, qu'ils comptaient être le « coup de massue ».

C'est en Picardie qu'ils devaient tenter leur première attaque. Les routes qui pouvaient leur ouvrir l'accès de Paris sont, en effet, au nombre de trois : la vallée de l'Oise, les Flandres et Verdun. L'Oise avait « raté » dès 1914, Verdun avait raté ensuite; il leur restait l'éventualité d'une invasion par les Flandres et la Picardie.

***

Ludendorff, le général qui commandait sur le front, avait comme premier objectif l'écrasement des Anglais, afin de détruire la gauche de notre ligne de résistance. Il tablait aussi sur la « dualité » du commandement des armées alliées dont la liaison se faisait, à angle droit, en un point assez faible, situé, par surcroît, sur une rivière qui n'était autre que l'Oise. Il comptait briser cette soudure imparfaite, et, une fois ce travail accompli, écraser d'abord l'armée anglaise.

Il fallait donc commencer par séparer les deux armées, puis s'emparer d'Amiens et, une fois les Anglais mis hors d'état de résister, revenir sur l'Oise, battre l'armée française isolée de ses alliés et s'élancer sur le chemin de Paris.

Tel était le plan « mirifique » conçu par les généraux boches. Partout, dans les tranchées allemandes, on était certain du succès et on disait que l'on aurait, à Pâques, la paix avec la victoire.

L'art du camouflage fut poussé par l'ennemi à un degré inouï. Afin de tromper notre état-major sur leurs intentions, ils organisèrent en Champagne de faux aérodromes, de faux parcs de munitions et de faux hôpitaux. En réalité, l'armement allemand sur le vrai front de bataille était formidable, grâce surtout à la multiplication des mitrailleuses, et surtout des fusils-mitrailleurs, susceptibles d'être manœuvrés par un homme seul.

Chez les alliés, l'opinion publique était anxieuse : on s'attendait, chaque jour, à voir l'assaut allemand se produire. Il eut lieu le 21 mars et fut suivi du bombardement de Paris, bombardement effectué par des canons à longue portée qui tiraient sur la capitale d'une distance de 120 kilomètres. Les trois pièces en question, que le peuple appela tout de suite des « grosses Berthas », du nom de la fille de Krupp, étaient en batterie à Crépy-en-Laonnois. Les Boches avaient pensé justement que les projectiles de 210 millimètres, arrivés dans une région de l'atmosphère où l'air était très raréfié, n'y subiraient qu'une résistance insignifiante et que la portée serait, du même coup, augmentée dans une proportion considérable. L'obus s'élevait à 30 000 mètres de hauteur, décrivant une immense parabole, et atteignait la portée fantastique de 120 kilomètres.

Ce bombardement, qui avait pour but de détruire le moral de la population parisienne, fut inauguré par le kronprinz lui-même le 21 mars, veille du dimanche des Rameaux, le jour même où fut lancée la première offensive. Le Vendredi saint, un obus, tombant, au moment de l'office des Ténèbres, sur l'église Saint-Gervais, y tuait 75 personnes et en blessait près de 200. Malgré tout, le moral de Paris demeurait inébranlable, et le seul souci des habitants de la capitale était de connaître les « communiqués » qui leur apportaient les nouvelles, hélas ! peu rassurantes, de la bataille de Picardie.

*
* *

Les troupes allemandes étaient réparties en trois armées, commandées respectivement par les généraux von Below, von Marwitz et von Hutier, ce dernier descendant de protestants français passés au service de la Prusse. Elles formaient un total de 900 000 hommes, dont 300 000, commandés par Marwitz, occupaient l'espace compris entre la Scarpe et l'Oise, tandis que les 600 000 autres étaient massés en Thiérarche ou dans les Ardennes. Par un raid de six marches de nuit, toutes ces troupes se portèrent, au jour fixé, sur Saint-Quentin. Suivant l'orgueilleuse expression de Ludendorff, « c'était toute l'Allemagne qui s'avançait. »

Deux armées anglaises étaient exposées à cet assaut formidable : la 3e armée, au nord, commandée par le général Byng, et la 5e armée, au sud, sous les ordres du général Gough. Celui-ci avait, en tout et pour tout, pour s'opposer à l'attaque allemande, 14 divisions réparties sur 64 kilomètres. Cela faisait 170 000 hommes qui allaient avoir à subir le choc de 580 000 assaillants !

Des prisonniers, habilement « cuisinés » par des interprètes, avaient annoncé que l'attaque boche commencerait le 21. Aussi, prenant les devants, le général Gough fit-il, dès le 20, bombarder par son artillerie lourde les abords de Saint-Quentin. Les

Boches ne répondirent pas sur le moment. Mais le 21, à 2 heures du matin, ils lançaient leur attaque sur toute la ligne avec une violence sans précédent, au milieu d'un brouillard qui cachait la vue des objets à 10 mètres de distance. Leur tir d'artillerie fut tel, que l'on a calculé que, *pendant les deux premières heures de cette journée, les Allemands lancèrent autant d'obus que pendant toute la guerre de* 1870.

A la faveur de la brume persistante, l'ennemi arriva à 10 heures sur les premières lignes anglaises sans avoir été vu. Il traversa les réseaux sur des ponts portatifs préparés à l'avance, et surprit complètement les soldats anglais qu'ils encerclèrent. Bientôt, les lignes anglaises fléchirent, le 3e corps céda à droite, le 19e à gauche, le 18e au centre, et les Boches entraient dans Contescourt à 6 heures du soir. L'armée Byng recula très peu et, en somme, soutint le coup. Le général Gough, devant l'afflux croissant des troupes amenées, donna l'ordre de la retraite. Celle-ci s'exécuta sous la protection de la cavalerie et des tanks. Pendant ce temps-là, le kaiser, installé confortablement et prudemment loin du front, dans un château à l'abri des projectiles, regardait défiler les régiments que son ambition sanguinaire envoyait à la mort.

Le 22 mars, les attaques allemandes se firent plus violentes encore, et l'armée du général Gough fut rejetée sur une ligne passant par Ham, Monchy, Vraignes et Tincourt. L'armée Byng, de son côté, fut forcée d'évacuer Vaulx et Jénin. Mais, tout en battant en retraite, les courageux soldats britanniques faisaient payer cher à l'ennemi l'avance qu'il

réussissait à prendre et lui infligeaient des pertes terribles.



Cependant le général Pétain avait compris le grand danger qu'un écrasement des troupes britanniques ferait subir aux armées françaises. Il lança aussitôt le 5e corps, commandé par le général Pellé, dans la direction du canal Crozat où s'était faite la trouée allemande. En même temps, trois autres divisions s'embarquaient sur des autos et arrivaient le 22, à midi, entre Guiscard et Chiry, rencontrant partout des Anglais en retraite et des habitants en fuite. Le moment était critique ; il n'y avait pas d'hésitation à avoir en présence de l'avance allemande. Celle-ci avait lieu au point de jonction des deux armées. Partout l'armée britannique avait fléchi et battait en retraite.

Le 23 mars, le général Gough accentue encore son mouvement de retraite : le 19e corps repasse la Somme, le 7e repasse la Tortille, et le secteur entre ces deux rivières reste sans défense. Von Below tente de tourner Bapaume, et von Marwitz marche sur Bouchavesnes et Combles, pendant que von Hutier s'avance sur Ham et sur Chauny.

Le général Pétain et sir Douglas Haig tinrent conseil. On avait compté que les troupes britanniques pouvaient tenir pendant soixante-douze heures : elles n'ont tenu qu'un jour ! Le 23, à midi, le général Humbert reçoit le commandement d'un contingent

franco-anglais, avec l'ordre de défendre la Somme et le canal Crozat. Mais l'ennemi vient de s'emparer de Ham; la nuit arrive et l'heure est critique. Von Hutier s'avance vers les deux points importants de la région : Villers-Bretonneux et Lassigny. La possession du premier lui donnerait l'accès vers Amiens et la mer ; celle du second lui ouvrirait la route de l'Oise, c'est-à-dire celle de Paris !

Ce fut là que Ludendorff commit une faute : voulant emporter les deux points à la fois, il réussit à perdre la partie, pourtant si bien engagée par lui. « Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois ! » dit le proverbe, et il a raison. Le général Pétain, comprenant le danger, rappelle deLorraine l'armée Debeney, qui se combinera à l'armée Humbert, toutes deux étant sous les ordres suprêmes du général Fayolle.

Ce fut le lendemain, 24 mars, que les armées allemandes tentèrent l'écrasement de l'armée anglaise du général Byng. Celui-ci dut se replier au nord-est de Bapaume, pendant que le général Gough était forcé d'évacuer Sailly-Saillisel. L'ennemi réussit à franchir le canal de la Somme jusqu'à Péronne. Von Hutier enlève Nesle aux troupes britanniques et attaque notre 5e corps, auquel il fait 5 000 prisonniers.

Le succès de l'attaque allemande était écrasant !

En trois jours, les ennemis avaient pris 45 000 prisonniers et 600 canons ; leur avance, en certains points, atteignait 40 kilomètres ; les Alliés avaient perdu leurs anciennes positions ; Montdidier était menacé, et sa prise, si elle était réalisée, pouvait amener l'encerclement complet des armées anglaises.

Mais nous allons assister à une de ces merveilleuses « reprises » qui étonnent le monde, tant par leur conception que par leur exécution.

*
* *

Nos renforts arrivaient abondamment sur la ligne de bataille. Les trains se succédaient, si l'on peut dire, en chapelet, et les camions automobiles formaient sur les routes une chaîne continue.

Aussitôt les divisions françaises arrivées sur le front on les lance contre les colonnes allemandes. Toute l'infanterie est dirigée vers Montdidier. Le 25 mars, l'armée de von Hutier attaquait Noyon avec une telle violence que le général Pellé était obligé d'évacuer la ville que les Boches incendient aussitôt, pour bien manifester, par un crime de plus, les charmes de la « Kultur » allemande.

Pendant ce temps, von Below et von Marwitz dirigeaient leurs divisions vers la voie ferrée d'Arras à Amiens, en s'emparant d'une série de villages et en repoussant une vive contre-attaque des Anglais. Ludendorff pouvait alors se réjouir : ses troupes nous avaient pris près de 1 000 canons. Le kaiser envoyait à l'impératrice un télégramme où il remerciait Dieu !

Et devant l'invasion boche, devant ce fléau si justement redouté, les populations s'enfuyaient vers la Normandie, vers l'Ile-de-France, vers la Beauce. Ces malheureux paysans, qui venaient de reprendre possession de leurs champs dévastés, s'en voyaient chassés une seconde fois. Empilant les

femmes et les enfants sur des charrettes chargées de leurs matelas et de leurs meubles, ces infortunées victimes de la guerre s'éloignaient, à petites journées, du théâtre de la dévastation. Et ceux qui ont vu ces lamentables processions traverser les villes et les villages n'oublieront jamais ce spectacle navrant. Non ! la France ne doit pas oublier. Quelles que soient les tendances sentimentales des humanitaristes d'outre-mer qui, n'ayant pas connu chez eux les horreurs de l'invasion, rêvent d'une fraternité universelle qui réunirait les nations dans une société idéale, il faut que nos enfants se souviennent des crimes commis par les Boches ; que jamais ce souvenir ne s'efface de leur mémoire et que, de génération en génération, le récit fidèle des atrocités allemandes entretienne le feu sacré du patriotisme, en dépit des efforts des socialistes « sans patrie », c'est-à-dire des gens aux gages de l'ennemi.

Pendant que l'exode se déroulait sur les routes, les troupes se battaient en pleine campagne. Ce n'était plus la guerre de tranchées, c'était la guerre de mouvements qui reprenait, comme au début de la campagne de 1914. On voyait se mouvoir les masses d'infanterie, on voyait circuler les convois d'artillerie et les escadrons de cavalerie. La guerre se faisait, enfin, au grand jour et non plus sous terre.

Mais, en dépit des attaques allemandes dont la violence dépassait tout ce qu'on avait vu jusqu'ici, le « pivot » de notre résistance réussit à tenir bon. En vain, le 26 mars, après la chute de Noyon, von Hutier nous enlève les deux hauteurs de Porquéricourt et du Mont-Renaud : une brillante contre-

attaque de nos troupes lui reprend ces deux collines. C'est le début de la résistance opiniâtre qui va marquer l'arrêt de l'avance allemande, et qui va coïncider avec l'un des plus importants événements militaires de la guerre : la réalisation de *l'unité de commandement.*



Les chefs des gouvernements alliés, MM. Clemenceau et Lord Milner, s'étaient, devant la gravité du péril, réunis en conférence à Doullens. Sur les observations de M. Clemenceau, ils étaient tombés d'accord sur la nécessité de remettre entre les mains d'un chef unique le commandement des armées alliées, et ils furent d'accord également pour désigner le général Foch pour ce poste suprême.

On peut dire que cette décision fut en même temps celle de la victoire.

Aussitôt investi du commandement unique, le général Foch, avec le coup d'œil de l'aigle, voit le péril et prend les dispositions pour le conjurer. Il coordonne les positions des armées britanniques et françaises, de façon à réaliser le « mur » contre lequel doivent se heurter et mourir les vagues de l'invasion des Huns.

Il n'était que temps, d'ailleurs, d'endiguer le flot boche. Voyant qu'il lui était impossible de briser la charnière anglo-française, von Hutier tourne ses efforts vers Montdidier ; il compte, une fois cette ville tombée entre ses mains, voir s'ouvrir devant lui la route de Paris. *Nach Paris !* c'est toujours le

même objectif, c'est toujours le même cri de guerre traduisant l'éternel appât offert à l'avidité des féroces soldats de Guillaume II.

Tous les efforts de l'ennemi vont donc se tourner vers la petite ville qu'il s'agit, pour lui, d'emporter coûte que coûte.

Le général Foch envoie deux divisions d'infanterie et une brigade de dragons prendre position le long de l'Avre, pour tenir à tout prix. Le 26 au soir, il donne l'ordre de secourir au plus tôt les Anglais au sud-ouest d'Amiens et annonce que Roye est pris par les Allemands ; il faut défendre la route de Montdidier.

On peut dire que ce fut là le moment le plus critique de cette situation, si grave déjà par d'autres points.

Au cours de la journée du 27, les Boches font un bond formidable en avant ; les divisions de von Hutier rejettent les troupes du général Debeney, malgré l'héroïque résistance de celles-ci, en particulier de la 56e division du général de Metz et de la 5e division de cavalerie du général de La Tour. L'armée du général Humbert est obligée d'évacuer Faverolles et von Hutier entre à Montdidier vers 5 heures 15 du soir. Aussitôt maître de la ville et de ses environs, il y fait installer une seconde batterie de « grosses Berthas », destinées à bombarder Paris à 120 kilomètres de distance et à « relayer » les premières.

On le voit, Montdidier tombé, la situation était plus que grave.

C'est alors que le général Pershing, commandant en chef des troupes américaines débarquées en

France, vint trouver Foch pour lui dire : « Nous serions fiers que nos troupes fussent engagées dans la plus grande bataille de l'histoire. Infanterie, artillerie, aviation, tout ce que nous avons est à vous ; disposez-en. »

C'était la matérialisation de cette belle pensée d'un écrivain américain qui, au moment du départ des troupes des Etats-Unis pour l'Europe, avait lancé cette phrase où s'exprime la reconnaissance de tout un peuple : « La Fayette, nous voici ! »

***

Nous avons dit que la situation était grave.

Les Allemands avaient, en effet, creusé dans notre front une « poche » immense ; mais, heureusement, la rapidité même de leur avance avait empêché leur artillerie lourde de les suivre, et von Hutier n'avait guère à sa disposition que les batteries de campagne de 77. L'aviation française et anglaise, d'autre part, affirmait sans cesse sa supériorité sur l'aviation allemande dans toutes les rencontres. L'espoir commençait à renaître.

Les Allemands avançaient, cependant, sans cesse sur les deux rives de la Somme et marchaient dans la direction d'Amiens. Les unités anglaises avaient été refoulées et le 18e corps avait dû se replier sur Moreuil, après avoir abandonné Roye. Amiens se trouvait ainsi très menacé.

Foch alors prit la décision suprême. Il se servit

d'une ancienne ligne qui barrait le plateau de Villers-Bretonneux. Le général Gough, rassemblant 2 500 hommes qu'il avait ramassés un peu partout, en confia le commandement au général Carey. Celui ci fit une résistance héroïque, qui rappelle les plus belles pages de l'histoire militaire. Obligé d'abord de se replier, il tient quand même ; sa troupe s'augmente de quelques unités, et il réussit ainsi à résister jusqu'à l'arrivée des renforts. Ainsi l'héroïque général anglais justifia la mot de Lloyd George : « La division de Carey a sauvé l'Angleterre. »

Le 26 mars, l'ennemi ne gagne que très peu de terrain : on sent qu'il n'est plus en force et que la bataille faiblit.

Mais il reste la menace de Montdidier, occupé par les troupes de von Hutier. Il faut à tout prix les empêcher de déborder la ville ; sans cela ce serait la route de Paris ouverte aux armées du kaiser. Le général boche a compris l'importance de l'opération et va la tenter en essayant de s'emparer d'Amiens.

Depuis le 25 mars, le général Fayolle commande les armées qui opèrent au sud de la Somme. Nos troupes s'introduisent au milieu des divisions britanniques.

Le 28, von Hutier reprend nettement l'offensive et oblige le général Debeney à reculer sur l'Avre, dans la direction du chemin de fer de Paris. Mais notre artillerie de tous calibres entre en jeu, nos aviateurs font des prodiges et, le soir, le général Fayolle avait la certitude de pouvoir résister efficacement.

La journée du 29 mars se passa en actions et en réactions locales, en attaques et en contre-attaques.

C'étaient des coups d'essai lancés par l'ennemi en prévision de la grande poussée du lendemain.

Le 30 mars, en effet, von Hutier attaque sur toute l'étendue du front, de Noyon à Montdidier. Mais le plan de résistance de Foch se réalisait : le « mur » était dressé, et contre lui les hordes allemandes allaient venir se briser. A Lassigny, la division du général d'Ambly tenait la hauteur du Plessis-Plémont. Assaillie par trois divisions boches, elle dut d'abord fléchir un peu ; mais, dans un ressaut magnifique, elle rejeta les ennemis, leur prit 800 prisonniers, 50 mitrailleuses, et anéantit presque complètement la 7e division allemande.

***

Voyant qu'il n'y a plus rien à tenter de ce côté, l'ennemi va porter tout son effort vers l'ouest, sur la voie ferrée d'Amiens, afin de couper les communications franco-britanniques. C'est le général Debeney qui, à la tête de la 1re armée, doit assurer la résistance.

Le 30, l'ennemi ne lance pas moins de treize attaques contre nos positions ; toutes sont repoussées avec de grosses pertes, et les Anglais reprennent possession de Moreuil.

Mais von Hutier ne se tient pas pour battu. Devant l'insuccès de ses premiers assauts, il va jouer le grand jeu et faire donner la garde ; il lance à l'assaut la 1re division de la garde prussienne. Mais, le 31 mars, elle est repoussée par les baïonnettes de

nos poilus et, le 1er avril, le front était, suivant l'expression consacrée, « stabilisé. » Les Allemands devaient renoncer à enlever Amiens et à atteindre le chemin de fer de Paris.

Du 21 mars au 4 avril, Ludendorff avait, dans cette offensive gigangtesque, perdu 250 000 hommes tués ou blessés.

Le général Foch pouvait donc dire, en recevant les correspondants de guerre des grands journaux : « Le Boche est endigué depuis le 25 ; le flot expire sur la grève. »

Mais quel terrain les Boches avaient conquis ! Ils s'étaient emparés d'un vaste triangle ayant un sommet près d'Arras, un second à Montdidier, un troisième à la Fère. Bapaume, Albert, Combles, Péronne, Ham, Montdidier, Roye, Lassigny, Noyon, Chauny étaient entre leurs mains, et leur avance, en certains points, dépassait 60 kilomètres.

Tel était le bilan de l'offensive allemande de Picardie. Heureusement arrêtée par l'initiative de Foch, elle eût pu, si elle ne fût venue se briser sur le mur réalisé par notre illustre homme de guerre, être le désastre qui aurait conduit les hordes allemandes jusque sous les murs de Paris.

Ils y comptaient bien, d'ailleurs.

Le 5 avril, l'armée allemande lança une attaque violente sur nos avant-postes, mais sans réussir à les faire reculer beaucoup. Le 24 avril, von Marwitz essaye une ruée dans la direction d'Amiens : 50 000 hommes s'élancent sur nos lignes ; les Anglais sont forcés d'évacuer Villers-Bretonneux, et nos troupes doivent abandonner Hangard. Mais, la nuit

suivante, la division australienne du général Birdwood reprend Villers-Bretonneux, et la division marocaine chasse les Boches de Hangard qu'ils avaient, un moment, réussi à occuper.

La bataille de Picardie était finie, celle de la Lys allait commencer. Après l'attaque de mars, voici celle d'avril.

***

Le grand état-major allemand, voyant l'insuccès de la tentative sur Amiens et la route de Paris fermée devant lui, décida de reporter sons effort au nord, afin de faire tomber la ligne des Flandres.

Les Allemands n'avaient alors devant eux, au début de cette attaque à laquelle ils consacraient 110 000 hommes, qu'une armée portugaise de 40 000 hommes.

L'action débuta, le 9 avril, par une préparation d'artillerie d'une grande violence, commencée dès le petit jour, à 6 heures du matin. Les colonnes allemandes s'élancèrent à l'assaut des lignes portugaises dont le centre fléchit ; cependant, nos braves alliés du sud se ressaisirent bien vite et, avec l'ardeur des races latines, exécutèrent d'héroïques contre-attaques à la baïonnette. Mais le nombre devait l'emporter sur la valeur. L'ennemi force la ligne et réussit à passer la Lys dans la soirée.

En présence de ce premier succès, Ludendorff décide de profiter immédiatement de ses avantages. Le 10 avril, l'armée allemande attaque les renforts

anglais commandés par le général Horne ; en même temps, l'armée du général Sixt von Arnim s'élance de l'autre côté pour encercler les troupes qui occupent le fameux « saillant d'Ypres ».

Le 11 avril, les deux armées allemandes cernent Armentières que nos alliés britanniques sont forcés d'abandonner, en se laissant faire 3 000 prisonniers et prendre 45 canons. Le 12 avril, le général boche Eberhardt atteint le pied du mont Kemmel et, au sud de la ligne d'attaque, Locon est enlevé.

En même temps, les efforts de l'ennemi, dont l'effectif se monte à 340 000 hommes, viennent se porter sur Hazebrouck, qui est l'objectif des généreux allemands. Le kaiser, escomptant la déroute des Anglais, s'était installé à Armentières.



Le général Foch, pour parer à l'imminence du péril, décida de lancer contre les divisions allemandes, non seulement des troupes anglaises, mais aussi des troupes françaises. En moins de soixante heures, notre cavalerie arrive, ayant fait plus de 60 kilomètres par jour ; elle était suivie de deux divisions d'infanterie. Le 17 avril, l'armée anglaise du général Plumer évacua avec le plus grand ordre les positions conquises ; c'était un repli que, dans sa merveilleuse divination des desseins de l'ennemi, avait prescrit le général Foch.

Les Boches, de leur côté, poursuivaient leur tentative d'encerclement, suivant leur méthode clas-

sique. Leur plan était bien simple, et quelque peu « cousu de fil blanc » : ils se proposaient d'écraser l'armée belge avec 25 bataillons et 200 canons, d'atteindre le canal de l'Yser, puis de marcher sur Poperinghe.

Les Belges tiennent bon sous l'attaque allemande, contre laquelle ils se retournent à la baïonnette, enlevant à l'ennemi 700 prisonniers et 45 mitrailleuses. Mais les choses allaient moins bien sur les bords de la Lys : là les Anglais se voyaient contraints d'évacuer Neuve-Eglise dans la nuit du 14 au 15 avril ; puis ils durent encore évacuer Bailleul.

Une accalmie se produisit alors dans l'allure générale de la bataille. Mais les Allemands, sous cette tranquillité apparente, cachaient les préparatifs d'un coup décisif qui devait leur livrer le mont Kemmel, ce poste qui gardait tout l'ensemble des monts de Flandre. Ce fut l'armée de von Arnim qui reçut la mission de s'en emparer ; elle était forte de plus de 100 000 hommes.

Le 25 avril, après un long et violent bombardement, les Boches attaquèrent les troupes franco-britanniques chargées de la défense du mont Kemmel. Malgré une résistance héroïque des Anglais, ils forcèrent ceux-ci à évacuer Dranoutre et Wychstœte et cernèrent le 30e régiment français qui occupait la montagne, en nous faisant 6 500 prisonniers et en nous prenant 220 mitrailleuses. Le lendemain, nous lançâmes plusieurs contre-attaques pour reprendre la montagne, mais ce fut en vain : les Boches s'y étaient consolidés et s'y cramponnaient énergiquement.

La conquête du mont Kemmel par l'ennemi était, pour celui-ci, un succès indéniable et pour nous un échec sérieux. Les Allemands tentèrent d'en profiter de leur mieux. Une attaque générale fut menée par l'armée de Sixt von Arnim contre les positions franco-britanniques en arrière du Kemmel ; mais les alliés tinrent bon et, le 1er mai, la progression allemande pouvait être considérée comme arrêtée dans ce secteur.

Cependant, au 1er mai, notre situation n'était pas brillante. Après la poche formidable creusée dans nos lignes par l'offensive d'avril sur la Somme, voici qu'une nouvelle poche s'était formée sur la Lys, et l'avance de l'ennemi l'amenait presque sous les murs d'Hazebrouck. Pourtant, en dépit des pertes de terrain, en dépit des pertes d'hommes et de munitions, l'Entente pouvait reprendre courage. Les Allemands, en effet, avaient raté leur coup qui devait séparer les Français des Anglais en écrasant ces derniers. En outre, les Alliés avaient maintenant l'unité de commandement, et l'on peut dire que la nomination de Foch au poste de généralissime équivalait à une victoire. Enfin les Américains, en dépit des mines et des sous-marins, débarquaient à raison de 150 000 par mois.

Mais il fallait compter avec la « hâte d'en finir », qui était le sentiment dominant en Allemagne. Dans ce but, les armées du kaiser allaient donner un effort suprême : après l'offensive de mars et celle d'avril, nous allons voir se dessiner celle de mai, celle qui fut la plus dangereuse et qui amena les troupes allemandes à 75 kilomètres de Paris.

*
* *

Les premiers jours du mois de mai se passèrent dans un calme relatif. Ludendorff préparait, dans le plus grand secret, son attaque décisive, et cette attaque, il allait la lancer précisément contre celle de nos positions que tout le monde tenait pour imprenable, contre ce Chemin-des-Dames conquis au prix de tant d'héroïques efforts.

Au milieu du mois de mai, le général en chef des armées du kaiser disposait de 2 470 000 hommes, dont 800 000 étaient en arrière, autour de la frontière de Belgique, entre la Sambre, la source de l'Oise et la Meuse. Ces 800 000 hommes occupaient donc le nœud des chemins de fer qui descendent, en divergeant, vers la Seine et l'Ile-de-France.

Pendant ce temps-là, les tranchées françaises étaient en repos. Après les dures batailles de Picardie et des Flandres, les hommes avaient été envoyés dans un « secteur calme », et celui du Chemin-des-Dames semblait, par sa réputation d'inexpugnabilité, devoir mériter amplement ce qualificatif.

Combien les « théories », en matière de stratégie, sont trompeuses ! Combien les vérités « admises » sont vite devenues des erreurs ! Nous allions le voir au Chemin-des-Dames, au sujet duquel tous les écrivains militaires développaient à l'envi le thème de l'inviolabilité des fronts.

Ce fameux Chemin-des-Dames, que l'on considérait comme une citadelle imprenable, tant à cause de sa position topographique que par suite des défenses qui y avaient été accumulées, allait tomber sous le coup de bélier de l'attaque allemande, et sa chute allait amener la phase la plus redoutable de l'invasion ennemie.

Notre état-major croyait que l'ennemi n'avait, d'après les apparences, que 13 divisions entre Noyon et Reims, sur un front de 80 kilomètres. On pouvait donc s'estimer en sécurité en laissant derrière les lignes formidables du Chemin-des-Dames 4 divisions françaises et 4 divisions anglaises.

Mais Ludendorff savait que les troupes de la défense étaient fatiguées par les durs combats qu'elles avaient eu à soutenir. Aussi mit-il en jeu les moyens nécessaires pour les écraser d'un formidable coup de massue.

Contre les 8 divisions franco-britanniques, il dirigea 25 divisions d'attaque, soit, en tout, 300 000 hommes. Derrière ces 25 divisions, il y en avait 17 autres, qui devaient les suivre à trois jours d'intervalle.

Le plan du général allemand n'était pas compliqué : pendant que la masse principale des troupes d'assaut allait attaquer de front les lignes du Chemin-des-Dames, il tournerait cette position par l'est, à Juvincourt, pour prendre le plateau à revers et atteindre le plus tôt possible les ponts de l'Aisne. Ainsi le rempart qui protégeait l'Ile-de-France tomberait et la route de Paris serait ouverte.

La préparation se fit dans le plus grand mystère :

les troupes arrivèrent des Ardennes uniquement par marches de nuit, se dissimulant, pendant le jour, dans les villages et dans les forêts. L'aviation elle-même, quelle que fût l'habileté de ses observateurs, était impuissante à en déceler la présence.

D'ailleurs, tout concourait à donner une impression de sécurité : peu ou pas d'avions boches au-dessus de nos lignes, peu ou pas d'actions d'artillerie ; aussi nos divisions ne s'attendaient-elles pas à l'attaque terrible qui allait les chasser de ces positions si chèrement achetées.

Le 27 mai, au petit jour, le tonnerre du bombardement se met à gronder. Entre 2 heures et 4 heures du matin, ce ne sont qu'obus explosifs, obus à gaz toxiques, se succédant avec une rapidité et une violence inouïes. C'était la préparation de l'attaque.

Celle-ci fut lancée à 3 heures 30 : l'infanterie allemande arrive, comme une trombe, sur nos divisions absolument surprises. La division anglaise, qui occupait le plateau de Californie, clef de la position, n'aperçut l'ennemi que quand il escaladait les pentes. Elle dut abandonner le plateau à 4 heures et demie. Au sud-est, la 50e et la 8e division sont littéralement submergées par le flot montant des assaillants. La 50e tient jusqu'à l'impossible, mais, après des pertes énormes, elle est obligée de se replier sur l'Aisne. Au sud de cette rivière, la 21e division anglaise et une division française résistent de leur mieux, mais l'attaque se poursuit avec des forces nouvelles qui arrivent à tout instant et qui emportent tout. Rien ne peut s'opposer à cette vague immense, et l'héroïsme des soldats, français ou anglais, jeunes

« bleus » ou vieux « territoriaux », ne peut pas tenir tête à la poussée du nombre. A certains moments, nos poilus se battaient à 1 contre 8 ! Ce qui est vraiment miraculeux, c'est qu'ils aient pu résister aussi longtemps.

La ruée allemande se répand au sud du plateau ; les Boches arrivent aux ponts de l'Aisne que nos sapeurs n'ont pas eu le temps de couper et qu'ils traversent. D'ailleurs nous avions perdu Pinon, Chavignon, la Malmaison, Courtecon, Cerny.

Vers midi, le village de Vailly tombe entre les mains de l'ennemi. Jusqu'au soir, c'est une lutte sans merci qui amène des combats corps à corps. Notre division coloniale fait des prodiges, qui arrachent aux Anglais, qui combattent avec elle, des cris d'admiration. Mais que peut la valeur contre le nombre? Il faut céder. Trois bataillons français, cernés dans la forêt de Pinon, tiennent jusqu'au lendemain à 2 heures 30. Alors, ils envoient un message par pigeon, avec ces mots plus grands, dans leur laconisme, qu'un long récit : *Les trois derniers hommes des trois bataillons viennent de se rendre !*

L'ennemi avait passé l'Aisne entre Vailly et Berry-au-Bac, et nos troupes étaient rejetées, en désordre, vers le sud. Le soir de cette première journée, les Boches dépassaient la Vesle, occupaient le Mont-Notre-Dame, ayant réalisé ainsi une avance de 18 kilomètres.

Les habitants de ces régions fuyaient en hâte leurs demeures dévastées, laissant entre les mains des Huns tout ce qu'ils possédaient. On était arrivé au 28 mai.

Ce jour-là, le kronprinz attaque par les deux extrémités de son front de bataille, à la fois au plateau de Laffaux et au massif de Saint-Thierry. Nos troupes résistent héroïquement, et le général des Vallières trouve une mort glorieuse au milieu de ses soldats. Mais toutes les hauteurs qui commandent Soissons sont désormais entre les mains de l'ennemi, qui conquiert du même coup Braisne et Fismes et commence l'attaque du plateau du Tardenois.

Les contingents français et anglais se battent coude à coude, « épaule contre épaule, » comme dit la légende écossaise. Pas un seul moment, le contact étroit entre les Alliés n'est rompu, et l'ennemi, au lieu de lancer, comme au 21 mars, des attaques divergentes sur des adversaires séparés, se voit forcé de grouper ses efforts pour une attaque unique contre une armée homogène. Et si nous sommes obligés de céder sous le nombre, du moins cédons-nous en demeurant en liaison constante et serrée avec nos braves alliés.

Ceux-ci tenaient le plateau de Saint-Thierry ; mais ils se voient bientôt encerclés par le flot montant de leurs assaillants et doivent l'évacuer après soixante heures d'une résistance où les faits héroïques ne se comptent pas.

***

Cependant l'infanterie du kronprinz, continuant son avance accélérée, avait passé les deux rivières. Les Allemands disposaient de six mitrailleuses par

compagnie et les hommes avaient en abondance des fusils-mitrailleurs. Nos troupes en retraite étaient arrosées d'une véritable pluie de balles. Nos avions signalaient l'arrivée de troupes venant renforcer les effectifs allemands de première ligne.

Dès lors la bataille devient acharnée : c'est une lutte sans trêve et sans merci. Malgré une résistance tenace du général Duchesne et de son armée, la pression ennemie s'exerce sur toute l'étendue du front, plus dure à chaque instant.

Soissons, bombardé à raison de 1 200 obus par jour, incendié de fond en comble, est enlevé par des troupes prussiennes, et la prise de la ville nous contraint de reculer sur la Crise, pendant que l'armée de von Bœhm brise nos lignes et nous enlève la position de Loupeigne.

Le lendemain, 29 mai, les Boches attaquaient Fère-en-Tardenois, après en avoir bombardé les maisons et mitraillé les habitants dans une incursion d'avions. Une division française essaye de défendre la position assaillie et, pendant plus de seize heures, elle combat avec l'intrépidité propre à nos poilus. Deux divisions allemandes viennent apporter leur appoint à l'attaque initiale. Une brillante contre-attaque des nôtres rejette un instant les assaillants ; mais il faut succomber sous le nombre et battre en retraite.

La prise de Fère-en-Tardenois avait permis aux Allemands de faire de nouveaux progrès. Le soir du 29, leur front atteignait Bétheny, au nord de Reims ; nous avions perdu près de 35 000 prisonniers ; de nombreux canons de tous calibres étaient aux

mains de l'ennemi, qui s'était emparé, en même temps, de l'aérodrome de Magneux, comprenant 13 hangars et 20 aéroplanes, ainsi que des abondants dépôts de munitions de Soissons et de Fismes.

Le 30 mai, 42 divisions allemandes, représentant plus de 500 000 hommes, marchent vers la Marne, entre Soissons et Reims. En présence de cette masse d'ennemis, que pouvaient faire les quinze divisions françaises qui se trouvaient en ligne? Toute résistance tendant à arrêter l'avance boche était matériellement impossible, et la retraite, cette retraite si contraire à l'esprit de nos troupes, s'imposait cependant par mesure de prudence.

Le 30 mai, dans la soirée, nous sommes encore obligés de nous retirer sur le mont de Choisy, tandis que l'armée de von Bœhm atteint Jaulgonne. Pour la seconde fois, les Allemands étaient sur la Marne !

Par ailleurs, ils s'emparent de Champvoisy et de Romigny et traversent la Vesle. Le chiffre des prisonniers qu'ils nous ont fait atteint 45 000 !



La bataille durait depuis cinq jours déjà; on était arrivé au 31 mai. Ce jour-là, le kronprinz changea nettement l'allure de son attaque, dirigée jusque-là du nord vers le sud, en orientant sa marche face à l'ouest. Cette manœuvre était également exécutée plus au sud où, par les deux rives de l'Ourcq, les Allemands avançaient jusqu'aux hauteurs de

Neuilly-Saint-Front. D'ailleurs, ayant atteint la Marne à Jaulgonne, ils s'étaient établis sur la rive droite de la rivière, entre Verneuil et Château-Thierry, réalisant ainsi une base de 25 kilomètres qui représentait la menace directe contre Paris.

C'est, en effet, la capitale de la France que les Huns cherchaient à encercler et à prendre ; c'est Paris qui devait couronner leurs efforts. Naturellement, le bombardement de la grande ville par avions et par canons à longue portée avait repris en même temps que l'offensive. Les rues de la grande ville se firent peu à peu désertes ; on avait commencé à évacuer vers le midi de la France les archives et les dépôts des grandes banques. Tous les musées avaient été vidés et leurs collections transportées en province. L'avance des Boches à Château-Thierry devenait inquiétante, et beaucoup de Parisiens quittaient la ville pour s'installer en province, où l'on ne trouvait plus à se loger. On organisait des départs collectifs des enfants. des écoles que l'on cherchait à mettre à l'abri. En un mot, on prenait, — et très sagement d'ailleurs, — toutes les précautions que commandait la prudence. La gaiété française ne perd jamais ses droits, et un dessin d'Albert Guillaume passait de mains en mains, avec la légende suivante : « Ce n'est pas parce qu'on prend son parapluie qu'il doit forcément pleuvoir. »

La bataille demeurait dure ; mais nos renforts arrivaient sans trêve, et l'inégalité entre les forces opposées diminuait. Malgré cela, l'encerclement de Reims se resserrait, et la ville n'était plus qu'un monceau de ruines. Le fort de la Pompelle était dé-

fendu par le général Gouraud et ses troupes noires que les Boches essayèrent de déloger, mais en vain : ils furent repoussés, et les Américains vinrent prendre position, coude à coude avec nos hommes, sur la Marne, entre Verneuil et Château-Thierry.

Les Boches, ayant décidé leur conversion face à l'ouest, poussent tout leur effort dans ce sens. Visiblement ils s'efforcent de réaliser l'avancée sur Paris ; mais pour cela il leur faut posséder la forêt de Villers-Cotterets, qui protège de ses abris, impénétrables à l'observation des aviateurs ennemis, la concentration de nos effectifs. La lutte va se concentrer autour d'elle.

Les effectifs allemands tentent de déborder la forêt à la fois par le sud et par le nord. Le 2 juin, après six jours de combats ininterrompus, nos troupes se voient forcées, cédant sous la pression du nombre, de laisser les Boches occuper le ravin de Hautebraye et le village ; mais, le soir, une énergique contre-attaque nous rend le terrain perdu ; la lutte continue. L'ennemi paraît avoir « besoin de souffler ».

Son effort se porte sur Château-Thierry.

Le 1er juin, von Bœhm avait réussi à s'approcher des lisières de la grande forêt du Valois en s'emparant des villages de Faverolles, de Corcy et de Longpont. Une brillante contre-attaque de nos poilus nous avait rendus les trois villages.

La poussée que l'ennemi avait amorcée le long de la Marne est arrêtée également ; partout nos hommes combattent avec vigueur et enthousiasme ; ils sentent que l'adversaire commence à s'épuiser. Celui-ci, montrant un regain d'énergie, attaque avec violence,

le 3 juin, les lisières de la forêt et nous fait 2 000 prisonniers. A Trœsnes, deux divisions de la garde prussienne tentent d'encercler le village ; elles échouent grâce au concours des Américains qui sont venus nous renforcer, ainsi que nos fidèles et braves alliés les Anglais, qui empêchent l'ennemi de s'établir dans la partie nord de Château-Thierry qu'il avait atteinte.

L'avance des Allemands était, certes, considérable, mais on les sentait vraiment à bout de souffle ; et, comme l'avait dit, sans ambages, Clemenceau devant les Chambres : « Le fléchissement est venu, énorme pour l'armée anglaise avec des pertes incroyables, redoutable et dangereux pour l'armée française. Nos effectifs s'épuisent, mais les Américains viennent pour la partie décisive : *il reste aux vivants à parachever l'œuvre magnifique des morts !* »

***

Malgré la fatigue manifeste de leurs troupes, énervées de voir l'objectif de leurs attaques leur échapper éternellement, les Allemands ne renonçaient pas, cependant, à l'espoir d'atteindre Paris. Ils comptaient, une fois la capitale entre leurs mains, voir capituler la France.

Aussi rassemblaient-ils, dans tous les secteurs du front, tous leurs effectifs disponibles afin de les grouper en vue d'une grande et décisive bataille qui serait livrée sous Paris. Les batailles de Picardie et du Chemin-des-Dames leur avaient procuré une avance



Soldats français s'abritant dans des trous d'obus pendant un bombardement.

considérable, et fourni les deux mâchoires de l'étau qui devait encercler la capitale ; il ne s'agissait plus pour eux, dans un effort suprême, que de resserrer l'étau pour obtenir l'écrasement définitif de l'armée française.

Mais, pour cela, il leur fallait être maîtres des deux forêts de Compiègne et de Villers-Cotterets.

C'est par Compiègne que les Boches vont commencer leur attaque.

La 18e armée, celle de von Hutier, devait enlever Compiègne en quarante-huit heures, et il résulte de papiers trouvés sur des prisonniers qu'on avait fait briller aux yeux des soldats du kaiser l'espoir d'un pillage sans fin dans un pays où abondaient les châteaux et les riches demeures.

C'était toujours la « Kultur » allemande qui se manifestait !

D'ailleurs, l'ordre du jour adressé aux hommes au début de l'attaque disait sans détours : « Derrière le premier objectif, c'est Paris ! *Aus nach Paris* !!! »

Von Hutier disposait de 14 divisions, soit environ 170 000 hommes, sur 35 kilomètres, entre le sud de Montdidier et le sud de Noyon.

Le 9 juin, vers 1 heure du matin, un bombardement violent par obus à gaz asphyxiants est exécuté contre nos lignes, en avant et en arrière. A 4 h. 30, l'infanterie allemande part en colonnes serrées à l'attaque générale, surtout dans la partie centrale, le long de la rivière du Matz.

Nos troupes cèdent encore, mais très peu à la fois. Ce n'est plus le coup de surprise du 27 mai : elles subissent une poussée à laquelle elles sont pré-

parées. Notre aile droite recule et laisse l'ennemi escalader les premières pentes du massif de Lassigny. C'est là que notre fléchissement est le plus grand.

Les Allemands essayent aussitôt d'exploiter ce succès ; ils gagnent le bois de Ressons, le sud de Cuvilly, s'emparent du plateau de Bellinglise et réussissent, au prix de lourdes pertes, à pénétrer dans le bois de Thiescourt.

On était arrivé au 10 juin, et cette journée devait marquer, par la réussite victorieuse de l'offensive du général Mangin, le début des heures réparatrices qui allaient commencer et se terminer par la victoire.

***

Dès le matin, von Hutier avait reçu en renfort de nouvelles divisions ; il les lance à l'assaut, d'une part le long du Matz, d'autre part, sur le plateau de Belloy. Nous résistons ferme sur ce plateau que nous n'abandonnons qu'après avoir infligé aux assaillants des pertes sanglantes.

Mais, à droite de la ligne d'attaque, le plateau de Lassigny tombait définitivement aux mains des Boches.

Les héroïques cavaliers qui défendaient le Plémont avaient, la veille, été attaqués quatorze fois ; ils sont obligés de céder sous le nombre, et l'ennemi peut ainsi forcer nos lignes l'une après l'autre.

Nous sommes obligés de nous replier sur le cours inférieur du Matz.

Ribécourt est aux mains des Allemands ; des combats corps à corps se livrent dans les rues de Machemont et de Béthancourt.

Pour ne pas nous exposer à un encerclement complet, il nous faut reculer encore. L'ordre est donné aux divisions de se replier sur Bailly et Tracy-le-Val, en avant de la forêt de Laigue. Notre ligne, dès lors, s'appuie à gauche sur l'Oise, à droite sur le plateau de Moulin-sous-Touvent.

Mais là vont s'arrêter les succès de von Hutier. Certes, la journée avait bien commencé pour lui, mais elle va mal finir.

Les Allemands avaient réussi à nous rejeter sur la petite rivière l'Aronde. Mais c'était le général Mangin qui défendait la rivière. Le brillant « colonial » allait montrer aux Boches de quoi étaient capables nos troupes sous les ordres d'un chef tel que lui.

A tout prix il nous fallait reprendre Méry, tombé aux mains de l'ennemi qui pouvait s'en faire un observatoire et une position de commandement. A 5 heures, nos chasseurs atteignent les Vergers, enlèvent le village, et le soir, à 10 heures, un feu continu de notre artillerie massacrait les rassemblements boches, bien à l'arrière de leur front.

Cette brillante affaire surprend von Hutier, qui continue à s'avancer vers l'Aronde ; son avance est rejetée par nos troupes.

Le 11 juin arrive : c'est le jour de notre contre-attaque.

Usant à merveille de ses admirables bataillons

de tirailleurs sénégalais, Mangin lance son attaque de flanc sur un front de 12 kilomètres, entre Rubescourt et Saint-Maur.

Nos troupes noires, fières de combattre sous l'œil de leur chef qui les électrise, enlèvent le plateau du Frétoy, reprennent le bois de Genlis, le plateau de Belloy, font plus de 1 000 prisonniers et prennent 19 canons. C'était l'arrêt de l'offensive allemande.

Von Hutier dut comprendre, alors, qu'il lui serait impossible d'enlever Compiègne. Refoulé dans toutes ses tentatives, il se voyait cloué sur sa ligne, en attendant l'heure où il allait l'abandonner et battre en retraite.



Mais le grand quartier général allemand ne pouvait pas s'avouer vaincu : il lui fallait, au moins, sinon une riposte, du moins une tentative de riposte.

C'est ce qui fut fait le 12 juin 1918.

Ce jour-là, les Boches attaquèrent à l'improviste entre les forêts de Villers-Cotterets et de Compiègne. Von Bœhm lance sur ce front de 12 kilomètres, après un violent bombardement par obus à gaz asphyxiants, trois divisions en formations compactes. Il parvient vers midi à installer ses troupes à Laversine et à Cutry. L'état-major allemand avait l'espoir d'être, le lendemain, à Pierrefonds ; mais il lui fallut déchanter.

En réalité, il n'arriva qu'à Cœuvres, et encore au prix de pertes sanglantes. Le 13 et le 14 juin, il dut piétiner sur place, et le 15, une audacieuse contre-attaque nous rendait de nouveau maîtres de Cœuvres.

Médusé par notre résistance et notre contre-offensive, l'ennemi demeura presque inerte jusqu'au 25 juin. Nous profitâmes de sa stupéfaction pour pousser en avant, et le 28 juin nous pûmes reprendre le plateau de Cutry, faisant aux Boches 1 400 prisonniers et leur prenant 119 mitrailleuses. Du même coup deux divisions allemandes étaient anéanties.

L'échec de von Hutier sur le Matz avait été suivi de l'échec de von Bœhm à Cœuvres. Von Below essaya, pour compenser les insuccès, de s'emparer de Reims en attaquant la ville de toutes les positions qui l'encerclaient par le nord.

A 6 heures du soir, le 18 juin, un bombardement effroyable fut lancé sur toutes les lignes françaises. Se croyant sûr de l'effet produit par ses obus asphyxiants, l'ennemi lance trois divisions sur nos positions. Arrêté par la résistance de nos héroïques troupes coloniales, il est repoussé avec de grosses pertes et se voit obligé de regagner ses positions de départ.

C'est sur ce troisième échec allemand que se termina la campagne du printemps de 1918.

Certes, elle avait donné à l'ennemi des avantages de terrain sérieux, mais elle nous avait donné, par contre, l'unité de commandement ; elle avait épuisé l'ardeur offensive des Boches ; elle avait permis, grâce à la résistance de nos troupes, l'arrivée des Américains. Dans nos ports, plus d'un million de soldats des Etats-Unis avaient débarqué, pleins d'ardeur et d'enthousiasme : c'était la certitude de la victoire ; victoire dont l'arrêt de l'offensive allemande marquait la préface d'une façon irréfutable.

CHAPITRE IX

LA CAMPAGNE D'ÉTÉ DE 1918

LA MARCHE A LA VICTOIRE

L'attaque des Allemands. — La faute de Ludendorff. — Toujours les visées sur Paris. — 350 000 hommes autour de Reims. — Foch, Gouraud, Mangin. — L'attaque du 15 juillet. — Les ripostes du commandement français. — Les armées Mangin, Degoutte, de Mitry, Berthelot. — Les Allemands repassent la Marne. — Ludendorff donne l'ordre de battre en retraite. — 850 000 Boches en déroute. — Les attaques anglaises dans le nord. — Sir Douglas Haig, Rawlison Byng et Horne. — Reprise de Bapaume. — Chute du massif de Saint-Gobain. — Les Américains à Saint-Mihiel.

Nous laisserons de côté, pour en parler dans un autre volume, les événements qui se sont déroulés, en juin 1918, sur le front italien, ainsi que les admirables combats livrés dans la mer du Nord par la flotte anglaise, toujours digne de ses plus héroïques traditions.

Nous allons, continuant le récit des opérations du printemps, passer à celui des opérations qui se sont déroulées pendant l'été de 1918 et qui, grâce au génie de Foch, amenèrent, par la défaite des Huns, la victoire définitive des armées de l'Entente.

A l'intérieur, les menées boches allaient leur train, mais étaient paralysées par les campagnes de Daudet et par l'énergie patriotique de Clemenceau. Au cours du mois de juillet 1918, l'ancien ministre Malvy, traduit devant la Haute-Cour, se voyait condamné à cinq ans de bannissement.

C'est alors que l'état-major allemand commit la lourde faute, celle qui devait amener la défaite des armées du kaiser, celle qui devait avoir comme conséquence la chute de l'empire des Hohenzollern et la libération du monde civilisé.

Le commandement allemand voyait, en effet, de plus en plus la décision des opérations lui échapper. Chaque jour, 12 000 soldats américains débarquaient en Europe. On essayait bien de cacher le fait aux soldats boches, à qui on avait répété que, grâce aux invincibles sous-marins, pas un Américain n'arriverait de ce côté de l'Atlantique ; ils avaient dû se rendre à l'évidence en voyant les drapeaux étoilés devant eux, et leur moral s'en ressentait.

L'état-major allemand comprenait donc qu'il lui fallait en finir au plus vite, sous peine de n'en finir jamais.

Il était, d'ailleurs, un peu tard pour lui.

En effet, tandis que, au 21 mars, Ludendorff avait sur nous une supériorité numérique de 500 000 hommes, Foch, à son tour, dispose, en juillet, de 600 000 Américains bien entraînés, sans compter 600 000 autres qui s'instruisent dans des camps en France. Les chances ne sont donc plus du côté boche.

Dès lors, Ludendorff se demande de quel côté il va frapper le grand coup, celui qui, dans sa pensée,

doit compléter l'anéantissement de la France, blessée, c'est certain, par les offensives de mars, de mai et de juin, mais cependant toujours debout, l'épée au poing, le regard vers l'ennemi.



Depuis le 20 juin, les Allemands préparaient cette bataille suprême. Ils font des merveilles de camouflage pour dissimuler leurs intentions et tromper notre état-major sur leurs préparatifs. Mais Foch est là, il n'est pas de ceux que l'on puisse « mettre dedans » facilement.

Il lit dans la jeu de l'adversaire comme dans un alphabet. Il prépare ses divisions à l'action définitive dont il a, dans son esprit, arrêté déjà les grandes lignes et dont il va être le seul maître.

Vers le milieu du mois de juin, les Anglais font des attaques locales en Flandre, à Nieppe, à Locon, entre la Bassée et l'Ancre. Dans la région de Château-Thierry, Foch multiplie ses coups d'essai ; partout les troupes de l'Entente manifestent une initiative que l'on avait dû trop souvent laisser prendre aux armées allemandes.

Le 28 juin, les Anglais attaquent la forêt de Nieppe et y font 400 prisonniers ; le 30, ils réalisent, près d'Albert, dans la Somme, un brillant coup de main. Le 3 juillet, les Australiens, ces « as » de l'armée britannique, s'emparent de Hamel et font un coup de filet de 1 500 Boches.

Au sud de l'Aisne, entre Ambleny et Montgobert, le général Mangin enlève Fosse-en-Haut, Laversine et Cutry, en faisant 1 500 prisonniers. Dès lors nous donnions à l'ennemi l'impression que nous prenions l'initiative de la guerre, que c'était nous qui devenions « chefs d'attaque ».

Le 8 juillet, nous dégagions la forêt de Retz par la prise de la ferme de Chavigny et du pays environnant. Pendant ce temps-là, les Américains avaient brillamment reçu le baptême du feu : le 25 juin, ils avaient enlevé le bois Belleau ; le 1er juillet, ils enlevaient le village de Vaulx, où ils faisaient 500 prisonniers.

Le 11 juillet, nos poilus enlevaient Longpont et Carcy ; le lendemain nous attaquions près d'Amiens et nous prenions Castel et les bois environnants.

L'ennemi « encaissait » les coups sans paraître s'en soucier. En réalité, il assurait la concentration de ses effectifs. Comme ses tentatives à l'ouest du front avaient échoué, il était manifeste qu'il allait porter son effort vers l'est et qu'il allait tenter le grand coup en Champagne.



Quelle était donc la pensée « de derrière la tête » qui guidait Ludendorff dans ses opérations ?

Il voulait évidemment, par une attaque en coup de hache, couper nos armées de l'est de celles de l'ouest. Alors il investissait Verdun d'une part et,

de l'autre, il se retournait sur Paris, dont la conquête serait la fin de la guerre.

Pour réaliser cette conception stratégique, Ludendorff avait organisé trois armées.

La première devait opérer sur la Marne, sous les ordres de von Bœhm.

La seconde était placée sous le commandement de von Mudra, la troisième avait à sa tête von Einem ; ces deux dernières armées réunies sous le commandement suprême du kronprinz

Au centre du champ de bataille était Reims, la ville martyre, dont les ruines fumantes, dont la cathédrale éventrée attestaient la férocité allemande. Ludendorff espérait tourner la ville par l'est et par l'ouest. Alors c'était la prise de Châlons et d'Epernay, c'est-à-dire la porte largement ouverte aux envahisseurs dans la direction de l'Ile-de-France.

Le 15 juillet, l'ennemi avait 340 000 hommes prêts à l'attaque : 170 000 à l'est de Reims et 170 000 à l'ouest. En outre, 350 000 hommes étaient massés en seconde ligne.

Pendant un mois, les Boches avaient tout préparé pour cette bataille suprême : leurs pionniers avaient réparé les routes, jeté des ponts sur tous les cours d'eau ; leurs artilleries avaient accumulé d'immenses dépôts de munitions. Tout cela se faisait la nuit ; le jour on ne voyait rien.

Mais nos grands chefs veillaient. Foch voyait clair dans le jeu de Ludendorff, malgré tous ses camouflages.

Le général Gouraud, le glorieux et héroïque mutilé des Dardanelles, l'une des gloires militaires les

plus pures de cette guerre formidable, adressait, le 7 juillet, à ses troupes, l'ordre du jour suivant :

« Vous pouvez être attaqués d'un moment à l'autre. Vous sentez tous que jamais une bataille défensive n'aura été engagée dans des conditions plus favorables. Nous sommes prévenus et nous sommes sur nos gardes. Vous combattrez sur ce terrain que vous avez, par votre travail, transformé en une forteresse redoutable. Le bombardement sera terrible : vous le supporterez sans faiblir. L'assaut sera rude dans un nuage de poussière, de fumée, de gaz ; mais votre position et votre armement sont formidables. Cet assaut, vous le briserez, ET CE SERA UN BEAU JOUR ! »

Cette « forteresse » dont parlait l'héroïque général, c'était le secteur de Champagne, que ses poilus, par leurs terrassements, avaient transformé en une place d'armes jugée inexpugnable.

* * *

Le 10 juillet, en raison même du silence de l'ennemi qui s'abstenait de répondre à nos attaques d'artillerie, on pouvait être assuré que l'attaque décidée par Ludendorff allait se produire à brève échéance.

Par des dires de prisonniers, habilement confessés par nos interprètes, on savait que, le 14 au matin, tous les hommes de l'armée allemande avaient reçu leurs vivres et que l'attaque allait être lancée.

En effet, le 15 juillet, à minuit, le bombardement commença, avec une violence inouïe.

A 4 h. 30, l'assaut des Allemands fut lancé sur toute la ligne. Partout nos troupes soutinrent le choc avec une fermeté admirable.

Le kaiser avait voulu assister à l'écrasement de ces Français abhorrés. Ayant à ses côtés Ludendorff et ses aides de camp, il se tenait sur le Blanc-Mont. Eh bien ! il put assister à l'écrasement de la garde, des Poméraniens, des Bavarois, qui furent réduits en bouillie par le tir de nos canons, lardés par les baïonnettes de nos poilus. Ce fut une « journée de Rosalie » autant qu'une « journée de 75 ».

Cette fois, c'était l'insuccès net pour les Boches.

Le kaiser put s'en convaincre, comme il s'en était convaincu en 1914, au « grand couronné » de Nancy, sauvé par le génie de notre grand, de notre immortel général de Castelnau.

Gouraud, dans toute cette affaire, n'avait perdu que 5 000 hommes ; von Einem en avait perdu plus de 40 000 !...

Pendant que ce dernier recevait cette magistrale raclée, von Bœhm essayait de franchir la Marne et réussissait, grâce à la protection de sa puissante artillerie lourde, à jeter des ponts sur la rivière, entre Château-Thierry et Dormans. L'ennemi put passer sur la rive gauche, malgré la résistance des Américains et réussit à atteindre Condé-en-Brie ; mais il avait subi des pertes énormes, et nous lui avions fait plus de 1 500 prisonniers.

Alors il tenta d'élargir ses positions, de « se donner de l'air ». Tout son effort se porta dans la direction

d'Epernay, vers lequel il s'avançait à la fois sur les deux rives de la Marne. Après différentes alternatives de succès et d'insuccès, il réussit à atteindre Monvoisin, à 10 kilomètres d'Epernay.

Mais alors commencent nos contre-attaques.

Partout nos troupes marchent vivement de l'avant. Partout, sous la pression de nos poilus ainsi que sous celle des divisions italiennes qui sont venues combattre sur le front français, les Boches sont rejetés sur leurs lignes de départ. C'est l'arrêt de leur offensive, et bientôt le commencement de la nôtre.

***

Jusqu'à présent, la manœuvre allemande n'avait abouti qu'à un échec ; nous allons voir cet échec se transformer en une défaite.

Pendant que les régiments allemands se faisaient anéantir en Champagne sous les yeux de Guillaume II, l'offensive française allait se dessiner et porter l'attaque au point faible du front ennemi, c'est-à-dire au sud de Soissons.

Ludendorff croyait nos troupes très affaiblies et espérait les contraindre ainsi à se masser autour de Paris, où il comptait les vaincre « par encerclement », suivant sa méthode ordinaire.

Mais Foch avait vu le défaut de la cuirasse et avait conçu un plan magistral : pendant que les

armées de Gouraud et de Berthelot tiendraient coûte que coûte en Champagne, les armées Mangin et Degoutte attaqueraient de flanc le front allemand en Tardenois.

L'heure était propice pour cette manœuvre audacieuse : des divisions françaises venaient d'être ramenées d'Italie ; l'armée anglaise s'était complètement refaite, et notre matériel était enfin de premier ordre.

Quant à Ludendorff, malgré sa réputation de grand homme de guerre, il semblait ne rien voir, et, dans son orgueil de général prussien persuadé de son invincibilité, il faisait croire à la presse allemande et croyait lui-même que l'armée française n'avait plus de réserves ; et cela juste au moment où les divisions américaines se massent à l'abri des forêts du Valois et où les régiments de Mangin s'apprêtaient à bondir sur l'ennemi confiant dans sa force légendaire.

A ce moment, les positions de nos troupes étaient les suivantes :

A l'ouest, le général Fayolle ; au centre, le général de Maistre ; à l'est, notre grand Castelnau.

Sous les ordres de Fayolle se trouvaient : la 1re armée, général Debeney, sur l'Avre ; la 3e armée, général Humbert ; la 10e armée, général Mangin, sur l'Ourcq, et la 6e armée, général Degoutte, entre l'Ourcq et la Marne.

Sous les ordres du général de Maistre : la 9e armée, général de Mitry, sur la Marne ; la 5e armée, général Berthelot, et la 4e armée, général Gouraud.

Enfin le général de Castelnau commandait la 2e armée, général Hirschauer ; la 8e, général Girard, et la 7e, général de Boissoudy.

En face des armées Mangin, Degoutte, de Mitry et Berthelot, se trouvait une vaste poche allemande, appuyée sur la Marne et défendue par les deux armées de von Bœhm et de von Mudra.

Quatre divisions américaines étaient réparties entre l'armée Mangin et l'armée Degoutte, brûlant du désir de se montrer dignes de leurs alliés.

***

Nous sommes au 18 juillet.

Tous les facteurs de la guerre : infanterie, artillerie, tanks Renault, étaient rassemblés en masses énormes, sous le couvert des arbres de la forêt de Retz. Un orage d'une vol ence exceptionnelle vient aider notre commandement à dissimuler ses derniers préparatifs.

Nous étions prêts !

Au petit jour, à 4 heures 30, un ouragan de projectiles vomis par nos canons s'abat, dans la direction de l'est, sur les lignes allemandes, et aussitôt notre infanterie s'élance.

Elle franchit, au chant de la *Marseillaise*, les marécages de Savières et débouche sur le plateau au sud de Soissons, chassant les Boches devant ses baïonnettes.

Alors, nombreux et rapides, arrivent les petits tanks.

Les Allemands sont comme frappés de stupeur devant l'évolution rapide de ces merveilleux engins, qui ont pris la tête de l'attaque. Leur artillerie, surprise, ne tire plus. Les Américains, en bras de chemise, foncent sur l'ennemi à coups de baïonnette, et le général Mangin, de son poste de commandement, peut suivre la progression de la victoire.

A 10 heures, nous occupions Fontenoy, Vaux, Mercin, Vierzy, Villers-Hélon. Partout ce sont des colonnes de prisonniers boches, piteux, que nos soldats chassent devant eux comme du vil bétail. Et la cavalerie, retrouvant l'occasion d'exercer enfin son rôle, part au galop à la poursuite des Allemands qui s'enfuient vers leurs lignes.

Entre l'Ourcq et la Marne, l'armée du général Degoutte progresse d'une façon continue. Les Américains s'emparent de Torcy en un quart d'heure, puis de Belleau et de Givry.

C'est vraiment l'aurore de la victoire. Le butin devient, à chaque minute, plus considérable et nos pertes sont légères.

Les Boches, incontestablement surpris par notre attaque du 18, essayent de réagir. Le 19, ils esquissent un mouvement de résistance ; mais il leur faut reculer de Reims à Château-Thierry. Ludendorff est obligé, pour parer à l'imminence du danger, de rappeler des effectifs des Flandres et de renoncer à l'offensive qu'il y préparait.

Mais, à peine ces renforts sont-ils arrivés sur le terrain de la bataille, qu'ils sont culbutés par Man-

gin et ses troupes noires qui s'emparent de Neuilly-Saint-Front. Degoutte s'empare de Livy-Clignon.

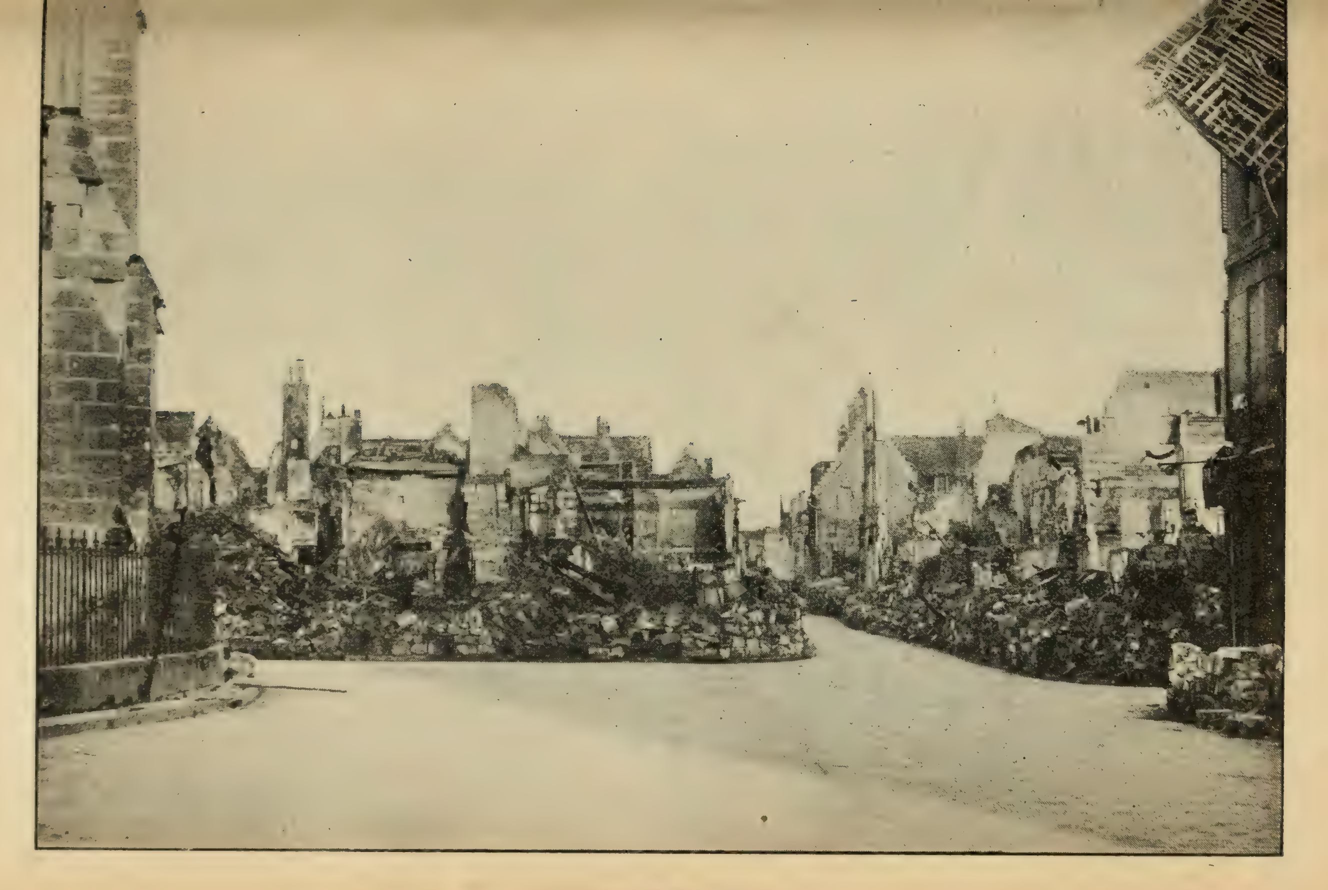
On le voit, la situation devenait de plus en plus grave pour l'armée allemande.

***

On se souvient que von Bœhm avait, très imprudemment, fait franchir la Marne à quelques-unes de ses divisions qu'il avait installées sur la rive gauche; il ne croyait pas possible une offensive de notre part et estimait en parfaite sécurité les effectifs qu'il avait placés au sud de la rivière.

Mais l'armée du général de Mitry n'attendait que l'ordre d'aller de l'avant. Du reste, la situation des divisions allemandes qu'il allait attaquer était précaire. Une seule route leur permettait de se ravitailler, et c'était manifestement trop peu. Cette route était battue par le feu de notre artillerie, et, dès le 17, les hommes n'avaient déjà plus de vivres en suffisance.

Sous l'attaque des troupes du général de Mitry, von Bœhm dut se résoudre à ordonner une retraite, qui prit bien vite les proportions d'une débâcle. Des divisions boches perdirent jusqu'à la moitié de leurs effectifs. Et, au lever du jour, le 20 juillet, le général de Mitry avait atteint les bords de la Marne et s'y établissait solidement.



Ruines de Soissons.

Pendant la journée du 20, l'ennemi, qui s'est ressaisi, fait tête entre l'Aisne et la Marne ; mais, malgré les renforts qu'a reçus von Bœhm, celui-ci se voit encore forcé de reculer, d'autant plus que l'armée de Berthelot le pousse de l'autre côté.

En trois jours, nous avions fait 30 000 prisonniers et pris 400 canons. La France entière tressaillait d'allégresse ; elle sentait le vent de la victoire, et le monde entier vibrait avec elle.

Le 21 juillet va voir la continuation de notre avance victorieuse.

Les Américains se sont emparés du plateau d'Etrepilly, menaçant ainsi directement les troupes allemandes qui occupent encore Château-Thierry.

Sous cette menace, von Bœhm se décide à évacuer la ville. Il y laissait, d'ailleurs, la trace sinistre de son odieux passage : il avait fait détruire la maison natale de La Fontaine. Sans doute la gloire du grand fabuliste lui portait-elle ombrage et peut-être voulait-il se venger de l'homme qui, dans sa fable « le Loup et l'Agneau », avait si bien dépeint le caractère du Boche.

Le 21 juillet, dès le matin, les troupes du général Degoutte entraient dans Château-Thierry reconquis et rejetaient les Allemands à 7 kilomètres de la ville, sur Bézu et Mont-Saint-Père.

Devant la persistance de nos progrès, von Bœhm tente de réagir encore une fois. Il jette dans la bataille 230 000 hommes, mais c'est en vain. Le ravitaillement de cette armée n'est plus possible.

Cependant il va s'accrocher à ses deux points d'appui suprêmes, Soissons et Oulchy-le-Château. Mais

Foch donne à Mangin l'ordre d'attaquer. C'est ce qu'attendaient ses héroïques soldats, qui attaquent et qui triomphent.

Avec des contingents français, anglais, italiens, Berthelot enlève Bouilly et Sainte-Euphrasie. L'armée de von Mudra se trouve directement menacée. Le 23, l'armée von Bœhm lutte désespérément ; mais les tanks écrasent les Boches, et les avions franco-britanniques les arrosent de 450 tonnes de projectiles divers, pendant que les grands appareils anglais de bombardement vont semer la terreur dans les villes du Rhin qu'ils inondent de projectiles et dont ils incendient les édifices, particulièrement à Francfort.

Le 24 s'écoula sans grands événements ; mais, dans la journée du 25, nous reprenions Villemontoire, Oulchy-la-Ville, Oulchy-le-Château et Cugny. Nous étions arrivés devant la grande plaine, la plaine propice aux belles opérations militaires, aux évolutions savantes de l'infanterie, la plaine qui prêtait sa grande nappe aux charges ardentes de la cavalerie, la plaine sans tranchées, sans fils de fer, sans blockhaus.

Sur cet admirable terrain, la science stratégique de nos chefs allait pouvoir utiliser largement la valeur de nos soldats.



Notre poussée, en voie d'exécution, avait pour but de réduire à néant la poche que formait le front allemand dans nos lignes.

Depuis le 24, à midi, le général Degoutte avait pénétré dans la forêt de la Fère. Le général de Mitry s'était introduit dans la forêt de Ris et le général Berthelot avait occupé, à côté de Vrigny, la cote 240.

Nos avions harcelaient les Boches, volant avec une audace inouïe, à 25 mètres du sol, décimant l'ennemi par le tir incessant de leurs mitrailleuses. La forêt de Ris était devenue un cimetière d'Allemands.

Depuis quatre jours, Ludendorff, dont l'orgueil avait reçu la leçon méritée, sentait enfin le péril qui le menaçait. Devant les attaques de Mangin, devant la résistance inébranlable de Gouraud, devant l'insuccès piteux des tentatives du kronprinz, il comprend qu'il n'y a plus qu'une chose à faire : céder.

Aussi va-t-il donner l'ordre de battre en retraite.

Battre en retraite ! Pour les arrogants soldats de Guillaume II qui se vantaient de ne connaître que l'avance victorieuse ! Battre en retraite ! C'était évidement le « commencement de la fin » !

Ludendorff commença par faire reculer ses moins bonnes troupes. Il ne conserva que la garde prussienne et un abondant effectif d'artillerie de campagne. Mais les colonnes en retraite étaient décimées par le tir incessant de nos canons et par l'arrosage de nos avions. Aussi cette retraite fut-elle désastreuse pour l'ennemi.

Le 26 juillet, l'armée du général Berthelot est à Reuil. La veille, Gouraud avait repris la fameuse « main de Massiges », capturant 200 mitrailleuses,

7 canons et 1 100 prisonniers. L'armée du général de Mitry avait repassé la Marne.

Quant à l'armée du général Mangin, elle était « l'arme au pied ».

Le 28 et le 29 juillet, les événements s'accentuent. Degoutte atteint les sources de l'Ourcq, s'empare de Fère-en-Tardenois et s'avance, au delà de la forêt de Ris, jusqu'à Champvoisy.

C'est alors que des actions violentes se déroulèrent autour de Fère-en-Tardenois.

Les contingents américains de l'armée Degoutte s'y montrèrent dignes des plus réputées unités des troupes de l'Entente ; ils obligèrent deux divisions de la garde prussienne et une division bavaroise à lâcher prise.

Dans sa retraite, l'ennemi abandonna une quantité énorme de munitions et d'approvisionnements de toute sorte et dut évacuer, le 29, Sergy et Rorchères. Cela permit à Mangin d'enlever le plateau d'Hartennes, pendant que, plus au nord, la 15e division écossaise, dont l'héroïsme força l'admiration des « coloniaux » eux-mêmes, enlevait le château et le parc de Buzancy.

Cela se passait le 30 juillet.

***

A partir du 1er août, notre poussée s'accentue. Que dis-je, une poussée? C'est une chasse à coups de pied... quelque part.

Mangin s'attaque aux contreforts de la Crise ;

Degoutte a pour objectif le couloir de Coulonges, entre Nesle et le Bois-Meunière ; de Mitry s'efforce d'atteindre Ville-en-Tardenois, et Berthelot s'élance vers la vallée de l'Ardre.

Ces attaques de nos troupes sont couronnées de succès.

Mangin enlève la cote 205 et atteint la source de la Crise. Degoutte, après avoir conquis Cierges et le Bois-Meunière, arrive à la source de l'Orillon. De Mitry pénètre dans le village de Romigny.

Et le lendemain, l'édifice boche commence à s'écrouler.

Le matin du 2 août, les Allemands se voyaient contraints d'évacuer Hartames. C'était le présage de la reprise de Soissons : la ville, cernée de toutes parts par nos régiments, tombe en notre pouvoir. A 6 heures du soir, le général Vuillemot y pénètre, à la tête de ses chasseurs, et en chasse les derniers Boches qui la souillaient de leur abjecte présence. Le soir, Mangin passe la Crise, Degoutte pénètre dans le bois de Dolel, et de Mitry prend Goussaucourt et Ville-en-Tardenois. Berthelot, en même temps, s'empare de Gueux et de Thillois.

Cette fois, la déconfiture allemande est certaine. Pour l'ennemi, c'est la défaite ; pour nous, c'est la victoire.

Nos brillants cavaliers, qui ont si longtemps et avec tant d'abnégation combattu « à pied », vont enfin retrouver et harceler l'ennemi en fuite.

Celui-ci s'échappe vers la Vesle. Les Américains s'avancent sur Fismes, qui est enlevé le 4 août au soir. Après quoi, la Vesle est atteinte par nos troupes

qui la franchissent, et Berthelot arrive aux abords de la Neuvillette.

Les Allemands sont définitivement battus. Les ordres de Foch avaient été exécutés scrupuleusement par les divisions françaises, anglaises, italiennes et américaines, dont la valeur s'égalait.

Chaque jour de ce mois d'août voyait débarquer en France 12 000 Américains, qui nous rendaient, en hommes et en matériel, bien au delà du chiffre de nos pertes. Désormais nous étions certains du succès final.

Aussi, la France entière tressaillait d'allégresse et était-elle tout entière de cœur, à l'exception de quelques socialistes « sans-patrie » aux gages de l'ennemi, avec le Président Poincaré, qui disait, le 6 août, au général Foch, en lui remettant le bâton de maréchal :

« Paris dégagé, Soissons et Château-Thierry reconquis de haute lutte, plus de 200 villages délivrés, 35 000 prisonniers, 700 canons capturés, les espoirs de l'ennemi écroulés, les glorieuses armées alliées jetées, d'un seul élan victorieux, des rives de la Marne aux rives de l'Aisne, tels sont les résultats d'une manœuvre aussi admirablement conçue par le haut commandement que superbement exécutée par des chefs incomparables. »

Cette défaite allemande abattit le moral de la nation de proie, moral soutenu à coups de mensonges par de fausses et tendancieuses nouvelles. Les journaux boches ne cachaient pas leur déconvenue et commençaient à trahir l'angoisse qui étreignait le peuple allemand tout entier.

*
* *

Les Allemands n'avaient pas engagé moins de 850 000 hommes dans cette « bataille du Tardenois », qui se terminait pour eux par une déroute complète.

Depuis plus de quatre mois, ils avaient usé leurs meilleurs effectifs, épuisé leurs réserves.

Leurs armées, affaiblies, avaient besoin de subir une refonte complète. Mais ils avaient un espoir : tenir jusqu'à l'arrivée de 450 000 conscrits de la classe 20, qui rendraient à l'armée les effectifs que lui avaient enlevés nos victoires.

Mais Foch ne leur laissa pas le temps d'attendre ces renforts.

Victorieux dans le Tardenois, le maréchal ne va pas laisser un instant de repos à l'ennemi harassé ; il a comblé la poche de la Marne, il va s'attaquer à celle du Santerre.

On a souvenir de l'offensive allemande d'août, en Picardie : la vague boche était venue s'éteindre au pied des collines qui s'étendent entre le chemin de fer de Paris à Amiens et l'Avre.

Foch, après avoir libéré, en Champagne, la voie ferrée de Paris à Nancy, allait maintenant libérer l'autre ligne, celle de Paris à Amiens.

Du reste, jamais les conditions n'avaient été meilleures. Le kronprinz Ruprecht de Bavière, un digne émule du sinistre kronprinz d'Allemagne, avait, comme nous l'avons dit, dû se démunir de

180 000 hommes qu'il avait envoyés au secours de son lamentable collègue. On pouvait donc « lui tomber sur le dos » avec la presque certitude de l'abattre.

Foch résolut de battre le fer pendant qu'il était chaud.

Il donna l'ordre aux armées françaises et britanniques, qui tenaient le front de l'Artois, de foncer sur l'ennemi l'une après l'autre, le centre d'abord, puis la droite, puis la gauche.

Voici quelles étaient les positions des deux adversaires.

Sur la rive ouest de l'Avre, le général Debeney dominait complètement l'ennemi. Von Hutier se trouvait adossé à la rivière et persistait à se maintenir dans cette si dangereuse situation, afin de conserver sous la menace de ses canons le chemin de fer de Paris.

En liaison avec von Hutier, l'armée de von Marwitz était en position sur la Luce ; mais, adossée à l'Ancre, ayant en face d'elle la valeureuse armée anglaise du général Rawlinson, elle n'était pas non plus dans une situation de tout repos.

Debeney, depuis le 23 juillet, avec le brillant concours de nos chars d'assaut, avait repris les villages de Mailly, de Sauvillières, d'Aubvillers, en faisant plus de 1 500 prisonniers.

Dans ces conditions, von Hutier dut se décider à se replier derrière l'Avre, en même temps que von Marwitz devait également se résoudre à repasser l'Ancre, afin de ne pas s'exposer à un désastre.

Péronne, après le départ des Allemands.

*
* *

Mais ce n'était, pour les deux généraux du kaiser, que « reculer pour mieux sauter ».

Le maréchal Foch avait placé les deux armées Debeney et Rawlinson sous le commandement suprême de sir Douglas Haig. Il s'agissait de surprendre l'ennemi : à cet effet, tous les mouvements préparatoires de troupes et de matériel furent faits la nuit, dans le plus grand secret.

Français, Anglais, Australiens, Canadiens arrivèrent sur leurs positions d'attaque dans la nuit du 7 au 8 août, ayant rendu vaines, par l'habileté de leur camouflage, les observations des aviateurs allemands.

C'est sur la région du Santerre, vaste plateau couvert de cultures, qu'allaient se porter les efforts de nos troupes. 70 000 hommes de l'armée de von Marwitz y étaient postés entre l'Ancre et la Luce, et 35 000 hommes de l'armée de von Hutier entre la Luce et Braches.

Ce front ennemi avait 34 kilomètres d'étendue : c'est lui qu'allaient attaquer les armées de Debeney et de Rawlinson. Ce dernier devait partir le premier, suivi à trois quarts d'heure d'intervalle par l'armée Debeney.

On n'avait prévu aucune préparation d'artillerie lourde avec bombardement préliminaire : l'infanterie avec ses tanks, les gros chars d'assaut, puis la cavalerie devaient marcher en avant, soutenus par

une masse imposante d'artillerie de tous les calibres possibles.

Le 8 août, à 4 h. 30 du matin, le général Rawlinson commence l'attaque par une courte action d'artillerie de quelques minutes à peine. Alors des tanks, par centaines, se mettent en mouvement, encadrés par les masses d'infanterie qui partent à l'assaut.

Les Allemands sont surpris à tel point que leur artillerie même ne tenta pas de réagir. Tous les régiments de von Marwitz sont culbutés par les Canadiens et les Australiens qui n'en font qu'une bouchée. C'est la débandade complète.

Quarante-cinq minutes plus tard, conformément aux ordres du maréchal sir Douglas Haig, l'armée française du général Debeney s'ébranle à son tour, s'avance entre la Luce et l'Avre jusqu'à Braches.

Alors la débandade tourne à la déroute.

Les Boches, surpris par les tanks, sont « cueillis » par nos poilus. Les cavaliers anglais pourchassent les fuyards jusqu'à Vauvillers ; une de leurs brigades ramène 700 prisonniers, un hôpital de campagne et tout l'état-major d'une division. L'armée de Rawlinson a fait 7 000 prisonniers et pris 100 canons. Une seule division de l'armée Debeney a enlevé 1 000 hommes et pris 70 canons, n'ayant elle-même que 87 soldats tués.

Dans le feu de l'enthousiasme provoqué par le succès de cette offensive, les troupes poursuivent l'ennemi la baïonnette dans les reins. L'un après l'autre, sautent les dépôts de munitions allemands, atteints par les bombes que laissent tomber nos avions.

Nos auto-mitrailleuses anéantissent des colonnes entières, et nos cavaliers ramassent une multitude de prisonniers.

A eux seuls, les Australiens capturent plus de 5 000 Boches.

Au cours de cette seconde journée, le maréchal Haig pouvait dénombrer 24 000 prisonniers, 300 canons (dont une *Bertha*), tout un parc de matériel et une quantité prodigieuse de munitions.

***

Mais le génie du maréchal Foch n'a pas donné encore toute sa mesure : il va se manifester de nouveau dans la journée du 10 août.

Ce jour-là, Ludendorff, dans un effort suprême, a pris 60 000 hommes sur les réserves. La bataille s'étend vers le sud et gagne dans la direction de Montdidier, où la « poche » allemande est devenue, par suite de nos conquêtes sur ses flancs, un saillant aigu.

L'ennemi a l'intention de s'y défendre vigoureusement et, de fait, il se cramponne aux villages qui entourent la ville et qui doivent être emportés l'un après l'autre. Mais, pendant que la ville est attaquée par le nord, Debeney l'assaille à son tour par le sud ; elle tombe entre nos mains.

Pendant ce temps, exécutant une manœuvre géniale conçue par Foch, l'armée du général Humbert, à 4 heures et demie du matin, s'abattait comme

une trombe sur le dos de l'armée allemande. Sans aucune préparation d'artillerie, elle s'avance, protégée par des feux de barrage.

Les Boches sont frappés de stupeur par cette attaque imprévue. Ils reculent partout. A 18 heures, plus de dix villages sont tombés entre nos mains. L'après-midi, la progression continue. L'aviation arrose les Allemands de projectiles ; elle en laisse tomber plus de 120 tonnes, en vingt-quatre heures, sur leurs colonnes et leurs dépôts.

Von Hutier et von Marwitz reçoivent alors de Ludendorff l'ordre de couvrir Lassigny, Roye et Chaulnes qui sont menacés. On leur envoie 52 000 hommes de renfort à cet effet.

Les 11, 12 et 13 août, des combats locaux ont lieu, dont les résultats se traduisent par une avance appréciable de nos soldats. Rawlinson dépasse Méricourt, s'empare de Proyart, résiste aux contre-attaques désespérées de von Hutier. Debeney, de son côté, s'avance sur Roye.

Le 13 août, l'armée allemande s'était vu faire 32 000 prisonniers dont 8 colonels et prendre 650 canons au cours de cette bataille du Santerre. Les Boches témoignent de leur ahurissement en renonçant à la « guerre de mouvements » et en s'enterrant dans leurs anciennes tranchées de Roye et de Lassigny. Mais peuvent-ils tenir contre les assauts répétés de nos poilus électrisés par la victoire?

L'armée du général Humbert encercle cette forteresse que constitue le massif de Lassigny qui domine le pays. Elle déborde le bois des Loges, monte la côte, atteint Belval. En même temps, le

général Rawlinson envoie ses régiments canadiens pour défendre Damery et Parvillers.

Humbert s'empare du massif de Ribécourt ; le 15 août, il enlève le plateau de l'Ecouvillon ; puis le bois des Loges est pris par une attaque brillante, le 17 août. Dès lors, Roye est sous le feu de nos canons et le massif de Lassigny ne peut plus tenir longtemps. Il tombe en notre pouvoir le 21 août au matin. Le soir, nous nous emparons du Plémont et de Thiescourt. Toutes les hauteurs étaient enfin à nous.

***

Le front allemand était donc menacé à l'intérieur du demi-cercle qu'il dessinait. Mais Ludendorff pense pouvoir encore agir efficacement aux deux extrémités de ce demi-cercle.

Il occupe toujours des positions avantageuses, au nord entre les bords de l'Ancre et Bray-sur-Somme; au sud entre l'Oise et l'Aisne. Il croit donc possible d'organiser en toute sécurité son mouvement de repli, quand, tout à coup, devant les divisions allemandes qui, sous les ordres de von Eben, occupent les plateaux entre l'Aisne et l'Oise, apparaît une figure terrible pour les Boches : celle du général Mangin, de ce grand chef qui a l'habitude de les « rouler comme des lapins ».

Le 16 août, au matin, cet admirable « meneur d'hommes » fait attaquer Autrèches dont il s'empare en un rien de temps ; le 17, au soir, nouvel assaut

de nos coloniaux qui font 12 000 prisonniers en ne perdant que 60 hommes. Le 19, dans la soirée, son armée tenait la ligne jalonnée par Bailly, Tracy-le-Val, Audignicourt, Nouvron et Fontenoy, prête à attaquer sur tout ce front.

Le 20 août. après une préparation d'artillerie, l'armée s'élance en avant, à 7 h. 10 du matin. A 9 heures, Tartiers était pris. Le ciel, d'abord couvert, s'est éclairci. Des essaims d'avions français bourdonnent au-dessus des lignes ; pas un seul avion boche. Au cours de cette première journée, nous faisons 8 000 prisonniers.

Le lendemain, 21 août, l'attaque reprend de plus belle. Blérancourt est pris, et nous nous rendons maîtres des forêts de Carlepont et d'Ourscamps. Le 22, nos troupes repartent, inlassables ; elles renversent et mettent en déroute une division bavaroise et atteignent les bords de l'Oise. Le soir, l'armée Mangin avait pris Manicamp, Quierzy, et tenait Juvigny.

Alors l'ennemi « fait feu des quatre pieds ». Dans un effort suprême, il jette dans la lutte toutes ses réserves disponibles ; il lui faut, en effet, défendre le massif de Saint-Gobain. C'est pour lui une question de vie ou de mort.

Et, juste à ce moment, l'armée anglaise du général Byng attaque l'armée von Marwitz dans la direction de Bapaume. Le 21 août, à 4 heures du matin, les Néo-Zélandais partent à l'assaut et s'emparent aussitôt de trois villages. Mais ce n'était qu'une préface.

Le lendemain, 22 août, l'armée Rawlinson va entrer en jeu à son tour. Les Anglais passent l'Ancre,

enlèvent Albert où ils font 700 prisonniers et étendent leur attaque à droite. Alors tombent entre les mains de nos alliés les villages de Garniécourt, Harmelincourt, Hénin, Arvillers. En deux jours, les armées Byng et Rawlinson ont fait 14 000 prisonniers et pris 60 canons.

Le 24, tous les effectifs britanniques sont en marche. Thiepval tombe, avec 500 prisonniers, aux mains des Anglais qui n'y perdent même pas un homme. Puis c'est le tour de Miraumont, de Pys, de Courcelette. Les Néo-Zélandais atteignent un faubourg de Bapaume.

En vain le prince Ruprecht de Bavière met-il en ligne les dernières réserves dont il dispose : une nouvelle armée anglaise, celle du général Horne, vient annuler cet effort. Les Britanniques, le 25 et le 26 août, débordent Bapaume au nord et occupent le faubourg sud de la ville.

Le 26 août, l'armée de Horne attaque sur la Scarpe et la Sensée avec une grande énergie. Les Canadiens et les Ecossais s'y couvrent de gloire, et la fameuse « ligne Hindenbourg » est entamée de plusieurs points. L'encerclement de Bapaume devient complet. Le 31 août, le général Byng entrait à Bapaume.

***

Depuis le 20 août, l'armée du général Debeney était en face des tranchées allemandes où l'ennemi s'était terré. Le général décida de s'emparer de Roye. Après avoir pris Fresnoy, le bois de la

Croisette, Saint-Mard-les-Triot, il entra dans la ville le matin du 27 août.

Maintenant la retraite allemande, non plus le recul partiel des armées, mais la *retraite générale*, va commencer.

On va poursuivre et harceler sans cesse les Boches en retraite, sur terre et dans les airs, par l'artillerie et par les avions. Chaulnes et Erchen sont pris ; tous les villages de la plaine du Santerre tombent en notre pouvoir. Le 28 août, à 5 heures du soir, l'armée Debeney borde la Somme et von Hutier, laissant entre nos mains trois trains de munitions, réussit à fuir vers le canal Crozat.

L'armée Humbert s'élance, elle aussi, à la poursuite de l'ennemi. En vain celui-ci essaye-t-il de défendre Noyon ; le 27 août, nous nous emparons des faubourgs. L'ennemi se venge en inondant la cathédrale de projectiles qui font, au magnifique monument, d'incurables blessures. Mais la vi le est enlevée par nos poilus qui y pénètrent le 30 août.

Le général Humbert, continuant ses opérations, attaque la ligne du canal du Nord, le 3 septembre au matin. Nos canons bombardent Grisolles pendant p usieurs heures. Le 4 septembre au matin, von Hutier est obligé de céder sur tout le front, et, à 10 heures, l'armée Humbert était sur la ligne allant de Salency à Frétoy-le-Château.

Le 5 septembre, dès le petit jour, les avant-gardes du général Debeney atteignent Falvy, Voyennes, Offoy, Esmery et arrivent sur la route de Ham à Péronne. Ham, ainsi débordé par le nord et par le

sud, tombe entre nos mains le 6 septembre dans l'après-midi.

Guiscard est pris le 6 au matin par l'armée Humbert.

Ce jour du 6 septembre était l'anniversaire de la bataille de a Marne de 1914, et, à cette date, l'armée Humbert, depuis le 10 août, avait fait 6 500 prisonniers, avait pris 672 canons boches et repris 75 canons que nous avions perdus à l'offensive allemande du 21 mars.

Pendant que s'accomplissaient ces événements, le général Mangin avait accentué sa progression, en dépit de la résistance acharnée de l'ennemi. Le 29 août, il avait franchi l'Oise, le canal de l'Ailette et occupé Champs. Le 30, il culbutait l'armée de von Eben ; le 31, les Américains occupaient Crouy. Le 1er septembre, l'avance continuait sans arrêt, et le 4 on prenait Marizelle.

Attaquant face à l'est, l'intrépide général menaçait l'ennemi, précisément sur cette ligne du Chemin-des-Dames qui avait vu se dérouler des luttes si épiques. L'ennemi, en retraite sur toute sa ligne, est alors obligé de se replier sur la fameuse « ligne Hindenburg », et ce repli permet à Mangin de se relever vers le nord et de se former uniquement face à l'est. Notre audacieux « colonial » poursuit von Eben l'épée dans les reins. Le Boche s'enfuit ; mais Mangin attaque ses arrière-gardes, s'empare de la basse forêt de Coucy, occupe Folembray, Coucy-la-Ville, Voregny. A la date du 5 septembre, il avait repris plus de trente villages.

Dès le 4 septembre, l'ennemi avait compris l'im-

possibilité où il se trouvait de tenir des positions par trop directement menacées.

Déjà nos avions avaient remarqué et signalé des incendies intenses dans la vallée de la Vesle. A midi, nos troupes passaient la rivière. Le lendemain notre ligne s'étendait en bordure de l'Aisne, et les Américains atteignaient Villers-en-Prayères et Révillon.

De plus en plus la retraite générale s'imposait à l'armée allemande. Rien que depuis le 21 août, le général Byng avait capturé 18 000 hommes et plus de 100 canons, et, du 15 juillet au 31 août, les armées alliées avaient fait 130 000 prisonniers, pris 2 100 canons, 1 700 lance-mines, près de 4 000 mitrailleuses et des stocks importants de matériel et de munitions.



Le 1er septembre, l'armée anglaise du général Byng avait enlevé Péronne aux troupes de von Marwitz. L'armée du général Horne poussait l'ennemi vers les marais d'Arleux. Les armées boches se repliaient sur la ligne Hindenburg, dont la « charnière » était Quéant. Ce fut à ce point important que s'attaquèrent les Britanniques dans la journée du 2 septembre.

Dès le matin, appuyés par les tanks et les automitrailleuses, les Canadiens emportent le système défensif. Le général Fergusson, avec les Ecossais et les soldats de marine, encercle Quéant par le sud. Entouré de tous côtés, von Below est obligé d'éva-

cuer la position à la tombée de la nuit. Dans cette journée du 2 septebmre, nos alliés avaient fait 10 000 prisonniers. Partout le terrain était jonché de matériel abandonné dans une fuite précipitée.

La retraite générale des Allemands était maintenant un fait accompli. La ligne Hindenburg, leur grand refuge, était entamée.

Ludendorff ne pouvait plus maintenir longtemps ses troupes trop aventurées sur cette ligne, dont les Alliés reprenaient chaque jour d'importantes parties ; des points stratégiques mêmes étaient en notre pouvoir, et le mont Kemmel était retombé, depuis le 31 août, entre nos mains.

Le 5 septembre, notre front était à peu près redressé. Il allait d'Ypres à Givenchy, en passant sous les murs d'Armentières.

Tandis que les armées allemandes étaient rejetées sur les lignes Hindenburg, dont les éléments portaient les noms sonores de Wotan, de Siegfried, de Donner, de tous les dieux de la mythologie germanique, l'armée américaine, commandée par le général Pershing, opérant à l'extrême droite du front des Alliés, se préparait à démolir le célèbre « saillant » de Saint-Mihiel, cette hernie que les positions allemandes formaient dans nos lignes sur le front de Lorraine.

Il fallait, pour cela, détruire les défenses de la face sud du saillant, et ensuite attaquer sa face ouest en descendant des Hauts-de-Meuse.

Les généraux allemands, en voyant les concentrations américaines s'opérer de ce côté, avaient compris le danger d'encerclement auquel ils étaient

exposés et commencé à exécuter un mouvement de repli.

Mais le général Pershing, prévenu par ses aviateurs, prit les devants.

Le 12 septembre, après un bombardement de quatre heures, les divisions américaines, soutenues par des chars d'assaut, s'élancèrent à l'attaque.

A midi, Montsec, Thiaucourt, Pannes sont occupés par nos alliés. L'ennemi réussit à échapper au resserrement des deux mâchoires de l'étau, grâce à l'appui de deux divisions autrichiennes qui couvrirent sa retraite. Et ce n'est pas une des moindres punitions de l'orgueil allemand, que d'avoir été obligé de faire appel à des soldats de cette nation de valets pour échapper à un désastre certain.

La progression des divisions américaines continua ainsi le 13, le 14 et le 15 : la « poche » était réduite. En trois jours, Pershing avait fait 15 000 prisonniers et avait pris plus de 200 canons.

CHAPITRE X

LA DÉFAITE ALLEMANDE. — LA VICTOIRE. L'ARMISTICE ET LA PAIX

La rentrée en scène de l'armée belge. — Le roi Albert. — Les événements d'Orient et d'Italie. — Les capitulations successives de la Bulgarie, de la Turquie, de l'Autriche. — L'Allemagne reste seule en face de l'Entente. — La débâcle des troupes allemandes. — La reprise des villes du Nord. — La demande d'armistice. — L'armistice. — Les conditions de la paix. — Conclusion.

Nous avons vu les Américains s'emparer des positions allemandes qui formaient le saillant de Saint-Mihiel. Le 18 septembre, les armées britanniques, en liaison avec celle du général Debeney, commencèrent, dans le Nord, l'attaque des lignes Hindenburg. L'offensive réussit à merveille, et von Marwitz y perdit 6 000 prisonniers.

Mais cette offensive partielle n'était qu'une préface à une attaque plus importante qui allait se produire sur le front de l'Argonne.

Cette attaque eut lieu le 26 septembre.

Elle fut exécutée par l'armée Gouraud à gauche, et à droite par l'armée américaine du général Liggett, contre les armées allemandes von Gallwitz et von Mudra.

L'armée Gouraud, par son assaut irrésistible, surprit complètement le commandement boche, malgré les vingt-deux divisions que celui-ci pouvait mettre en ligne pour sa défense. De son côté, à l'est de l'Argonne, l'armée américaine faisait à l'ennemi plus de 8 000 prisonniers, lui prenait 110 canons et continuait sa progression en descendant la Meuse et en marchant sur Vouziers.

En même temps, à l'autre extrémité du front on allait marcher sur Courtrai, Cambrai et Saint-Quentin.

Sous les ordres de leur héroïque roi Albert, les Belges, soutenus par l'armée anglaise Plumer, attaquent, le 28 septembre, l'armée de von Arnim.

En deux jours, la forêt d'Houthulst est enlevée, Ypres est dégagé ; les Belges arrivent aux abords de Roulers, les Anglais débordent la Lys.

Le 4 octobre, 40 kilomètres de longueur sur 4 de profondeur ont été reconquis. Les prisonniers sont nombreux, le butin est immense.

Les Britanniques continuent leur brillante avance, commencée le 27 septembre au matin. Il enfoncent von Marwitz et von Below devant Cambrai qui, entourée de toutes parts, est évacuée par l'ennemi, qui laisse entre les mains de nos alliés 22 000 prisonniers et 300 canons.

Le maréchal Foch harcèle sans trêve les Allemands qui n'en peuvent plus. On sent la fin s'approcher. Les événements d'Orient vont la précipiter d'une façon victorieuse.

*
* *

Sans empiéter sur le récit de la campagne heureuse des troupes de l'Entente dans les Balkans, campagne qui sera racontée plus au long dans un autre volume, disons simplement que le front de Salonique s'était enfin réveillé de son long sommeil. Le 15 septembre, la première ligne bulgare était enlevée. Le 18, nos troupes atteignaient la Cerna. Les jours suivants, la déroute ennemie s'accentua. Le 21 septembre, les troupes françaises, italiennes et grecques mènent la poursuite avec ardeur; le 22, les Serbes franchissant le Vardar ; le 24, nos cavaliers entrent à Prilep; le 26, c'étaient les Anglais qui occupaient Stroumitza. Le 29, Uskub tombait.

La déroute des soldats du roi félon Ferdinand était complète.

Le 29 septembre, des plénipotentiaires bulgares se présentaient au camp du général Franchet d'Espérey, et le lendemain la capitulation de la Bulgarie était signée.

C'était la première pierre de l'édifice austro-boche qui s'écroulait ; le reste ne devait pas tarder à subir le même sort.

En effet, les succès de l'armée anglaise du général Allenby en Palestine d'une part, d'autre part la capitulation de la Bulgarie mettaient la Turquie dans l'impossibilité matérielle de continuer la lutte.

La Palestine était délivrée, la Syrie également, et une escadre française occupait le port de Beyrouth.

Les Alliés avaient pris aux Turcs, du 19 septembre au 5 octobre, 78 000 prisonniers et 350 canons. Alep tombait le 25 octobre.

C'était la fin de la résistance turque.

Le 30 octobre, les plénipotentiaires ottomans signaient un armistice qui comportait le libre passage des flottes alliées jusqu'à la mer Noire, l'occupation des forts des Dardanelles et du Bosphore et le contrôle de tous les chemins de fer.

La seconde pierre de l'édifice des empires du Centre s'écroulait à son tour. Nous allons voir la chute de la troisième, avec la victoire décisive des Italiens sur les Autrichiens.

Le 24 octobre, le généralissime italien Diaz commençait son offensive avec cinquante-sept d'visions. Nous donnerons, dans un autre volume, le détail de ses opérations victorieuses par lesquelles les Autrichiens furent mis en pleine déroute.

Entre le 27 octobre et le 3 novembre, les Autrichiens durent évacuer tous les territoires qu'ils ocupaient ; les Italiens les poursuivirent chez eux, entrèrent à Trente et à Trieste, après avoir fait 300 000 prisonniers et pris 5 000 canons.

Le 3 novembre, les plénipotentiaires autrichiens signaient un armistice qui était simplement la capitulation de l'Empire des Habsbourg, et qui assurait à l'Italie la reddition de la flotte austro-hongroise ainsi que l'occupation de tous les territoires jugés indispensables.

En même temps le châtiment commençait : Vienne et Budapest étaient en pleine révolution, l'empereur Charles Ier était forcé de s'enfuir de sa

capitale, vivant symbole de la lâcheté traditionnelle de ses soldats.

La troisième pierre de la pyramide ennemie s'était abattue à son tour. Ce sera bientôt le tour de la quatrième.

*
* *

Voilà donc les Allemands seuls en face de l'Entente.

L'offensive des Alliés se continuait en octobre avec une activité foudroyante, forçant l'ennemi à reculer sans cesse.

Le 3 octobre, Byng, Rawlinson et Debeney culbutent les Boches entre Cambrai et Saint-Quentin. Le 10, le Cateau est pris.

Pendant ce temps, en Champagne, le kronprinz était forcé d'abandonner ses positions sous l'irrésistible poussée de Gouraud. Le 13, Mangin enlève la Fère et pénètre triomphalement dans la ville de Laon.

La bataille devient générale sur tout le front, sans discontinuité. L'armée belge du roi Albert achève la libération du sol national. Le 17 octobre, le dernier Allemand quittait Lille enfin lavé de sa longue souillure, et les Belges entraient à Ostende. Le 18, l'armée du général Birdwood entrait à Roubaix et à Tourcoing ; dans l'après-midi, les Belges étaient à Bruges, pendant que les Boches, se sauvant comme des lièvres, leur abandonnaient 18 000 prisonniers, 510 canons et 12 000 mitrailleuses.

La campagne d'avance continua, sans répit pour l'adversaire, jusqu'au 25 octobre. Ce jour-là, Hindenburg se sépare de Ludendorff, que remplace le général von Grœner. Le 26, Debeney pousse de l'avant et, le 27 au soir, ses divisions occupaient tout le plateau entre l'Oise et la Serre.

Depuis le 15 juillet, les alliés avaient fait 363 000 prisonniers, pris 6 200 canons et 39 000 mitrailleuses.

Le 1er novembre, le groupe d'armées du roi Albert revient à la charge et atteint les bords de l'Escaut. Le 2, le général Currie et ses valeureux Canadiens entrent à Valenciennes, pendant que, sur la Meuse, Gouraud et Liggett, chassant devant eux l'ennemi en pleine débâcle, poursuivent leur marche sur Sedan.

Le 4 novembre, ce fut la débandade. Les troupes franco-anglaises enlèvent Landrecies, passent le canal. faisant 13 000 prisonniers et prenant 215 canons.

Le 5 novembre, notre victoire définitive se dessine, de l'Escaut à la Meuse. Le 6, Sedan est pris par l'armée américaine du général Liggett. Le 8, Condé et Mézières tombaient. Le 9, c'était Tournai, Maubeuge qui revoyaient nos glorieux drapeaux.

C'était, cette fois, l'effondrement définitif des Allemands. Ceux-ci allaient être forcés de s'humilier et d'implorer merci.

*
* *

Déjà, le 5 octobre, le prince Max de Bade, nommé chancelier à la place de Hertling, avait sollicité de l'Amérique la signature d'un armistice.

Le 6 novembre, à midi, une délégation quittait Berlin pour se rendre dans la forêt de Laigue, où elle devait se rencontrer avec le maréchal Foch, généralissime des troupes alliées, *seul qualifié pour accorder ou refuser l'armistice demandé.*

Le lendemain, les conditions leur en furent communiquées par le maréchal qui leur donnait soixante-douze heures pour accepter ou refuser. sans attendre, le 8 novembre, le kaiser et son digne héritier le kronprinz se réfugiaient en Hollande après l'abdication de l'empereur et la renonciation du kronprinz à tous ses droits au trône. La révolution s'abattait sur l'Allemagne.

Le 11 novembre, à 5 heures du matin, l'armistice était signé par les plénipotentiaires à Rethondes. La nouvelle en fut connue à Paris à 10 heures et la capitale tressaillit d'une allégresse qu'elle n'avait jamais connue. Pendant trois jours, la population en délire parcourait les places et les boulevards, criant, chantant, agitant des drapeaux, pleurant de joie.

Les conditions de l'armistice étaient dures. En voici le résumé essentiel :

Evacuation, en quinze jours, de la Belgique, de la France, de l'Alsace-Lorraine. Les troupes boches

qui n'auraient pas évacué dans ce délai seraient faites prisonnières.

Livraison de 2 500 canons lourds, de 2 500 canons de campagne, de 2 500 mitrailleuses, de 1 700 avions de chasse et de bombardement.

Evacuation, en trente et un jours, de toute la rive gauche du Rhin, où les Alliés devaient tenir garnison aux points stratégiques. Têtes de pont de 30 kilomètres de rayon et zone neutre de 10 kilomètres sur la rive droite du Rhin.

Livraison, en trente et un jours, de 5 000 locomotives et de 150 000 wagons, ainsi que de 5 000 camions automobiles. Tous les approvisionnements en charbon devaient être laissés sur place.

Retrait immédiat des troupes allemandes des territoires d'Autriche-Hongrie, de Turquie, de Roumanie, de Russie. Renonciation aux traités extorqués à Brest-Litowsk et à Bucarest. Evacuation de l'Afrique Orientale. Restitution de tous les prisonniers de guerre *sans réciprocité.*

Livraison aux Alliés de tous les sous-marins. Désarmement, en six jours, de 6 croiseurs de bataille, de 10 cuirassés d'escadre, de 8 croiseurs légers, de 50 destroyers. Maintien du blocus, les navires de commerce allemands restant sujets à capture. Evacuation des ports de la mer Noire. Restitution, sans réciprocité, de tous les navires de commerce alliés.

Durée de l'armistice fixée à trente-six jours avec faculté de prolongation.

***

Ainsi finissait, par la capitulation honteuse du peuple le plus orgueilleux et le plus féroce du monde, la guerre la plus terrible qui ait jamais ensanglanté la terre.

Dès la fin de l'année 1918, une conférence de tous les Etats alliés se tint à Versailles pour la discussion des conditions de paix définitives. Le Président Wilson y vint en personne, pour en délibérer avec MM. Clemenceau et Lloyd George.

Les idées quelque peu utopistes du président américain alourdirent les délibérations de la Conférence dont les travaux traînèrent en longueur. Mais enfin, le 7 mai 1919, trois jours avant l'anniversaire du traité de Francfort, M. Clemenceau, — le *Père la Victoire*, comme l'appelaient les poilus, — assisté du maréchal Foch et entouré des chefs de tous les Gouvernements alliés, signifiait les conditions de la paix au comte de Brockdorf-Rantzau, chef de la délégation allemande, dans ce même palais de Versailles où, en 1871, Bismarck proclamait l'Empire allemand.

Le traité, tenant compte de la *Société des nations*, de ce rêve conçu par la philosophie nuageuse du Président Wilson, envisage les points de vue militaire, économique, financier. En voici les points essentiels.

RÉPARATIONS POUR LE PASSÉ

I. *Alsace-Lorraine.* — Nos deux provinces nous reviennent libres de toutes charges juridiques, financières ou économiques, quittes de toutes dettes publiques. Tous les biens d'Empire ou de la couronne (chemins de fer compris) sont transférés à la France, sans indemnité. La force hydraulique du Rhin nous est réservée. Tous les ponts du fleuve nous appartiennent. Le port de Kehl est uni à celui de Strasbourg, pour sept ans, sous l'administration d'un directeur français, nommé par la Commission internationale du Rhin.

II. *Bassin de la Sarre.* — Les populations de tradition française qui habitent la bassin de la Sarre sont soustraites, dès maintenant, aux vexations allemandes et peuvent nourrir l'espoir de devenir françaises, au bout d'un délai de quinze ans, si le plébiscite prévu nous est favorable. Les mines du territoire en question, produisant par an 14 millions de tonnes de charbon, deviennent notre propriété.

III. *Restitutions diverses.* — Tous les animaux, outils, moyens de transport, valeurs, objets de toute nature, etc..., pris par l'ennemi et qui pourront être identifiés, nous seront rendus, ainsi que les espèces. Tous droits et propriétés français en Allemagne seront également restitués, ainsi que les drapeaux français pris par l'ennemi en 1870-71.



MM. Clemenceau, Wilson et Lloyd Georges
arrivant à Versailles pour la signature du traité de paix avec l'Allemagne, le 28 juin 1919.

IV. *Réparations matérielles.* — Tous les dommages causés aux civils seront réparés intégralement. Le coût des pensions et allocations nous sera remboursé. Nos dépenses d'occupation seront à la charge de l'Allemagne. Les sommes dues par l'Allemagne seront payées d'après le barême de répartition, qui sera arrêté entre Alliés, en marks or, en bons (marks or), en valeurs allemandes à l'étranger, en animaux, outils, objets, en navires (construits ou à construire), en charbon, en produits chimiques, en câbles sous-marins. Dès à présent, l'Allemagne doit payer une provision de 20 milliards de marks or avant le 1er mai 1921, sur lesquels seront prélevés les frais d'occupation et de ravitaillement de l'Allemagne dans certaines conditions. Elle remettra, en outre, un acompte de 100 milliards de bons en marks or, dont la partie du payement ci-dessus, qui sera consacrée aux réparations, constituera le *premier remboursement.* Les fournitures de charbon, en plus des mines de la Sarre cédées en toute propriété, représentent des quantités variant, en dix ans, de 27 à 15 millions de tonnes, plus des dérivés. La France recevra également sa part du produit de la liquidation des intérêts allemands en Russie, Chine, Autriche-Hongrie, Turquie et Bulgarie. Elle encaissera intégralement le produit de cette liquidation, en ce qui touche les biens allemands sur son territoire et dans ses colonies.

Pour assurer le règlement des diverses créances, un privilège de premier rang est établi sur tous les biens et ressources de l'Empire et des Etats allemands.

Les nationaux français auront le droit d'obtenir,

au taux de change d'avant-guerre, le payement de leurs créances antérieures à la guerre.

En ce qui concerne spécialement l'Alsace-Lorraine, la France reçoit, outre tous les biens et propriétés de l'Empire (sans indemnité), le montant des pensions civiles et militaires acquises au 11 novembre 1918.

Si, à un moment quelconque après la fin de l'occupation, l'Allemagne manquait à ses engagements financiers, la rive gauche du Rhin et les têtes de pont pourraient être réoccupées par les forces alliées et associées.

V. *Réparations morales.* — Guillaume II sera traduit devant un tribunal spécial. Les autres coupables, que les Alliés réclameront, devront leur être livrés, avec tous documents utiles en vue de leur mise en jugement.

SÉCURITÉS POUR L'AVENIR

I. *Sécurité agricole.* — Notre agriculture a désormais à sa disposition les sels de potasse d'Alsace, qui ont donné à l'agriculture allemande un si remarquable essor.

II. *Sécurités industrielles.* — Notre industrie détient pour l'avenir les deux éléments essentiels de prospérité qui ont fait la force de l'Allemagne : le charbon et le minerai, ainsi que d'autres avantages importants.

a) *Charbon,* — Notre déficit est presque complètement comblé, pour toute la période de reconstruction de nos mines, par la cession des mines de la Sarre et les fournitures obligatoires imposées à l'Allemagne.

b) *Minerai.* — Le bassin lorrain double notre production d'avant-guerre.

c) *Métallurgie.* — Notre production de fonte est doublée.

d) *Textiles.* — L'industrie textile d'Alsace-Lorraine représente près du tiers de la capacité française d'avant-guerre.

III. *Sécurités commerciales.* — Notre commerce est libéré de l'emprise allemande : par la liquidation des biens et intérêts allemands en France ; par les mesures restrictives que nous avons le droit de prendre en Alsace-Lorraine ; par l'annulation des effets de la loi Delbruck, qui avait permis à tant d'Allemands de devenir citoyens français.

Des mesures transitoires viennent aider le commerce français, entre autres : franchise douanière, pendant cinq ans, pour les produits alsaciens-lorrains ; interdiction d'augmenter pendant six mois les droits de douane en vigueur avant la guerre, et, pendant trente autres mois, ceux de ces droits qui frappent les vins, huiles végétales, etc.

D'autres mesures, permanentes celles-là, nous assurent des garanties importantes : liberté de transit en Allemagne ; égalité de traitement avec les nationaux dans les ports allemands ; traitement de la nation la plus favorisée en matière douanière;

sauvegarde contre les mesures de concurrence déloyale ; protection des marques de fabrique et appellations ; droit d'exploiter, sous certaines conditions, les brevets allemands en France ; régime international du Rhin, sous le contrôle d'une commission dont la France nomme le président, et, éventuellement, de la Moselle ; cession par l'Allemagne d'une partie des remorqueurs, bateaux et installations fluviales de Rotterdam.

IV. *Sécurités ouvrières.* — La charte du travail garantit aux travailleurs français, aussi bien à l'étranger qu'à l'intérieur, le bénéfice de dispositions universellement admises désormais et placées, comme les autres clauses du traité, sous la sauvegarde de la Société des nations.

V. *Sécurités coloniales.* — Toutes les colonies de l'Allemagne ainsi que ses droits et concessions hors de l'Europe lui sont enlevés. L'Allemagne reconnaît, en ce qui la concerne, l'abrogation de l'acte d'Algésiras. L'hypothèque allemande sur le Maroc disparaît. Le mandat de la France s'appliquera, après accord entre les Alliés, à celles des colonies allemandes d'Afrique que nous occupons actuellement. Le traité relatif au Congo de 1911 est *ipso facto* abrogé.

VI. *Sécurités militaires.* — L'Allemagne est diminuée de 12 millions d'habitants. Des garanties diverses nous sont d'autre part assurées.

a) *Limitation des armements.* — Armée allemande de 100 000 hommes au plus, recrutés exclusivement



Les fêtes de la Victoire à Paris le 14 juillet 1919.
Le défilé sous l'Arc de Triomphe de l'Étoile. — En tête, les maréchaux Foch et Joffre.

par engagements volontaires pour douze ans ; suppression de toute aviation militaire ; réduction de la flotte à six cuirassés et six croiseurs d'un tonnage déterminé ; limitation du matériel de guerre et des usines qui le fabriquent ; suppression du grand état-major, des grandes manœuvres, des organes de mobilisation.

b) *Démilitarisation de la rive gauche du Rhin et de la rive droite jusqu'à* 50 *kilomètres du fleuve.* — Dans cette zone, pas de fortifications, pas de forces militaires, pas de facilités matérielles de mobilisation : toute violation de ces clauses étant considérée comme un acte d'hostilité contre les signataires.

c) *Occupation.* — Pendant quinze ans, la rive gauche du Rhin et les têtes de pont seront occupées par des forces alliées et associées. Si l'Allemagne exécute fidèlement ses engagements, l'occupation sera réduite de cinq ans en cinq ans. Jusqu'à la fin de la quinzième année, seront occupés les têtes de pont de Mayence et de Kehl et tout le territoire de la rive gauche couvrant les frontières luxembourgeoise, belge et française. Si au bout de quinze ans les garanties contre une aggression non provoquée sont jugées insuffisantes, l'évacuation pourra être retardée. Si, avant ou après quinze ans, l'Allemagne manque à ses engagements, les forces alliées et associées auront le droit de réoccuper tout ou partie des territoires ci-dessus mentionnés.

d) *Investigation.* — Aussi longtemps que le présent traité sera en vigueur, l'Allemagne devra se prêter

à toute investigation sur son statut militaire, qui sera jugée nécessaire par le Conseil de la Société des nations, votant à la majorité.

SÉCURITÉS POLITIQUES

a) *Clauses politiques diverses.* — La neutralité belge est abrogée. Le Luxembourg est libéré de la tutelle allemande. L'Autriche ne pourra s'unir à l'Allemagne, sans l'approbation de la Société des nations. L'Allemagne reconnaît l'indépendance inaliénable de tous les Etats ou groupements formés sur le territoire de l'ancien empire russe et l'abrogation du traité de Brest-Litovsk ainsi que de tous les accords passés par elle avec le gouvernement maximaliste. Elle reconnaît également l'abrogation du traité de Bucarest. Ces clauses constituent des garanties non seulement pour les Russes fidèles à l'Entente, mais aussi pour les Etats nouveaux ou agrandis qui sont unis à la France : Pologne, Roumanie, Yougo-Slavie, Tchéco-Slovaquie.

b) *Société des nations.* — Bien que moins fortement armée que ne l'eût souhaitée le gouvernement français, la Société des nations, par la solidarité immédiate qu'elle crée entre les alliés de la guerre, par la publicité qu'elle impose aux traités, par les règles qu'elle fixe pour les armements, par la procédure qu'elle établit en cas de conflit entre les puissances, par le cadre nouveau qu'elle donne à la vie interna-

tionale, représente pour les nations pacifiques, comme la France, une haute sûreté qui peut et doit recevoir d'année en année de précieuses améliorations.

*
* *

Le traité de paix, on le voit, n'est pas un traité « à la Boche », qui aurait étranglé l'Allemagne : il laisse à nos ennemis, en leur ôtant le pouvoir de nuire, le moyen de payer leur dette par le travail.

Mais, en revanche, il laisse subsister au passif de la France des charges *qui exigeront chez nous le retour au labeur, à la discipline, au respect des lois.*

Après la détente et les troubles consécutifs à la grande secousse, la nation a plus que jamais besoin de faire appel aux antiques et traditionnelles vertus de notre race : le *travail* et *l'épargne.*

A ce prix seul, les lendemains de la victoire seront dignes de ceux qui l'ont héroïquement remportée. Suivant la belle parole de Clemenceau : « C'est aux vivants à parachever l'œuvre magnifique des morts. » Sinon, par la stérilité, par le danger des luttes de classes entretenues par l'argent allemand, par le désordre démagogique qui en résulterait, nous deviendrions fatalement des « vainqueurs vaincus ».

Il n'est pas de clauses d'occupation ou de servitudes militaires prolongées qui puissent, dans quinze ans, nous protéger contre ce péril. Malgré des défauts inévitables, malgré des lacunes que l'on peut regretter, le traité de paix peut être l'instrument défi-

nitif de notre grandeur. Mais les éléments de cet essor sont entre nos mains.

Si, dans la concorde et la justice sociales, la France sait instituer un régime où la compétence et la responsabilité soient, enfin, les colonnes de l'édifice politique, où les persécutions religieuses prennent fin pour faire place à la tolérance la plus large et au respect des croyances, le traité de Versailles lui assure le plus magnifique avenir.

Sinon, si elle ne déploie pas ces vertus nécessaires et ne réalise point ces réformes indispensables, aucune stipulation, même la plus stricte, vis-à-vis de l'Allemagne, ne saurait lui assurer la sécurité ou la prospérité à l'échéance des quinze années d'occupation.

Pour réaliser cette transformation de sa vie nationale, que la France ressaisie se tourne vers Dieu, le seul Maître de son avenir. Il la conduira dans la voie de ses destinées glorieuses, à l'ombre du signe de la Rédemption, et de nouveau, dans la suite des siècles, notre belle et chère patrie démontrera la justesse éternelle du vieil adage : « Gesta Dei per Francos ».

FIN

TABLE

38 628. — Tours, impr. Mame.



2.

n

e

s

